

Histoire de la famille Wallon par Joseph Petit au travers de la correspondance familiale

Tome 2 – 3^e partie

La Commune (18 mars – 28 mai 1871)

Le 18 mars 1871, le Capitaine Petit écrit à Jeanne W. que la situation tendue depuis si longtemps va très probablement bientôt changer.

« Le matin même une proclamation du gouvernement affichée dans Paris exhortait le peuple de la ville au calme et au bon ordre. Le rappel était battu dans les rues. La Villette, Belleville et Montmartre étaient cernés silencieusement. Les batteries de la butte Montmartre ont été enlevées sans difficulté. À La Villette les canons ont été repris aux émeutiers assez facilement. À Belleville, les choses ne se sont pas passées aussi heureusement. On dit qu'un régiment de ligne a levé la crosse en l'air ?

Je ne peux vous donner encore aucun détail ; nous ne savons rien de précis ? Les troupes du génie n'ont pas été commandées.

L'ordre ne paraît pas trop troublé dans les quartiers de la rue du Bac. On ne voit point de visages consternés ; chacun paraît avoir grande confiance dans l'issue de cette honteuse comédie qui n'a déjà duré que trop longtemps. Je devais partir ce soir pour Maule (voir ses parents). Je ne suis pas encore décidé à quitter Paris, même pour 24 heures...

Aujourd'hui vient d'arriver d'Allemagne l'aide de camp du Général Durand de Villers (c'est ce général qui l'avait fait venir au Corps de Bourbaki à Nancy au début de la guerre). Décidément Bazaine n'a pas voulu agir. Tous les renseignements qui nous parviennent concordent : Bazaine a trahi, non pas pour une somme d'argent ni pour un grade comme font les traîtres vulgaires, mais il a conservé son armée autour de Metz pour avoir entre les mains un moyen d'action, alors que toutes les forces de la France auraient disparu...

J'ai les yeux fixés sur le quartier de Belleville. Aussitôt que nous aurons calmé les énergumènes des Buttes Chaumont, que l'Assemblée aura recommencé ses séances régulières, je pense que la fin de cette longue et triste séparation ne tardera pas à venir... »

Hélas ces prévisions ne se sont pas réalisées.

Le 19 mars, alors qu'il était allé à Grignon et à Maule la veille, son Colonel l'ayant laissé partir n'attachant aucune importance au mouvement de Paris, il raconte qu'à peine arrivé chez ses parents il apprend par Mr le Curé qui déjeunait avec eux que des mauvaises nouvelles venaient d'arriver de Paris, que les généraux Clément Thomas et Lecomte avaient été fusillés à Montmartre, que toute la ligne avait fait défection, etc.

Revenu immédiatement à Paris, il trouve la capitale très tranquille. « Mais quelle tranquillité ! Les deux généraux ont été en effet fusillés. Il n'y a plus aucune troupe à opposer à l'émeute ; les régiments ont refusé de marcher !

Un gouvernement installé à l'Hôtel de Ville gouverne Paris. Des élections d'une municipalité doivent avoir lieu mercredi. Que va-t-il advenir ? Nous ne saurions rien prévoir... Jusqu'à présent il n'y a eu aucune bataille tellement la défection a été rapide.

Dans quel abîme sommes-nous plongés ! Tout ce que je pourrais vous dire ne saurait rendre la honte, la douleur que nous éprouvons. Nous sommes réduits à l'impuissance... personne n'obéit.

Heureusement que derrière Paris il y a la France qui ne saurait supporter de telles infamies. C'est à l'Assemblée à faire triompher le droit et à mettre un terme à ces violences. Ce nouveau gouvernement de Paris vient de souiller son origine d'un crime qui le perdra et dont il ne se lavera jamais. Ce sont deux noms à ajouter à la liste des victimes des prétendus fondateurs de la liberté.

Et dire que le gouvernement de la Défense n'a pas voulu faire fusiller après jugement Blanqui et consorts au 31 octobre et au 22 janvier !

Demain matin j'irai voir Mr votre Père. J'irai aussi prendre les ordres du Colonel que je n'ai pu trouver ce soir.

À Paris, il n'y a plus de troupes régulières.

Je resterai ici s'il y a quelque chose à faire ou j'irai à Versailles me mettre à la disposition du gouvernement régulier. Je ne veux à aucun prix recevoir d'ordres de ces misérables pas plus que des Prussiens.

Ainsi, chère Mademoiselle, nous voilà plus Républicains qu'hier... demain nous le serons peut-être plus qu'aujourd'hui ? »

Il ajoute que la présence de Paul W. (toujours à Douai depuis qu'il y a fait le voyage avec lui) serait inutile à Paris.

Étant passé au 95 boulevard Saint-Michel, le 20 mars, il y apprend que seul Mr Wallon était revenu de Douai et que le voyage de ces demoiselles était contremandé.

« Cette nouvelle m'a soulagé beaucoup. Nous sommes dans une si triste situation que j'aurais été encore bien plus malheureux vous sachant ici. C'est le moment, chère Mademoiselle, de déployer toute votre fermeté.

Depuis mon arrivée, j'ai pu démêler ici tout ce qui vient de se passer. Le Général Vinoy, chargé du commandement des troupes, a commis beaucoup de maladresses. Les troupes sont restées campées au Luxembourg, dans la neige. Les mesures pour s'emparer des canons semblent avoir été mal prises. On a voulu agir et on a agi mollement. D'autre part, les troupes qui restaient à la disposition du gouvernement étaient très mauvaises. Pas de discipline, une désorganisation complète. Ajoutez à cela que l'Internationale forme à Paris une association très compacte, très bien disciplinée, que la bourgeoisie et les commerçants sont plongés dans une apathie profonde.

Les mêmes causes qui ont fait le vote de Paris semblent avoir favorisé le coup de main du Comité central républicain ¹.

Le 15 mars, un conseil des ministres en ordonne la reprise.

Le 18, deux régiments cernèrent le parc ; mais faute d'attelages, ils ne purent enlever rapidement les pièces.

Des bataillons, d'autre part, levèrent la crosse en l'air. Les émeutiers, triomphant, fusillèrent les généraux Lecomte et Clément Thomas. Cette journée inaugure la guerre civile. Thiers se retira à Versailles avec les ministres et l'armée régulière.

Aujourd'hui, les Ministères, l'Hôtel de Ville, les administrations sont au pouvoir de ce gouvernement provisoire et je ne vois aucun moyen de rétablir l'autorité de l'Assemblée à Paris par la force. Mr Thiers ne me paraît disposer d'aucune troupe bien organisée et il serait difficile et imprudent à l'heure actuelle de vouloir faire pénétrer dans la ville des troupes régulières.

Nous espérons que les divisions du parti le feront rapidement tomber dans le discrédit et relèveront l'opinion publique à Paris en faveur du gouvernement régulier et amèneront une conciliation.

¹ Note historique : Ce Comité Central s'était organisé dans la capitale dès les premiers jours de mars. La garde nationale se saisit des canons, des munitions et des fusils que renfermaient les dépôts de Montmartre et de Belleville.

D'ailleurs, la ville est calme et à part quelques bataillons de gardes nationaux qui défilent dans les rues, rien ne ferait croire à un changement dans la direction des affaires.

L'Officiel a paru ce matin : les électeurs sont appelés mercredi pour nommer une municipalité.

Vous voyez que ces gens-là sont habiles. Ils font voter !

Maintenant qu'ils ont en main le ressort administratif qui fait tout mouvoir, ils se donnent des avis de légalité : quelle désorganisation !...

Aujourd'hui, le Colonel est allé à Versailles demander des instructions au gouvernement sur le sort des officiers retenus à Paris ».

Jeanne W ; installée avec sa sœur Valentine, chez Melle Caffiaux, place d'Armes à Valenciennes, prend cette nouvelle épreuve avec toute sa résignation chrétienne, mais espère (20 mars) qu'elle ne sera que de courte durée.

Son Père les a quittées la veille pour aller directement à Versailles. Elles ont eu toutes les peines du monde à retenir leur frère Paul auprès d'elles.

D'un calepin, le Capitaine Petit a arraché une feuille écrite au crayon (20 mars) pour Mr Wallon auquel il exprime tout le soulagement qu'il éprouve en apprenant que Madame Wallon et toute sa famille ne doivent pas revenir ce jour-là à Paris comme c'était prévu.

Le 21 mars, il reçoit l'ordre de partir pour Versailles. Sa jambe est maintenant assez bien remise pour lui permettre de prendre du service actif comme les autres.

« Quelles peines nous avons eu à quitter Paris ! écrit-il de Versailles... pas de voitures et la surveillance de la garde nationale qui ne veut point laisser sortir ni les soldats ni les officiers. Mais comme le département est en état de siège, nous avons eu à subir de nouvelles formalités à la gare de Versailles avant d'entrer dans la ville et nous avons pu constater que l'administration régulière fonctionne de façon aussi inintelligente que l'administration irrégulière !

Ce voyage a été fertile en incidents, un de ses camarades et lui ayant accepté la mission délicate d'accompagner la femme d'un commandant du Génie qui voulait rejoindre son mari à Versailles. Les gardes nationaux à la sortie firent une fouille consciencieuse de la malle de Madame de Bussy sous prétexte qu'il pouvait y avoir des armes cachées ».

Tout le long de la ligne de Versailles étaient campées les troupes de l'Armée de la Loire sur lesquelles, paraît-il, il ne fallait pas trop compter pour marcher contre l'émeute.

Il est arrivé à Versailles sans bagages, sans aucun papier constatant son identité. Il est presque impossible de se loger et de se nourrir. Il a heureusement retrouvé son ancien professeur de latin qui avait conservé pour lui une grande affection 'un homme très religieux et qui n'a jamais dévié... » et qui l'a installé dans une petite mansarde où il a trouvé heureusement de quoi écrire à sa fiancée.

Il n'a encore rien à faire. On parle de réorganiser les bureaux de la guerre, mais ce sera long. Il peut donc se reposer quelques jours, ce dont il a grand besoin. Il n'a pu emporter de Paris que la photographie de sa fiancée... Il recommande à cette dernière de lui écrire 17 rue Las Casas, sans mettre son titre de « capitaine ». Il pense pouvoir aller de temps en temps à Paris chercher ses lettres... « Dans quelque temps il faudra peut-être s'appeler citoyen... ».

En même temps, il écrit un mot à Mr Wallon, Député du nord, 6 Bureau, Assemblée nationale, pour lui faire part de son arrivée à Versailles par ordre ministériel et lui demande son adresse pour aller prendre de ses nouvelles en lui donnant la sienne (1 rue des Tournelles, chez Mr Postel, sans doute son ancien professeur de latin ?).

Grâce au député de la Sarthe, à la table duquel il prend ses repas, il a pu faire passer un billet à Mr Wallon qui est venu le trouver aussitôt dans la salle des Pas perdus dont l'accès lui avait été facilité par ce député.

Des nouvelles de Paris apportées par des gens affolés des mesures arbitraires prises par le Comité central. Une manifestation importante de citoyens indignés, mais sans armes a été arrêtée à coups de fusil. Il y a eu malheureusement quelques victimes.

Le matin, de fortes détonations d'artillerie avaient inquiété les Versaillais. On a su depuis que c'était l'artillerie prussienne qui fêtait un anniversaire. On dit même que les Prussiens ont arrêté leur mouvement de retraite pour se rapprocher de Paris et que beaucoup de gens, dans leur désespoir, souhaitent le rétablissement de l'ordre à Paris par l'armée prussienne... Quelle humiliation !

On dit aussi que Paris est gouverné par une infime minorité. Il est désolant de penser que le parti des honnêtes gens ne sait ni s'organiser ni se défendre et que la plupart d'entre eux s'enfuient de Paris au lieu d'y rester pour concourir à y rétablir l'ordre. Quoi qu'il en soit les journaux prétendent que la municipalité et les députés de Paris sont opposés au mouvement et ne veulent point reconnaître l'émeute. Celle-ci se maintiendra-t-elle par la force ou tombera-t-elle devant la manifestation de l'opinion publique ?

Tourmenté de savoir ce qu'il y avait de fondé sur tous les bruits qui circulent à Versailles et aussi du désir de trouver plus vite une lettre de sa fiancée, le Capitaine Petit va à Paris le 23 mars.

Il a trouvé la capitale calme, mais un calme peu rassurant. Quelques bataillons se sont groupés à la Bourse, autour de l'amiral Saisset, nommé général des gardes nationaux pour commencer la résistance. Le général Faidherbe succède au général Leflo dans le Ministère de la Guerre.

Les élections de la municipalité ont été admises ou plutôt votées par l'Assemblée et la loi des échéances a été abrogée. Les échéances sont reculées plus loin. Tout prétexte à l'émeute semble donc ainsi disparu, mais elle ne cessera pas pour cela de suite.

À Versailles on ne trouve plus rien qu'à des prix exorbitants. La ville offre en ce moment un spectacle curieux pour qui serait étranger à nos malheurs : les troupes campent sur les avenues, la circulation est partout très active.

Les maires de Paris qui, tous, sont opposés à l'émeute sont venus hier à l'Assemblée. Le règlement s'opposant à leur entrée dans la salle des séances, ils sont entrés dans une tribune, ceints de leur écharpe. À peine installée, la gauche s'est levée et avec les maires a crié « Vive la République ». De là, tumulte indescriptible. Le Président se couvre. La séance est levée. Encore une journée de perdue.

Cette démarche des Maires auprès de l'Assemblée n'a donné aucun résultat et le 24 mars, la conciliation espérée n'a pas encore eu lieu.

Cependant les municipalités continuent à résister à l'insurrection. On espère que l'amiral Saisset pourra étendre son action. On hésite à tenter une marche contre partie avec cette armée de Versailles, pourtant très nombreuse, mais peu sûre.

Le Comité central commence les réquisitions. On paye les marchands avec des bons.

Paul Wallon s'est décidé à revenir à Paris. Il y est d'ailleurs obligé par son prochain concours aux Beaux-Arts. Après 12 heures de voyage, il est arrivé à 4 h du matin le 25 mars et écrit à ses sœurs des nouvelles de Paris. On ne se douterait pas, dit-il, que la capitale est en révolution. Il est vrai qu'il n'est pas allé dans les quartiers dangereux. Il s'excuse d'être parti si brusquement, mais les supplie de n'écouter que la voix du devoir. Il prétend que l'Assemblée par son attitude de recul et de réaction ne fait qu'envenimer les choses. Tout se serait arrangé si elle avait reconnu solennellement la République, tandis

que maintenant le Comité central trouve de nouvelles forces dans son attitude réactionnaire.

Le 25 mars, Paris est toujours tranquille. Le Capitaine Petit y est venu pour faire un pèlerinage au 95 boulevard Saint-Michel. La résistance est nulle. L'amiral Saisset a licencié les bataillons à la Bourse et à la Banque. Il a quitté Paris ! Paris vote en ce moment.

Dans une longue lettre à Jeanne lui donnant le résultat des élections municipales (27 mars), le Capitaine Petit lui explique pourquoi et comment tous ces événements ont pu se produire, comment et pourquoi Paris et la Province, séparés pendant six mois et gouvernés de façon différente en sont arrivés à cette mentalité.

Ce n'est donc plus dans Paris une émeute à proprement parler, mais un grand mouvement que les plus aveugles ne sauraient ne pas voir.

« Les Maires sont venus à l'Assemblée qui s'est effarouchée des cris de « Vive la République » et qui avait déjà refusé de mettre ce cri de « Vive la République » au bas de sa proclamation. Samedi les élections ont été décidées par les Maires et les Députés et dimanche (25 mars) je suis allé voir ces élections et juger par moi-même de l'état de Paris.

La ville était tranquille. Personne n'était inquiété, même dans les mauvais quartiers. Quelques bandes de gardes nationaux se livraient derrière quelques barricades à des scènes de carnaval qui attiraient à peine l'attention des promeneurs. De temps en temps des groupes se formaient. On discutait pendant que quelques rares citoyens allaient voter. Je me suis mêlé à plusieurs groupes composés de bourgeois, de commerçants, d'ouvriers et voici l'impression que j'en ai rapporté :

Derrière ce parti qui s'est emparé du pouvoir et qui veut maintenant légitimer son usurpation par un semblant de vote, il y a dans toute la population un grand esprit d'opposition à l'Assemblée, à laquelle on reproche ses tendances monarchiques, sa mauvaise volonté à proclamer la République.

Le calme de Paris, sa tranquillité incroyable montrent suffisamment qu'il y a dans l'événement actuel autre chose qu'une simple surprise.

Tandis qu'à Paris règne ce calme, la peur s'est emparée de tous les esprits à Versailles, une peur qui dégénère presque en panique. On entre dans Paris et on en sort très facilement. À Versailles, il faut montrer ses papiers. L'Assemblée ne fait rien. Elle a discuté le principe de l'inamovibilité de la magistrature et Mr Thiers a un mal infini et a besoin de toute son habileté pour empêcher la discussion irritante et maintenir les passions de l'extrême droite à l'extrême gauche.

Voilà franchement la situation. À mon avis, il n'y a pas de patriotisme ni à Paris ni dans la Chambre. Il suffirait cependant de faire quelques pas pour arriver sur le terrain neutre et s'accorder au gouvernement qui, suivant l'expression de Mr Thiers, nous divise le moins.

Les choses s'arrangeraient plus tard.

En ce moment, nous sommes sous le pouvoir de nos communes, nous sommes désorganisés, nous avons besoin de travailler, nous avons besoin de crédit.

Mais la folie s'est emparée de tous les esprits ; nous mettons le feu à notre propre maison !

En temps ordinaire, cette révolution n'aurait rien d'inquiétant. Maintenant, c'est un crime, un crime de lèse-patrie et la responsabilité de ce crime tombera sur la tête de ceux qui, par leur entêtement, n'ont pas voulu tout faire pour amorcer la conciliation. Les députés de la Province ne veulent pas céder à Paris et Paris ne veut pas céder à la Province.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis ennemi de la démagogie par tempérament, par conviction.

J'ai toujours regretté que la source du pouvoir ait été mise dans le suffrage universel ². C'est une arme terrible entre les mains d'une foule grossière et ignorante et je parle aussi bien pour l'ouvrier des villes que pour l'ouvrier des campagnes.

Mais, puisque le mal est fait et qu'il est impossible de le réparer en quelques jours, je crois que le seul moyen de nous en tirer serait de proclamer purement et simplement la République, avec quelques bonnes paroles qui feraient tomber bien vite les armes des mains des niais qui ne peuvent pas comprendre la gravité de la situation et parlent constamment des sueurs du peuple et de l'exploitation des travailleurs !

La République est d'ailleurs tellement éclectique qu'elle renferme tous les gouvernements depuis le plus despotique, témoin 93, jusqu'à l'anarchie.

Tout dépend du Président, c'est dans le choix du Président que nous pourrions arriver à la conciliation. Le nom du Président pourrait rassurer les campagnes et le mot de République ferait taire les susceptibilités des villes.

Je serais bien embarrassé de vous dire si je suis républicain, monarchiste, parlementaire... ou autre chose ! Il y a en ce moment si peu de précision dans les définitions ! Je suis pour le gouvernement qui pourra nous tirer, ne fût-ce que pendant quelque temps, de cette triste situation ! ... ».

Le Capitaine Petit continue à visiter les ouvrages prussiens aux environs de Paris. Il est allé reconnaître ceux de Sèvres et de Saint-Cloud, puis avec Paul Wallon il a parcouru tout le terrain en avant du fort d'Issy, revoyant avec lui « la route qu'il parcourait il y a quelques mois, le fusil à la main, courant mille dangers et n'ayant pas pour cela plus d'inquiétude... Quel cœur excellent que celui de Mr Paul et comme je suis heureux de pouvoir passer de temps en temps quelques heures avec lui... ».

Le 28 mars, en rentrant à Paris, il retrouve deux camarades qui le retiennent fort avant dans la nuit pour lui raconter ce qu'il ignorait des événements des derniers jours :

« L'amiral Saisset a été faible, très faible, sans caractère. Il n'a pas su grouper autour de lui les amis de l'ordre ni même retenir ceux qui montraient beaucoup de bonne volonté... Il a eu peur et abandonné d'un seul coup la Bourse, la Banque, la Place Vendôme...

Je rentre à l'instant à Versailles, écrit-il le 29 mars à sa fiancée, où je vais me reposer deux jours et mettre au courant et au net les renseignements très nombreux que j'ai pu recueillir dans ces deux excursions.

Depuis ma dernière lettre du 26, le vote de Paris est connu ³... il serait plus exact de dire le vote des 60 000 émeutiers qui ont usurpé le pouvoir à Paris.

L'élément d'ordre n'est pas naturellement en majorité. Ce sont des élections ridicules que personne ne peut reconnaître. Les électeurs n'étaient pas régulièrement convoqués par la seule autorité qui existe ; ils n'étaient nullement préparés : c'est un tour de passe-passe !

Cependant les émeutiers ont fêté leur triomphe par des salves d'artillerie et par une comédie assez burlesque devant l'Hôtel de Ville. On voyait défiler des états-majors impossibles ; on assistait à des scènes de la Cour des Miracles : des chemises rouges à cheval avec de grandes bottes et d'énormes plumets... Ces Messieurs, qui criaient tant contre les plumets et les dorures, se sont déguisés en généraux d'une façon grotesque et risible... si nous pouvions rire !

² Combien je partage cette opinion de mon Père... que les événements qui se sont déroulés jusqu'à ce jour n'ont fait que fortifier !

³ Election d'un Conseil municipal (72 membres élus le 26 mars) par les soins du Comité central.

Paris assistait à ce spectacle, un sourire de mépris aux lèvres, mais il ne bougeait pas. C'est qu'il craint, je crois, en combattant Belleville, de faire les affaires de l'Assemblée et pas les siennes.

Quel aveuglement général ! Personne n'a l'air de songer à notre pauvre Patrie étendue palpitante et presque inanimée sous les coups de nos plus mortels ennemis : la Prusse et la Guerre civile !

Mr Thiers a fait un petit bout de discours dans lequel il a déclaré que le Gouvernement voulait maintenir la République jusqu'à ce que notre réorganisation ait commencé, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à ramener le souffle de la vie... Il pense que la seule politique à suivre maintenant est une politique de temporisation.

Les choses peuvent donc traîner en longueur.

Pour moi, je ne vois pas encore d'issue... La force, à mon avis, ne peut réussir. La conciliation me paraît moins facile aujourd'hui ; personne ne veut céder. Paris se renferme dans le fait accompli. L'Assemblée se retranche derrière les questions de principe.

J'espère cependant une solution prochaine et j'espère, parce que c'est le seul bonheur que j'aie en ce moment et parce que vous m'avez appris à avoir confiance dans la bonté et la justice de Dieu... que peuvent me faire, à moi, ces éternelles discussions sur la forme de gouvernement ? Ne pourrait-on être heureux sous une République, sous une monarchie, sous un gouvernement parlementaire, si chacun songeait à travailler, à rester dans sa position ?

Le malheur, le grand malheur, c'est qu'en France, le gouvernement décide trop de questions ; il est trop mêlé aux affaires des particuliers, de sorte qu'un changement dans la forme du gouvernement entraîne un changement dans la fortune, dans la position de chacun.

Il y a trop de gens qui vivent sur le budget et beaucoup plus encore qui voudraient les chasser pour se mettre à leur place. Les ambitions n'ont plus aucun frein...

Mr Henri doit passer le Samedi saint à Paris ; je pourrais donc le voir et il ne me restera plus à connaître que votre sœur Marie. Bientôt, elle aussi pourra revenir à la Visitation et nous serons voisins les uns des autres ».

Il donne son adresse chez Mr Postel à Versailles, 1 rue des Tournelles, pensant que les lettres de sa fiancée arriveraient bien à cette adresse.

Laure Cronier, toujours à Londres, écrit le 28 mars à Jeanne, son fiancé (Henri Wallon) la croyait revenue à Rouen. Elle s'indigne de l'insurrection de Belleville et pense que Faidherbe qui « a déjà reçu l'ordre de se rendre à Cherbourg pour marcher de là sur Paris » aura raison de l'insurrection et de tous ces perturbateurs.

Son Père lui offre de revenir de suite à Rouen ou d'attendre encore un mois jusqu'à ce que tout soit calmé... Elle trouve qu'un mois c'est trop et se prépare à partir avec sa sœur Louise et Sophie par Douvres et Calais où leur Père viendra les attendre ⁴.

Elle pense retrouver à Rouen, la semaine prochaine, son fiancé Henri qui se propose de quitter Besançon pour venir la retrouver après cette longue séparation.

Dans sa lettre du jeudi 30 mars, le Capitaine Petit dit avoir vu Mr Wallon auprès duquel il a encore insisté pour qu'il autorise le retour de Jeanne et de sa famille à Paris. Il

⁴ Le Conseil municipal une fois élu, des délégués exercèrent le pouvoir exécutif. On nomma des généraux pour commander la garde nationale et les « compagnies de guerre » dans lesquelles durent s'enrôler (décret du 7 avril) tous les citoyens de 19 à 40 ans. De tous ces généraux (Eudes, Duval, Henry, Bergerat, Flourens, Lullier, Cluseret) seul Lullier était militaire. Cluseret commandait en chef.

Le Comité central avait d'abord paru ne réclamer que des franchises municipales. En réalité, il avait organisé contre le gouvernement légal un gouvernement insurrectionnel : la Commune.

pense que Mr Paul qui doit venir à Paris dimanche unira ses efforts aux siens, mais il avoue qu'il a encore peu d'espoir de réussir.

Il est tellement absorbé par la situation qu'il n'a pas encore eu le temps d'aller revoir ses parents à Maule.

« J'ai d'ailleurs ici la vie de famille. Après déjeuner, je fais sauter à la corde les petites filles ⁵.

On me trouve très gentil, très complaisant, parce que je tourne toujours et que je ne saute jamais, seulement un peu distrait. J'ai essayé aussi de jouer au volant. J'ai été forcé d'y renoncer ; le souvenir de nos parties de Douai me fait faire trop de maladresses.

Alors ma petite filleule demande le portrait de Bismarck et me voilà à crayonner un casque à pointe et à en faire quatre exemplaires pour éviter la jalousie des trois autres petites sœurs. Que cette existence serait douce ! Comme le cœur se repose au milieu de ces petits enfants ! Ah ! si les gens de Belleville savaient goûter toutes ces joies, ils ne descendraient pas dans la rue pour courir après le bonheur, un fusil à la main !

À bientôt, chère Mademoiselle... Voilà sept mois que je vous dis à bientôt ! »

Jeanne très attristée par tous ces événements (30 mars) ne voit pas d'après ce que leur écrit son Père la possibilité de revenir de si tôt auprès de lui à Paris... Mais ne pourrait-il pas leur trouver un appartement à Versailles ? Enfin elle compte toujours sur son fiancé pour appuyer leur cause auprès de leur Père aussitôt qu'il y aura quelque chance de la gagner.

« Chaque jour rend la situation plus grave et plus difficile, écrit le Capitaine Petit le vendredi 31 mars. Nous avons appris aujourd'hui que les émeutiers organisaient leurs bataillons de marche, leur artillerie. Ils ne laissent plus sortir de Paris par la rive droite. Bientôt les communications avec Versailles seront interrompues. Le service de la Poste à Paris ne se fait plus.

Voilà des événements bien douloureux sans doute, mais la Commune se précipite rapidement vers sa ruine et il est peut-être préférable de voir cette désorganisation de Paris que d'assister au fonctionnement régulier de ce gouvernement inqualifiable.

Le reste de la France est tranquille.

Nous avons le droit pour nous et dans quelques jours nous aurons la force. L'armée d'abord peu solide, peu sûre, semble se raffermir.

Je n'oserais affirmer qu'elle pourrait marcher sur Paris, mais peu à peu les cadres, qui sont en Allemagne, rentrent et ceux-là marcheront. Nous croyons, nous espérons qu'il ne sera pas nécessaire d'en venir à cette extrémité ».

Son Père est venu le voir à Versailles pour lui dire de ne pas s'exposer en allant à Paris, ayant appris qu'il y allait de temps en temps. Il a rassuré ce bon Père et l'a emmené voir Mr Wallon. Auprès de ce dernier, il n'a pu faire qu'une très faible tentative en faveur d'un retour de la famille à Paris.

Mr Wallon lui a fait valoir que si sa famille était à Paris au milieu de ces gens déchaînés, ni lui ni Mr Paul ne voudraient s'éloigner d'elle.

D'ailleurs si la situation commence à devenir plus tendue et il croit qu'il ne serait pas prudent d'exposer sa fiancée et sa famille à de nouveaux dangers.

Si la situation devait se prolonger, il préférerait aller passer quelques heures à Valenciennes ou à Douai, mais on espère une solution prochaine.

Dimanche prochain, la Chambre ayant congé, il pense que Mr Paul et lui pourront passer cette journée avec Mr Wallon.

⁵ Sans doute les petites filles de Mme Postel chez laquelle il est en pension à Versailles. On se rappelle que Pierre Petit a fait ses premières études sérieuses à la Pension Postel.

Il souhaiterait d'ailleurs que la Chambre soit mise en congé, car ses 750 Députés discutant avec passion, dans des circonstances aussi délicates, n'aboutissent à aucun résultat. Mr Thiers se donne bien du mal pour contenir les passions extrêmes qui divisent la Chambre tout aussi bien que le pays.

Avril 1871

Il y a longtemps que le Capitaine Petit ne parlait plus de sa jambe et des progrès qu'il avait faits.

Parlant de son désir d'avoir sa fiancée près de lui, de se promener avec elle dans les environs de Paris aux premiers beaux jours du printemps tout prochain et de lui faire visiter les batteries prussiennes qu'il a tant parcourues ces derniers mois, il lui dit (1^{er} avril) :

« Je commence à avoir la démarche moins pesante et les amis affirment que j'ai repris l'aplomb et l'allure d'autrefois. Est-ce une flatterie ? »

Et il poursuit qu'il fait le projet de dénicher « tout près de Versailles, dans un site pittoresque, une jolie petite maison, à volets verts — si vous les aimez — au milieu d'un jardin où vos petites sœurs pourraient jouer et où nous pourrions nous promener comme à Douai. Ne seriez-vous pas heureuse de l'habiter avec toute votre famille ?

Demain, j'en parlerai à Mr Paul et nous tracerons le premier parallèle. Je puis maintenant vous parler ce langage militaire depuis la description que je vous ai faite à Douai, l'an dernier avant la guerre, de toutes les opérations d'un siège régulier. Et ce sont des opérations bien longues que celles d'un siège régulier... »

2 avril : « ce matin, écrit le Capitaine Petit, nous avons entendu le canon. C'est un bruit auquel nous sommes habitués, mais ce n'est plus le canon du siège dont Paris devait être si fier... Un engagement a eu lieu à Courbevoie entre les gardes nationaux et les avant-postes français. Les émeutiers ont été repoussés, quelques-uns faits prisonniers ont été ramenés à Versailles ⁶. Ils ont de figures assez repoussantes et telles qu'on n'en voit jamais en temps ordinaire.

Quelques soldats de l'armée régulière pris au milieu des insurgés ont été fusillés immédiatement.

Voilà donc la guerre de nouveau allumée ! mais cette fois une guerre impie qui sera la honte éternelle de tous ceux qui l'ont causée.

Nous avons passé la plus grande partie de la journée ensemble Mr votre Père, Mr Paul et moi. Il n'y avait pas séance à l'Assemblée. Nous avons parlé de votre exil et de votre retour. Nous n'étions pas très gais je vous assure ; il manque à chacun de nous une affection et à nous voir nous promener presque silencieux dans les allées de Trianon, il était facile de voir que nous aussi nous sommes exilés... J'ai parlé timidement du projet dont je vous entretenais hier... de la petite maison aux environs de Versailles... Mr Paul aspire lui aussi à une vie tranquille, loin de tout ce désordre ; nous nous ennuyons tous profondément. Mr votre Père n'a pas paru indifférent à la proposition... On n'a pas voté l'ordre du jour, mais on a renvoyé le projet à l'examen de la commission... J'aurai voulu

⁶ Organisés, les fédérés prirent l'offensive : le 2 avril à Courbevoie ; le 3 à Chatou et Rueil ; le 4 à Châtillon.

Les armées allemandes occupant encore les forts sur la rive droite de la Seine, l'insurrection communaliste était protégée de ce côté. Elle avait pris Versailles pour objectif.

L'armée régulière de Versailles, sous les ordres de Mac-Mahon, repoussa partout cette offensive. Elle se porta même en avant, sans pouvoir cependant entrer dans Paris à la suite des fédérés qui fuyaient en désordre.

Le 20 mai seulement elle prit les forts de Vanves et d'Issy ; alors commença le second siège de Paris.

l'urgence, mais Mr Wallon pense que la situation ne peut durer et que dans quinze jours au plus vous serez de retour à Paris.

Il y aura peut-être des représailles à Paris ? Quelques caisses particulières ont déjà été pillées. Les insurgés déménagent des Hôtels, comme les Prussiens, mais avec moins de méthode. Toutefois, il n'y a pas d'inquiétude à avoir ; les maisons habitées sont respectées surtout dans le quartier que vous habitez à Paris.

La discorde devient de plus en plus grande dans le gouvernement de Paris. La Commune qui avait déclaré qu'elle remettrait le pouvoir aux municipalités élues, n'a pas voulu s'en dessaisir. Les membres de cette Commune ont décidé qu'ils laisseraient aux Maires toute liberté d'action, mais qu'ils garderaient pour eux le commandement de la force armée. Quelle belle liberté !

Lullier, le fameux Lullier, vient de publier dans une lettre qu'en sept jours il n'avait fait que trois repas, dormi sept heures et expédié plus de 25 000 ordres ! Par suite de tous ces ordres, il y a le plus grand désordre. Chacun des membres de la Commune, chaque Maire en fait autant. Jugez de la situation... »

Il continue tant bien que mal le travail dont il est chargé. Son Colonel s'est absenté ! il ne peut s'éloigner de Versailles. Mais après Pâques, si le retour de Jeanne et de sa famille devait encore être retardé, il se propose d'aller la voir et d'entraîner Paul W. avec lui au cas où le concours de Rome n'aurait pas lieu.

Mr Gréard est à Saint-Germain avec Mme Gréard. Mme Boitel est partie à la campagne ; il est sans nouvelle de Mr Boitel. Mr de la Gillardaie est à Hennebont.

3 avril : (lettre du Capitaine Petit) « quelle lugubre journée ! Il y a eu aujourd'hui encore un combat (Chatou et Rueil). Les insurgés veulent décidément faire contre nous les sorties qu'ils auraient dû faire contre les Prussiens. Ce matin ils ont attaqué Rueil, Meudon et Châtillon. Les bruits les plus contradictoires circulent à Versailles. On disait que 100 000 gardes nationaux marchaient sur l'Assemblée et qu'une action très vive s'était engagée. Ne pouvant vivre dans l'incertitude j'ai pris une voiture avec un monsieur très prudent, mais qui comme moi voulait connaître exactement la situation.

Nous sommes allés vers Meudon où l'on nous disait le combat engagé. Longtemps avant d'arriver au Château, le propriétaire de la voiture refusa d'aller plus loin, à cause du bruit du canon. Nous fîmes le reste de la route à pied et nous arrivâmes près de la terrasse du Château. Le combat était terminé ; trois corps de gardes nationaux étaient étendus près du mur de la terrasse avec d'affreuses blessures. Les obus du fort d'Issy, occupé par les insurgés, continuaient d'arriver sur les batteries françaises établies au-dessus du Château.

Voici ce que j'ai appris à Meudon : quelques milliers d'insurgés étaient venus le matin occuper le Château de Meudon, position fortifiée par nous avant le siège et par les Prussiens pendant le siège.

Après un engagement assez vif, on les a chassés de la terrasse et on leur a fait assez de prisonniers. J'ai vu ces prisonniers rentrer à Versailles avec un drapeau rouge qu'on avait enlevé. La foule voulait faire prompt justice.

Nous apprenons à l'instant que Flourens vient d'être tué et que la plus grande partie de son État-Major a été prise ? (*mention « inexacte » dans la marge*).

On nous dit aussi que les bataillons de l'ordre à Paris n'ont pas laissé rentrer dans la ville les insurgés en déroute ? si le fait est exact, la situation serait meilleure. Dans tous les cas, la troupe à Versailles me paraît animée du meilleur esprit ; elle a bien marché aujourd'hui. Toute la France est avec l'Assemblée et l'émeute ne peut se répandre en dehors de Paris...

Je vous écris sincèrement, chère Mademoiselle, tout ce que je fais. Vous pourriez croire que j'ai commis quelque imprudence en allant à Meudon : en réalité, il n'y

avait aucun danger parce que les insurgés tiraient très mal et que les bombes passaient par-dessus nos têtes et allaient éclater plus loin dans les bois ⁷ ».

Il se plaint d'être sans nouvelles de Valenciennes.

Mardi 4 avril : Meilleures nouvelles aujourd'hui. Ce matin les insurgés ont été chassés de la redoute de Châtillon. Ils sont refoulés sur les forts. De nombreux prisonniers. Grande consternation parmi les membres de la Commune. Les chefs du mouvement insurrectionnel, pour faire marcher les gardes nationaux, les trompent en leur faisant croire que le Mont-Valérien était occupé par des troupes du Comité central.

« Aux premiers coups de canon tirés par le fort, les insurgés ont cru à une salve de réjouissance ! Ils ont été bien vite désillusionnés ! Flourens, qui les conduisait à cette boucherie, s'est enfui pour éviter leur colère et a été pris par les gendarmes. Comme il se défendait, un gendarme lui a fendu la tête d'un coup de sabre !

À Châtillon, on a pris deux de leurs généraux : Duval et Henry. Duval a été fusillé ce matin à Versailles. Henry le sera demain.

1 800 prisonniers ont été amenés aujourd'hui à Satory et, parmi eux, deux cantinières.

La répression commence. À Paris il n'y a plus aucun service organisé et la ville est plongée dans une grande consternation.

Combien nous sommes heureux que vous ne soyez pas ici au milieu de toute cette désorganisation.

En attendant, le Journal officiel de la Commune publie des bulletins de victoires. Il annonce que toute l'armée est du côté de l'insurrection, que Versailles est pris, que l'Assemblée s'est réfugiée au Mont-Valérien.

Maintenant plus de lettres ! Depuis le 23 mars, depuis douze jours, pas de nouvelles ».

Il lutte contre le découragement et souhaite au milieu de cet effondrement général ne pas dévier de la ligne droite. « Je fais des progrès vers le but que je désire atteindre. J'y arriverai, chère Mademoiselle. J'y arriverai bientôt. J'y suis décidé et j'espère pouvoir vous annoncer bientôt la bonne nouvelle. Ce sera une grande joie pour nous deux, car je sens que ce sera le moyen de vivre dans la plus complète union. Il n'y a que la foi en Dieu qui puisse soutenir l'âme dans un pareil moment ».

Mr Wallon écrit à son fils Henry d'aller directement à Rouen en évitant Paris.

« Mr Bouisson, le chirurgien de Montpellier qui m'a sauvé la vie il y a trois ans, est ici à Versailles, Député de l'Assemblée. Il a vu Mr Wallon et me croyait marié. Je vais aller le voir et lui témoigner ma reconnaissance et mon affection. Quel brave et digne homme ! Il devait bien être nommé député, quand bien même il n'aurait eu que les voix de ceux qu'il a guéris.

D'après les bruits qui circulent ici, Mr Thiers serait nommé Chef du pouvoir exécutif pour deux années. C'est le seul homme capable de faire cesser cette émeute, d'empêcher les représailles sanglantes, tout en étant assez ferme pour faire bonne justice des vrais coupables.

5 avril : la journée n'a été marquée par aucune lutte. Le Capitaine Petit se désole de cette lutte impie. Ce matin le général lui a fait demander les positions des batteries et des tranchées prussiennes. Il est allé du côté de Saint-Cloud, au-dessus de Garches étudier la position d'un vaste champ de bataille où les Prussiens avaient admirablement préparé des ouvrages pour recevoir la sortie du 14 janvier

« qui eût pu croire que l'étude de ces positions pourrait maintenant nous être utile ».

⁷ C'était peut-être au contraire beaucoup plus dangereux de circuler dans cette région avec un tir mal réglé !

De là, il apercevait les ruines héroïques du Fort d'Issy occupé maintenant par les insurgés. Les gardes nationaux ont établi une batterie voisine du Fort et ne paraissent pas avoir renoncé à leur sortie, quoique celle tentée avant-hier ait été pour eux très désastreuse.

Cependant la dissolution commence et le sentiment de l'indignation publique se manifeste à Paris. Les insurgés qui ont pu échapper sont rentrés dans Paris l'oreille basse.

« On dit qu'Assy (?) un des chefs du mouvement a été arrêté par ses propres soldats. Lullier, cet ancien officier de marine de si triste notoriété, a été mis en prison par la Commune. Il s'est échappé, et court sur les boulevards, armé de plusieurs revolvers, menaçant de mort ceux qui voudraient l'approcher. C'est un fou furieux !

Le Comité central a offert le commandement général à Garibaldi qui a répondu : « choisissez avant tout un honnête homme ». Déjà beaucoup de personnes parlent d'affronter les Parisiens ou de faire rétablir l'ordre par la Prusse. Cela vous donne la mesure de l'abîme dans lequel nous sommes tombés ! »

Il se demande comment tout cela va finir ? Il s'excuse auprès de sa fiancée de toutes ces plaintes, de toutes ces lamentations, mais il n'y a qu'elle pour comprendre la douleur dont il est accablé.

Et si près du bonheur et voir constamment le bonheur échapper ! Enfin je me résigne ! Parfois même je considère ces épreuves comme une bonne garantie pour l'avenir. Sans cette guerre, sans ce long siège, serai-je tel que je suis à présent ? non pas que je n'ai encore de grands progrès à faire, mais je suis meilleur et ce retard aura eu au moins l'avantage de me rendre plus digne de vous...

Savez-vous, chère Mademoiselle, comment je me console et me fortifie ? c'est par la prière... Voilà un grand pas de fait : je prie mieux et avec plus de fruits qu'autrefois c.-à-d. qu'il y a quelques mois. Je monte peu à peu du fond de la vallée sur la montagne : l'horizon s'élargit de plus en plus et la lumière se fait... »

6 avril (Jeudi saint) : Par une lettre de Valentine W. à son frère Paul on a enfin à Versailles des nouvelles de la famille dont on était privé depuis le 23 mars, lettre adressée à Versailles puisque toutes les communications avec Paris sont maintenant coupées et qu'un nouveau siège recommence. Valentine dit leur joie d'avoir revu Mr Cronier et Laure (sans doute venus à Valenciennes depuis le retour de Laure et de sa sœur Marie-Louise d'Angleterre).

D'après ce qu'écrit le Capitaine Petit, le Comité central a décidé de défendre Paris à outrance et jusqu'à la mort. Il réorganise la défense et réquisitionne tout ce qu'il peut.

« Ils commencent à prendre des mesures violentes contre le clergé⁸. On dit que Monseigneur Darboy et Mr Deguerry, curé de la Madeleine, ont été arrêtés comme coupable de complot contre la sûreté de l'État. Les Pères jésuites de la rue des Postes, qui ont si bien soigné les blessés pendant le siège, ont eu à subir quelques violences. Tout cela est odieux. La guerre avec les Prussiens nous a fait bien du mal ; ce n'est rien en comparaison des désastres de cette guerre civile

⁸ La Commune se vengeait de ses échecs. Le 5 avril, elle supprimait le budget des cultes, publiait un décret ordonnant l'arrestation d'otages, faisait incarcérer Mgr Darboy, archevêque de Paris, Deguerry, curé de la Madeleine, Bonjean, Président de la Chambre des requêtes à la Cour de Cassation, plus de 600 prêtres ou religieux, des gendarmes.

Le 12 avril, elle ordonnait la démolition de la colonne Vendôme, ce qui fût fait le 16 mai, à la grande joie des Allemands.

Un décret (1^{er} mai) établit un Comité de Salut Public, un autre (10 mai) prescrivait la démolition de la maison de Thiers ; la plupart des journaux furent successivement supprimés...

« Le bruit court que Mac-Mahon est nommé général en chef, en remplacement de Viney avec les généraux Ladmirault et Cissey sous ses ordres. Mac-Mahon est-il l'homme de la situation ? J'en doute... C'est moins l'action militaire que l'action diplomatique qui pourra réduire Paris. Nous sommes capables de repousser une sortie des Parisiens, quand même serait-elle combinée par leurs plus grands généraux, le Général Cluseret entre autres... ».

Il faudrait, à mon avis, avoir des intelligences dans la place et qu'une émeute de gens honnêtes force la garde nationale à capituler. Une fois dans la place, dès que l'armée ou Mr Thiers auront fait triompher la bonne cause, il serait à souhaiter que tout en manifestant une justice impitoyable, cette justice ne soit pas aveugle et épargne tous ceux qui ont été trompés ou même forcés à entrer dans le mouvement, car il est à craindre que ceux qui ont subi le joug de la Commune, sans oser le secouer, ne tombent dans une répression sanglante.

Bien des symptômes font penser que la commune agonise. On dit même que le Comité central aurait envoyé une députation pour traiter avec l'Assemblée !

À la même date (Jeudi saint 6 avril) Jeanne écrivait de Valenciennes à son fiancé, s'étonnant qu'il n'ait pas reçu de lettres depuis le 23 mars ? alors qu'elle a écrit le 30 mars une lettre jointe à celle de sa Mère adressée à son Père. Cependant, elle reçoit assez régulièrement les lettres de son fiancé auquel elle est si reconnaissante « de ne pas se lasser de lui écrire tous les jours ».

Pour ne pas faire trop d'impression à sa grand-mère Fédé, qui n'est pas au courant des graves événements qui se passent, elle s'arrange toujours pour lire les lettres de son fiancé en cachette de façon qu'après les avoir étudiées, elle puisse ne lui relire que les passages qu'elle peut entendre et que Jeanne enchaîne de son mieux afin qu'elle ne s'aperçoive pas des lacunes.

« Prions ensemble, comme vous le dites si bien, pour que Dieu ait enfin pitié de nous. Bientôt, je le vois, je pourrai aussi lui rendre grâce ; il vous aura ramené complètement à lui. Votre esprit si droit, votre jugement si sûr et votre cœur si ouvert et si bon ne pouvaient plus longtemps méconnaître la vérité. Ah, cher Monsieur, que j'ai hâte d'apprendre ce que vous appelez avec raison la bonne nouvelle. Je vous saurai alors heureux malgré tout parce que vous aurez Dieu avec vous. Si vous saviez combien j'ai prié Dieu ce matin pour qu'il vous délivre de toute hésitation et vous donne le courage nécessaire pour triompher des dernières difficultés ».

Elle craint que son frère Henri dans le désir de revoir son frère Paul n'ait pas suivi le conseil de son Père de renoncer à passer par Paris.

Vendredi 7 avril : Dans les nouvelles qu'il donne à sa fiancée, le Capitaine Petit annonce que ce jour les troupes de Versailles ont enlevé une barricade à Courbevoie et au pont de Neuilly et que les insurgés ont été rejetés sur la rive droite de la Seine.

Dans cette affaire, deux généraux ont été tués. Les troupes marchent bien et sont très montées contre les insurgés. Tout garde national pris les armes à la main est immédiatement exécuté.

Cependant, il ne croit pas qu'il soit possible d'entrer dans Paris par la force, la porte et une partie du rempart qu'on voudrait attaquer pouvant facilement être défendues par une poignée d'hommes déterminés.

Il ajoute qu'il a reçu ce matin « sa nomination d'employé au dépôt des fortifications à titre définitif ».

Samedi 8 avril : Il accuse réception à sa fiancée de sa lettre du 30 mars. « Depuis cette époque, les événements ont marché si rapidement que toute conciliation est devenue impossible et la Commune de Paris a pris une telle attitude et s'est livrée à de telles violences qu'il me paraîtrait honteux de traiter avec elle comme avec un gouvernement régulier... ».

Cette émeute lui paraît inexplicable ?

Lorsque le pouvoir est tombé par surprise entre les mains d'un petit nombre de gens bien disciplinés qui, habilement, ont su s'attirer l'adhésion de la population en déclarant qu'ils ne voulaient qu'établir le Gouvernement de Paris par lui-même, secondés par l'inertie du parti conservateur et par une certaine défiance des Parisiens vis-à-vis de la majorité de l'Assemblée, on aurait pu à ce moment-là tenter une conciliation.

Mais cette bonne occasion n'a duré qu'un moment.

« Étant à Versailles, il est impossible de juger sainement ce qui se passe à Paris, même en conservant du sang-froid. Entre Paris et Versailles, il y a mille lieues... Comment serait-il possible que bien des Députés qui viennent de la Province pussent s'entendre avec le Comité de Paris, avec des hommes qui ont joué leur tête et qui la défendent ?

Tout ce que je vous écris est bien décousu... c'est qu'en réalité je ne comprends rien à tout cela ! et que la terreur qui règne à Paris ne suffit pas à expliquer comment le Comité est parvenu à faire une sortie avec 50 000 gardes nationaux et comment il peut faire battre ces gens-là tous les jours ?? Il y a au fond de tout cela autre chose que de la terreur... »

Répondant à Jeanne qui s'était demandé si elle avait rêvé dernièrement en s'éveillant tout ce que son fiancé lui avait écrit au sujet de ses efforts pour retrouver la paix de son âme, il lui renouvelle son vif désir d'y arriver. Il cherche même un prêtre avec lequel il pourrait entrer en relations et il ne voudrait pas aller la revoir à Valenciennes avant d'avoir fait ce premier pas.

« Je suis vraiment uni à vous, chère Mademoiselle, par le cœur et par les mêmes croyances. Bientôt je le serai par la pratique de la même religion. Je pourrais presque dire que je le suis déjà, s'il ne manquait la dernière sanction : celle qui consacre le retour à Dieu... »

Dimanche 9 avril 1871 : Il a passé l'après-midi de ce dimanche avec Mr Wallon qui est venu le prendre chez Mr Postel. Ils sont allés jusqu'à Ville-d'Avray se reposer sur les bords de l'étang.

« De l'endroit où nous étions assis, on entendait le canon du Mont-Valérien, celui de Meudon et celui de Châtillon. Les insurgés tiennent, mais la situation ne saurait durer. Paris ne peut résister seul à toute la France.

Tout cela n'avance pas votre retour à Paris et j'en souffre...

J'ai vu avant-hier Mr et Mme Boitel à Versailles. Mr Boitel n'est plus chargé de la direction de Grignon. Il n'était d'ailleurs à la tête de l'École qu'en attendant la nomination d'un directeur. Il va rester au pavillon jusqu'à ce qu'il ait mis au courant celui qui doit le remplacer.

« Nous pourrions cependant nous promener dans le parc. Que je serais heureux si vous pouviez y venir dans les premiers jours du mois de mai. Il y a bientôt 1 an ! Je ne puis songer à cette date sans ressentir l'impression que j'ai éprouvée la première fois que je vous ai vu ! Nous irons nous promener autour du jet d'eau où vous êtes allée ce jour-là. Si vous ne pouvez y venir, j'irai seul. Il est même probable que je vais y aller cette semaine, après-demain, demain peut-être, s'il fait un rayon de soleil. Je pourrai causer un peu avec ma sœur et cela me rendra plus calme.

Depuis que je suis ici, je cours, à droite et à gauche, sans prendre un instant de repos ».

Revenant sur les désordres de Paris, sur la terreur qui y règne et l'affolement de tous ceux hostiles à l'insurrection qui vivent dans la crainte d'être dénoncés, il ajoute « qui pourrait avoir pitié de ceux qui ont plongé notre chère cité dans cet abîme de malheurs ? Mais les chefs s'échapperont et les repréailles s'exerceront sur les agents subalternes du mouvement.

Delescluzes qui est à la tête de l'émeute est l'homme le plus dangereux que je connaisse parce qu'il est convaincu qu'en agissant comme il le fait, il agit bien ! C'est un homme de 93 égaré dans le 19^e siècle ; c'est un fanatique et contre de tels hommes aucun raisonnement, aucune concession n'aurait de puissance..."

Lundi 10 avril : Le Capitaine Petit accuse réception à Jeanne W. de sa lettre du 7 après celle du 30 mars. Il a communiqué cette dernière à Mr Wallon. « Il a été bien heureux d'apprendre le changement qui s'est opéré en moi et lorsque je lui ai confirmé il m'a serré la main et nous nous sommes embrassés... ».

Paul W. et probablement aussi Henri W. sont à Paris. Il n'avait pas voulu l'écrire à Jeanne pour ne pas les inquiéter à Valenciennes comme Mr W. et lui le sont de leur côté.

« Mr Wallon ne vous ayant pas caché cette triste nouvelle, je puis vous dire tout ce que nous souffrons ici et combien Mr votre Père a besoin d'être entouré d'affection et d'être consolé en ce moment. Je lui montre donc vos lettres et vais le voir le plus souvent possible presque tous les matins, et chaque jour je sens davantage combien il est digne d'être aimé comme vous l'aimez..."

Il donne tout à fait raison à sa fiancée de cacher à sa grand-mère « ces malheurs plus grands que tous ceux qui nous ont accablés » ; c'est un devoir pieux qu'elle remplit en évitant de causer des émotions trop vives qui pourraient jeter un grand trouble dans cette existence si chère ».

Il pense que grâce au grand désordre qui règne dans ce nouveau gouvernement de Paris, Paul et Henri W. pourront se dérober aux persécutions de la Commune, mais il regrette qu'Henri ait renoncé à consacrer ces instants précieux pour la satisfaction de Melle Laure et de sa famille à Rouen.

Ils cherchent les moyens de les faire sortir de Paris. Mr Wallon avait pensé que Mr Guibert pourrait les faire sortir habillés en ouvriers des chemins de fer. Malheureusement, ce dernier ne peut rien faire, la ligne de l'Ouest ne marchant plus.

Il espère qu'ils retrouveront bientôt Paul et Henri W. à Paris, sains et saufs et étonnés peut-être d'avoir causé tant d'inquiétudes.

La situation devant Paris n'est pas meilleure. Nos troupes se sont emparées de plusieurs barricades au pont de Neuilly et le Mont-Valérien couvre de ses feux le rempart de la Porte-Maillot pour le rendre intenable aux insurgés. Mais si l'on prend ce rempart, il y aura ensuite d'autres barricades à enlever et ce sera la guerre de rues d'autant plus meurtrière que les insurgés sont décidés à résister jusqu'au bout à la force par la force.

« Je suis prêt à marcher où l'on voudra. J'ai offert mes services et d'ailleurs je n'avais pas besoin de les offrir ; le devoir est si nettement défini que personne ne peut hésiter... »

Il termine sa lettre le 11 avril au matin en annonçant la bonne nouvelle que Paul et Henri W. ont pu quitter Paris et sont en route pour Douai. Mr Wallon vient de recevoir une carte de son fils Henri, écrite de Saint-Denis.

Il part ce soir à Maule.

11 avril : (lettre de Laure Cronier datée de Rouen). Elle est arrivée il y a huit jours à Rouen et s'excuse d'écrire si tardivement la joie qu'elle a eue de revoir toute la famille à Valenciennes et à Douai après ce long exil en Angleterre.

Elle se réjouit que Paul et Henri W. aient pu arriver tous les deux à Valenciennes « mais j'espère bien que vous ne les aurez pas longtemps ensemble et je compte sur vous, ma bonne Jeanne, pour rappeler à Mr Henri s'il s'oubliait dans les délices de Capoue qu'il a commencé par le Paradis et qu'il a son Purgatoire à faire en venant à Rouen... ».

Elle dit toute sa joie aussi d'avoir retrouvé sa bonne Mère et sa chère bonne-maman qui ont été surprises de leur arrivée le lundi soir, la lettre écrite de Douai ne leur étant pas parvenue.

12 avril : (lettre datée de Grignon sur papier à en-tête de l'École impériale d'agriculture de Grignon) où est allé le Capitaine Petit voir sa sœur après s'être arrêté à Maule revoir ses parents qu'il a trouvés en bonne santé, mais très affligés de la situation.

« Ils seraient heureux de vous revoir. Ma Mère fait déjà de grands projets et compte bientôt entreprendre la préparation de mon trousseau. Vous savez combien à la campagne on tient au luxe solide d'autrefois et qu'on évalue une maison à la grandeur des armoires bourrées de linge en bonne toile. Pendant que ma Mère se livrait à son énumération, j'étais un peu distrait, je l'avoue, mais votre nom prononcé à chaque instant réveillait mon attention et je suivais l'étude des questions d'administration intérieure auxquelles je suis encore tout à fait étranger. Ma grand-mère est pleine de courage ; elle veut coudre, tricoter, reprendre ses fuseaux et m'a montré avec un certain orgueil les draps dont elle a filé la toile autrefois... Voilà le vrai bonheur de la famille, tel qu'il existait dans le bon temps alors qu'il n'y avait ni Commune, ni Communeux (sic)... »

Il n'a passé que la soirée à Grignon. Il a trouvé sa sœur se promenant avec le bébé (Auguste). « Je l'ai accompagné dans sa promenade et l'ai conduite doucement et petit à petit vers le kiosque où vous vous êtes reposée, avant le dîner le 1^{er} mai l'année dernière. Je me suis assis où vous vous êtes assise, il y a bientôt un an... Le petit Auguste est de plus en plus gentil. Il a peur de moi parce que, pour le faire obéir, ma sœur me fait intervenir comme croquemitaine ! Je prends alors une grosse voix, mais je ne puis tenir mon rôle jusqu'au bout et toute la sévérité de l'oncle s'évanouit dans un baiser sur les grosses joues du petit neveu...

La Mère de mon beau-frère est toujours malade ; elle garde le lit depuis six mois et ne paraît pas pouvoir se rétablir facilement...

Mr et Mme Boitel ont quitté Grignon ce matin pour aller à leur campagne près de Montdoubleau ».

À propos de la campagne, il a des aperçus très intéressants sur le paysan, sur son esprit trop réactionnaire, mais dominé avant tout par l'intérêt...

« Pour comprendre cet esprit du paysan un peu étroit et trop attaché à l'intérêt matériel immédiat, il faut vivre un peu à la campagne et voir ces pauvres gens toujours courbés sur la terre à laquelle ils n'arrachent quelques épis qu'après l'avoir fatiguée toute l'année par un travail assidu. Et puis il leur faut payer à chaque instant pour leur commune, leur département, pour l'État, pour ceci, pour cela, envoyer leurs fils à l'armée quand ils ont vingt ans et faire travailler tous leurs enfants aux rudes travaux des champs pour pouvoir les nourrir. Il faudrait montrer ce spectacle à l'ouvrier des villes qui gagne 4F par jour (aujourd'hui, il en gagne 80 à 120 !!) et crie misère... si l'on veut fonder sur le suffrage universel un gouvernement stable ; il faudra bien prendre quelque souci de l'éducation du paysan et lui ménager, après le dur labeur de la journée, quelques jouissances intellectuelles... »

12 avril : (lettre de Madame Barbedièrne d'Avesnes). D'Avesnes où elle est allée passer les fêtes de Pâques avec Frédéric auprès de sa fille Jeanne et de son gendre Adolphe Cheveau ne voyant pas revenir à Douai Jeanne et Valentine comme elle y comptait un peu.

Elle ne fait qu'un court séjour chez sa fille, Frédéric devant être de retour à Douai pour reprendre ses cours de droit. Elle annonce les fiançailles d'Elvire Cheveau avec un jeune homme de Montreuil, receveur d'enregistrement.

13 avril (jeudi) : De retour à Versailles, le Capitaine Petit s'empresse de donner des nouvelles à Jeanne. Rien de nouveau à Paris pendant ces deux derniers jours.

L'armée est tout entière à Châtillon, Meudon, Garches, Saint-Cloud, dans la presqu'île de Gennevilliers au-dessous du Mont-Valérien et devant la Porte-Maillot.

« Une communication de Mr Thiers affichée ce matin à la Préfecture annonce que déjà plusieurs députations sont arrivées de Paris, non pas pour traiter au nom de la Commune — on ne peut plus traiter avec ces gens-là — mais pour s'informer des dispositions du gouvernement. Mr Thiers promet la vie sauve et le pardon aux insurgés égarés et même le maintien des secours aux nécessiteux jusqu'à la reprise du travail et aussi bonne justice pour les Chefs et les coupables.

Cette même proclamation nous apprend que la division s'accroît de plus en plus dans le gouvernement de Paris. À vrai dire, il n'y a plus de Commune, plus de Comité central, plus de sous-comité... C'est le citoyen Cluseret, naturalisé américain, général de naissance, qui exerce la dictature et le polonais Dombrowski qui est le commandant de place. Puis viennent les Italiens de Garibaldi, les repris de justice, les déclassés, les rêveurs qui proposent l'application de leurs systèmes et enfin 2 000 pickpockets dont la police de Londres annonce l'arrivée à Paris...

Je n'ai pu retourner à Paris depuis le commencement des hostilités et cependant je voudrais bien juger par moi-même ce qui s'y passe... »

Il exprime encore tout son ressentiment « contre cette race incorrigible qui nous a donné l'Empire et qui a déjà si souvent étouffé la liberté en nous jetant dans les bras d'un sauveur... »

Le même jour Jeanne écrit à Pierre Petit toute leur joie après les inquiétudes traversées, d'avoir vu arriver Paul et Henri W. dimanche dernier.

Elle se désole de ces jours, de ces semaines, de ces mois qui passent sans avoir encore l'espoir de revenir à Paris et de retrouver son fiancé.

Ses frères sont repartis tous deux ce matin pour Rouen.

14 avril (vendredi) : La situation devient plus tendue à Paris. Cette nuit il y a eu un engagement entre Neuilly et Asnières. Les insurgés occupent ce dernier village. L'armée de Versailles occupe Neuilly, mais son flanc gauche est sans cesse inquiété par le feu des gardes nationaux... On n'avance pas.

« J'apprends tout à l'heure d'un Ingénieur des Ponts que le barrage de Suresnes a été levé et que la Seine est très basse dans Paris. La frégate-école doit être sur le flanc, la pompe à feu ne marche plus et quelques quartiers de Paris doivent manquer d'eau. Cette mesure aurait été prise pour empêcher les insurgés de se servir des canonnières blindées tombées en leur pouvoir ».

Le Capitaine Petit continue ses nombreuses courses aux environs de Paris. Il continue son travail le mieux qu'il lui est possible, mais en huit jours il ne fait pas ce qu'il pourrait faire en un seul si la vie était normale.

Pour comble d'ennui, il vient de recevoir du négociant qui lui a vendu la fameuse jument avec laquelle il s'est cassé la jambe, une lettre lui déclarant qu'il ne peut pas la conserver plus longtemps les fourrages étant hors de prix. « Je vois poindre le bout de l'oreille de ce négociant — qu'a-t-il fait de cette jument pendant ces huit mois et quelles sont ses prétentions ? Je ne vois pas la possibilité de la ramener ici. Pour la faire venir ici il faudrait aller la chercher à Nancy et revenir dessus à Versailles, voyage de 15 jours très fatigant et si j'avais ce temps à dépenser je l'emploierais mieux qu'à chevaucher dans un pays infesté de Prussiens ! Je croyais bien en avoir fini avec cette jument. Pourquoi les Prussiens ne l'ont-ils pas réquisitionnée ? »

Samedi 15 avril : Pour rechercher les ouvrages prussiens qui relient Sèvres à Montretout, il a fait en passant par Ville-d'Avray, le parc de Saint-Cloud jusqu'au parc de Montretout une charmante promenade dans les environs remplis de parcs, de bosquets et de charmilles avec des villas jolies et riantes, abandonnées par leurs propriétaires qui

doivent bien maudire la Commune. Le printemps a recouvert les ruines de fleurs et de feuillages au point qu'il faut bien chercher pour découvrir un toit défoncé par les obus.

Il a pénétré dans le parc de Saint-Cloud par une brèche pour arriver au Château complètement démoli : « Là, quelle désolation ! Les murs seuls restent debout et encore sont-ils troués, déchiquetés et chancelants. Tout ce qui pouvait brûler a été détruit par le feu. On aperçoit à travers les brèches quelques dorures, des colonnes, des statues brisées... Autour du château, les charmantes statues qui entouraient les pelouses sont mutilées. Le Prussien a bien passé par là !

Dans le parc de Montretout, il trouve, construits par les Prussiens « des abris d'une solidité extrême sous lesquels ils pouvaient braver tous les projectiles. Il est facile de reconnaître dans les tranchées profondes et habilement tracées le caractère du Prussien d'autrefois, patient et tenace, qui n'attaque pas son ennemi de front, mais sait l'attendre longtemps dans une embûche préparée de longue main. C'est dans ces abris, dans ces tranchées qu'ils nous ont guettés pendant quatre mois jour et nuit, sans impatience, sans se laisser emporter un seul instant par le désir de nous attaquer. Nous n'étions pas capables d'un héroïsme aussi obscur, nous ne savons pas nous tenir aussi habilement hors de la portée des projectiles et, ma foi, je préfère encore la furie française à cette patience insidieuse des Allemands... »

En écrivant ces lignes à sa fiancée, le Capitaine Petit ne se doutait pas qu'un peu plus de 40 ans plus tard ses fils, à leur tour aux prises avec les Boches, auraient pu les récrire sans rien y changer.

Demain matin il va avec Mr Wallon, aller faire une petite visite à sa famille à Maule et à Grignon.

Dimanche 16 avril — lundi 17 : À son départ le matin pour Maule, Mr Wallon lui remet la lettre de sa fiancée datée du 14 avril. La poste est plus rapide qu'autrefois.

Ils se sont arrêtés à Maule où « mon Père a montré à Mr Wallon ses vignes, ses arbres fruitiers... Le jardin est bien petit ; il suffit pour occuper mon Père et lui faire passer agréablement le temps à la campagne. Pendant notre promenade, ma grand-mère qui marche difficilement nous suivait des yeux ; elle a été bien heureuse de voir Mr votre Père et ne souhaite plus qu'une chose, c'est de vivre assez longtemps pour voir la fin de tous ces maux et le commencement des jours heureux... ».

À Grignon où ils passent la soirée et la nuit, Mr Wallon a laissé voir combien il souffrait d'être séparé de sa famille en présence du petit Auguste qui lui a rappelé ses petites filles.

La situation à Paris reste inchangée. En pensant à tout ce qu'a fait la France d'héroïque et de chevaleresque, il ne peut pas imaginer qu'elle puisse être étouffée ni disparaître au milieu de ces convulsions. « Il est même à souhaiter, dit-il, que nous ne soyons jamais aussi forts que les Prussiens dans l'art de ne croire qu'à la force, de n'avoir aucun scrupule et de repousser toute idée généreuse parce que les idées généreuses coûtent cher et ne rapportent rien. Le jour où la France périra, ce qu'il y a de plus pur, de plus beau dans la civilisation européenne s'éteindra avec elle comme la chevalerie est descendue au tombeau en même temps que l'héroïque, le sublime Chevalier de la Manche... »

Il part le soir même pour Saint-Germain, Saint-Denis et peut-être plus loin sur la rive droite de la Seine. Aussi se peut-il qu'il reste quelques jours sans donner de ses nouvelles.

Il en donne cependant de Saint-Germain le mardi 18 avril où il a eu toutes les peines du monde à trouver un logement pour la nuit.

Hier on a repris aux insurgés le château de Bécon entre Neuilly et Asnières ; c'est une position importante de laquelle on a un très grand avantage pour s'emparer d'Asnières.

« La Commune a décrété l'abolition de la colonne Vendôme. On la démolira pour fabriquer des canons et des gros sous ⁹. Les insurgés veulent supprimer même le souvenir de nos anciennes victoires... »

Il écourte sa lettre écrite à la hâte sur une table du restaurant, la voiture qui doit l'emmener sur le terrain l'attendant.

Vendredi 21 avril : De retour à Versailles, il apprend par Mr Wallon qu'il s'est empressé d'aller voir le matin même que sa fiancée avait fait un petit voyage en Belgique et il se réjouit pour elle de cette distraction.

Il s'inquiète de savoir ce que les Belges pensent de notre situation ? « Nous sommes peut-être maintenant la pitié de l'Europe après avoir fait son admiration dans les pompeux bulletins de Gambetta... ».

Situation inchangée à Paris.

« Si nous assiégions une ville prussienne, on pourrait dire que la position des Français n'est pas mauvaise : nous sommes sous les murs de Paris, les insurgés sont repoussés dans la ville et souffrent beaucoup du feu de nos pièces de gros calibres établies à Colombe. Sera-t-on obligé de faire brèche, de donner l'assaut et de se livrer à une bataille dans les rues de Paris ? Ce serait affreux et nous n'osons nous arrêter à une telle pensée... »

Le vote qui a eu lieu dernièrement montre aussi clairement que possible que l'émeute n'est pas soutenue par la majorité et que le Comité central ne prolonge son existence que par la terreur... »

Quelle forme de gouvernement aura la France après cette émeute ? la forme monarchique ou la forme républicaine ? Il semble que la majorité de l'Assemblée incline vers la monarchie et beaucoup de républicains paraissent décidés à repousser par la force le vœu de la majorité s'il est contraire à la république. Il va chercher à la librairie de Versailles des ouvrages bien écrits et sincères sur les événements actuels pour les envoyer à Jeanne. Il renonce à lui envoyer les journaux, pleins de fausses nouvelles, qui ne feraient que lui donner encore plus d'inquiétudes.

Il vient d'avoir l'autorisation d'avoir un cheval à la remonte. « C'est le troisième depuis le commencement de la campagne... je vais pouvoir poursuivre mon travail avec plus d'activité. J'irai au pas et prudemment (d'avance il veut rassurer sa fiancée !) et je pense que la série d'accidents qui me sont arrivés est maintenant terminée ! »

Il attend avec impatience l'arrivée d'Henri W. ou du moins la lettre annonçant cette arrivée prochaine.

« À Versailles la vie commence à être plus facile. Les Versaillais sont dans la joie : ils gagnent de l'argent avec les Parisiens après en avoir gagné déjà beaucoup avec les Prussiens... »

Samedi 22 avril : Il a passé sa soirée à « composer une lettre diplomatique » pour se tirer des griffes du monsieur obligeant qui a bien voulu conserver sa jument à Nancy et qui, maintenant, lui réclame comme frais d'entretien une somme supérieure à la valeur de cette jument.

Bien que la vie à Versailles soit facile, elle est devenue insupportable. Avec toutes les fausses nouvelles répandues par les journaux, on suspecte tout le monde et la circulation est très surveillée. Aux portes de la ville, il faut exhiber ses papiers.

Lui-même a été arrêté dans les lignes françaises ces jours derniers parce qu'on l'avait vu une carte à la main avec toutes sortes de lignes bizarres crayonnées dessus. Le lieutenant commandant le poste l'a fait conduire au capitaine, de là chez le commandant enfin chez le colonel qui heureusement ne fit que rire de sa mésaventure et l'accompagna

⁹ Cette démolition n'a été faite que le 16 mai (voir note du 6 avril).

lui-même jusqu'aux postes avancés où ils se quittèrent, après s'être serré la main, les meilleurs amis du monde...

« Il faut donc se défier de ceux qu'on appelle les Communeux, mais encore plus de ceux qui ont si peur. Quelle existence ! »

Il part ce soir à Grignon pour chercher une selle et une bride et respirer l'air de la famille.

Une lettre de Marie Puiseux du 23 avril donne de bonnes nouvelles de toute sa famille installée à Banyuls où il fait déjà très chaud. Les cerises sont presque mûres...

Des Petites Dalles, Laure Cronier donne de son côté des nouvelles (23 avril). Elle coule des jours heureux avec son fiancé enfin retrouvé... « Plus je l'apprécie, plus je l'aime, sa nature si franche et si aimante, son esprit si agréable, sa conversation si attrayante sont pleins de charmes pour moi et pour nous tous, du reste ».

24 avril (lundi) : Une affreuse migraine, elle en a hélas souvent, a retardé Jeanne W. dans sa correspondance. Elle en est désolée. Elle raconte son voyage à Bruxelles pour revoir sa sœur Marie W. (religieuse de la Visitation) dont ils sont séparés depuis si longtemps. Elles étaient six à faire le voyage. Parties à 5 h du matin, elles étaient de retour le soir à 10 h. Elles ont pu passer une bonne heure avec Marie, si heureuse de les revoir et visiter Bruxelles malheureusement sous une pluie torrentielle. La ville très animée, remplie de Français qui s'y sont réfugiés...

Elle renouvelle les conseils de prudence à son fiancé « montez le moins souvent possible à cheval, c'est un exercice que je redoute un peu pour vous... ».

Sa sœur et elle ont décidé de ne pas retourner à Douai et de rester à Valenciennes jusqu'au moment où elles pourront rentrer dans Paris. Elles veulent rester auprès de leur chère grand-mère, l'entourer, la distraire et lui faire la lecture.

Le même jour, son fiancé lui écrit ce qu'il n'a pas pu faire la veille ayant circulé toute la journée au-dessus de Garches pour ses travaux, faisant plus de quatre lieues à pied pour découvrir des ouvrages prussiens qui lui avaient été signalés de ce côté.

« Dans toutes mes courses aux environs de Paris je touche pour ainsi dire du doigt la cause de nos défaites en étudiant ces travaux construits avec tant d'habileté et de prévoyance. Un paysan resté au milieu des Prussiens pendant toute la durée du siège me disait que ces soldats rentrant le soir chez lui, fatigués, couverts de boue, sentant la poudre, ne se trahissaient jamais par un seul mot imprudent. L'excitation de la lutte ou les longues heures du service de la tranchée ne leur faisaient jamais commettre une seule indiscretion. Ils poursuivaient avec une ténacité silencieuse la vengeance de leur défaite d'Iéna... Et pendant ce temps-là nous autres à Paris, nous sonnions du clairon, nous battions du tambour, nous faisons partir la poudre et nous annonçons nos sorties plusieurs jours à l'avance.

Une chose peut nous sauver, c'est la réorganisation de l'armée. Il faut que l'armée soit une école de discipline, que le riche serve à côté du pauvre et que le pays soit défendu par ceux qui ont le plus d'intérêt à le défendre et non pas seulement par de pauvres gens obligés de donner leur sang parce qu'ils n'ont pas pu donner leur argent. Malheureusement, nous sommes bien loin de cette réforme... Cependant il faut reconnaître que l'armée est meilleure qu'il y a quelques mois ; on y voit plus de discipline, plus de tenue et les dispositions prises autour de Paris sont assez bien entendues, les mouvements exécutés avec assez d'ensemble et de précision ».

Mardi 25 avril : ce qu'il a dit hier se confirme aujourd'hui par la publication au Journal officiel de nominations et de décorations pour les officiers supérieurs et généraux de l'armée du Rhin. Au lieu de faire table rase et de régénérer nos institutions, on récompense par faiblesse des hommes qui ont été incapables au cours de cette triste campagne.

C'est ainsi qu'on nomme général le colonel Boyer, le même qui, avant la capitulation de Metz, est allé parlementer avec l'Impératrice, Boyer le bras droit de Bazaine et tout cela avant qu'une enquête ait jeté quelque lumière sur les menées ténébreuses de tous ces anciens hommes de l'Empire.

Le Capitaine Petit est très préoccupé de ce qui adviendra une fois Paris pacifié ? Après avoir examiné toutes les hypothèses possibles, il pense que la monarchie constitutionnelle qui semble vœu de la majorité serait la forme la meilleure à condition que la constitution nouvelle ait le soin d'enlever au roi le pouvoir de décider seul les questions importantes et nous mette à l'abri des malheurs que pourrait encore nous amener un héritier incapable. « Dans ce système, le roi ne fait que régner et ce pouvoir suprême est mis en dehors des compétitions de tous les ambitieux. Puisque nous ne sommes pas assez sages pour être républicains, prenons un roi, un brave homme qui représentera l'autorité sans l'exercer, se contentera de protéger les sciences et les arts et assistera du haut de son trône, impassible et souriant, à toutes les révolutions ministérielles qui se succéderont au-dessous de lui, sans jamais altérer l'éclat de sa majesté constitutionnelle... »

Pourquoi la France n'a-t-elle pas eu le bonheur d'un tel régime ? Elle ne serait peut-être pas tombée où elle est tombée avec cette république de francs-maçons qui la tue depuis 1870.

« Ce matin, dit-il en terminant sa lettre quotidienne, je suis monté à cheval pour la 1^{re} fois. Je n'étais pas très hardi d'abord, car ni moi ni personne ne connaissait le cheval, mais je m'en suis bien tiré et j'ai retrouvé mon aplomb d'autrefois ».

Des Petites Dalles Henri W., toujours auprès de sa fiancée Laure C., écrit à ses petites sœurs pour leur donner des nouvelles des Dalles et les remercier de l'accueil qui avait été réservé à Mr Cronier et à Laure.

Retour de Grignon, le 26 avril (mercredi), au matin, où il était allé compléter son équipement, le Capitaine Petit est tout heureux de recevoir des mains de Mr Wallon la lettre du 24 avril de sa fiancée.

27/28 avril (jeudi et vendredi) : Mr Wallon va probablement partir demain pour Valenciennes. Le Capitaine Petit a l'intention d'y aller aussi et d'y arriver peut-être même avant que Mr Wallon revienne.

L'armée a fait d'assez grands progrès du côté du Fort d'Issy. Nous occupons les Moulineaux à 1 000 mètres du fort d'Issy qui ne tire presque plus et nous avons fait ce progrès sans éprouver de pertes.

« À mon dernier voyage à Grignon, j'ai eu de longs entretiens avec Auguste, mon petit neveu. Nous commençons à nous connaître et à nous comprendre. Il sait déjà le nom de toutes les personnes qui sont dans l'album de photographies. Aussi me regardait-il avec un certain air de triomphe ; mais je l'ai fort embarrassé en lui montrant des portraits qu'il n'a pas encore vus et dont je n'ai pas voulu lui dire le nom... »

Mai 1871

5 mai (vendredi) — Après quatre jours passés à Valenciennes, le voici de retour à Versailles, heureux de se revoir, mais triste de s'être éloigné à nouveau de sa fiancée. Il est bien reconnaissant à Melle Caffiaux de lui avoir donné l'hospitalité.

Mr Wallon est aussi de retour.

Pendant ces quatre jours : le fort d'Issy entouré et ne pouvant plus communiquer facilement avec Paris, est sur le point de se rendre. La chute de ce fort aura une très grande portée.

Il envoie à Jeanne un journal pour qu'elle lise l'allocution du Père Monsabre à Metz. « J'ai déjà entendu le P. Monsabre à Lille : c'est un bon prédicateur ; ce discours nous le montre grand patriote ».

6 mai (samedi) : Le fort d'Issy tient toujours. Il est difficile de prédire à quel moment ce fort tombera, mais sa chute ne saurait tarder.

« C'est Rossel un capitaine du génie de mes petits conscrits qui commande à Paris en remplacement de Cluseret. Il paiera cher, je l'espère, cette forfaiture. J'apprends que la Porte-Dauphine devait nous être livrée dans la nuit de mardi à mercredi, par l'aide de camp de Cluseret et que l'opération a manqué par l'obstination d'un sergent de la garde nationale qui n'a pas voulu manquer à sa consigne ».

Jeanne de son côté écrit à son fiancé (7 mai) la joie de l'avoir revu et d'avoir pu échanger avec lui des pensées qui leur ont fait beaucoup de bien à tous deux.

7 mai (dimanche) : « Notre armée se trouve au sud de Paris dans une position qui serait curieuse pour un spectateur étranger aux passions de la lutte et indifférent au succès de l'un ou l'autre parti... En effet nous entourons le fort d'Issy, nos soldats dans des tranchées à 3 ou 400 m du fort tirant à la mitrailleuse sur les insurgés qui se découvrent. Pendant ce temps l'artillerie des remparts et celle du fort de Vanves continuent un feu très vif contre nos batteries du fort de Châtillon sans faire heureusement beaucoup de mal bien que le tir soit bien réglé. Mais nos batteries sont installées dans une ancienne position prussienne, si bien choisie et si bien construite « qu'on peut se rire de la fureur des insurgés ».

Les forts d'Issy et de Vanves ne sont plus qu'un monceau de ruines et les artilleries de la Commune tirent encore ! Nous trouvons dans nos adversaires les mêmes qualités et les mêmes défauts que nous avons. Le retard de la chute de ces forts tient évidemment à l'insuffisance de notre artillerie. Au lieu d'écraser ces forts d'un seul coup nous ne tirons que très mollement.

Le coup monté par l'aide de camp de Cluseret pour faire entrer par la Porte-Dauphine 300 des nôtres habillés en gardes nationaux qui auraient maintenu de force la porte ouverte pour laisser pénétrer à leur tour 3 000 hommes massés dans le Bois de Boulogne aurait avorté à la suite, paraît-il, d'une dénonciation des Prussiens (?) : l'aide de camp ne pût sortir de Paris et Cluseret fût arrêté par le Comité de salut public ou, comme on l'a aussi raconté, par suite de l'entêtement d'un sergent des gardes nationaux esclave de sa consigne.

9 mai (mardi soir) : Enfin le fort d'Issy est pris ! Une batterie de 76 pièces établies à Montretout bat les remparts en arrière du fort. Le feu du fort de Vanves est moins vif.

Henri W. doit venir à Versailles demain ou après-demain, ce dont le Capitaine Petit se dit bien heureux. La Mère de ce dernier vient d'arriver à Versailles et l'a heureusement trouvé ; c'est une chance, car ses tournées pour relever les positions prussiennes aux alentours de Paris l'éloignent souvent de Versailles.

Il écrit à sa fiancée tout en écoutant sa Mère assise près de lui « faire la nomenclature des objets nécessaires à un ménage et en répondant à mille questions sur sa santé ».

10 mai (mercredi) : La situation est meilleure, la Commune se dissout, l'armée avance sur Paris, on espère que bientôt elle pourra y entrer.

Henri W. vient d'arriver. Inutile de dire toute la sympathie qu'éprouve de suite le Capitaine Petit pour lui ; il lui trouve la même franchise et la même bonté que chez Paul W. Mais hélas il doit déjà repartir demain.

« Enfin les épreuves touchent à leur terme. On dit que Rossel s'est enfui de Paris avec un membre de la Commune qui était chargé de le surveiller. C'est le signal d'une dissolution prochaine. Ce Rossel avait écrit à la Commune une lettre très remarquable dans laquelle il faisait ressortir la nullité, la lâcheté et le désordre des hommes de la Commune.

Il paraît que les Communeux démolissent l'hôtel de Mr Thiers. C'est une nouvelle peine infligée à ce bon citoyen qui s'est déjà tant sacrifié pour son pays ! »

13 mai (samedi) : Parti en tournée de 2 ou 3 jours, il arrive le samedi soir à Bellevue où il peut trouver du papier à lettres pour écrire.

« La paix est signée ¹⁰ et l'on dit que nous pourrons entrer dans Paris par Charenton. Que voulez-vous ? On entre par où l'on peut et ce n'est pas notre faute si nous prenons le chemin qui conviendrait surtout aux Communeux ! »

Hier il était du côté de Sèvres où on lui a montré un carnet trouvé sur un garde national tué au fort d'Issy, sur lequel il notait jour par jour ses impressions. À la date du 2 mai, il écrivait : « les deux frères se reconnaissent ; séance triste et touchante : l'un d'eux est dans l'armée fédérée, l'autre avec les versaillais. Le Père (son père probablement) a eu un moment de faiblesse à la gare de Clamart. Je l'ai remis sur pied... »

14 mai (dimanche) : Des Petites Dalles où il est retourné, Henri W. écrit à sa sœur Jeanne pour lui raconter ses impressions de la journée du jeudi et de la matinée du vendredi passées à Versailles. Il a trouvé bonne mine à son Père. Il dit que tous les éloges qu'on lui avait faits du Capitaine Petit dont il lui tardait tant de faire la connaissance étaient largement mérités et qu'il a pu lui-même apprécier sa valeur. « Il m'a charmé tant par sa gaieté que par son sérieux. Sa conversation est pleine d'intérêt, ses manières sont toutes naturelles, son intelligence se produit aussi spontanément que le riche fond de bonté qu'il doit avoir... Finesse d'esprit, délicatesse de cœur, il a tout ce qu'il faut pour te bien comprendre et te rendre la plus heureuse des femmes. Il ne sera pas malheureux pour sa part et... il le sait ! Il commence cependant à trouver le temps long et toi aussi sans doute ? Je conçois que vous envie un peu mon bonheur auprès de Laure. Je la retrouve chaque fois plus aimante, cette chère petite fiancée. Mais votre temps viendra aussi et votre union suivra de si près votre réunion ! Le jour où vous serez bénis tous deux verra ce me semble une autre bénédiction s'accomplir à vos côtés. Notre chère petite Valentine a reconnu sans peine en Mr D. (Deltombe) un jeune homme digne d'elle et de son affection, capable à tous égards de lui assurer un avenir heureux. Je lui en ai écrit l'autre jour toute ma joie. Père m'en a entretenu en me marquant un vif désir que la chose se conclût et les meilleures espérances à cet égard... »

Paul reçoit à l'instant une lettre d'Adèle (Guibert) que je joins à celle-ci. Valentine y trouvera la précieuse approbation d'Adèle et d'Aristide. S'il faut à Valentine l'encouragement de ceux qu'elle aime, cet appui ne lui fait pas défaut. Ma petite Laure lui en a dit aussi son sentiment sans même attendre que Valentine lui écrivît ! Allons, bon courage ma petite Valentine et écris bientôt à Père à quoi se résolvent les sentiments qui t'agitent. Il m'a dit n'avoir encore reçu de toi aucune lettre à ce sujet. Dis-lui bientôt tout ce que tu penses, tout ce que tu sens... »

15 mai (lundi) : Jeanne W. est bien heureuse que son frère Henri W. ait enfin fait la connaissance de son fiancé, heureuse surtout de toute la sympathie qu'ils ont éprouvée l'un pour l'autre après cette 1^{re} journée de rencontre

Les nouvelles lui laissent espérer la fin de cette dure et cruelle épreuve, longue déjà de dix mois. Mais il y a l'espérance qui s'affirme chaque jour davantage de pouvoir revenir à Paris en juin.

¹⁰ Traité de Francfort (10 mai 1871) – Des conférences s'ouvrirent à Bruxelles le 28 mars. Elles furent brusquement interrompues : la guerre civile désolait la capitale et Bismarck ne mettait pas de limites à ses exigences. Menaçant, le chancelier contraignit Thiers à reprendre à Francfort-sur-Main les pourparlers qui se poursuivaient entre Bismarck et le Comte d'Arnim d'une part, Jules Favre et Pouyer-Quentin de l'autre. Le traité définitif y fût signé le 10 mai 1871.

Il régla le mode de paiement de l'indemnité. La France devait s'acquitter de son énorme rançon dans les 3 ans qui suivraient le rétablissement du nouveau gouvernement. Le traité délimita les nouvelles frontières.

« La paix est enfin signée ! Voilà un tourment de moins. Nous n'aurons plus à craindre de ce côté les chicaneries de Mr de Bismarck. Ce qui est assez étonnant c'est que nous n'avons pas reçu de dépêche pour nous apprendre cette importante nouvelle ; ce sont les journaux qui nous l'ont apportée ».

Rentré seulement hier soir de sa tournée, le Capitaine Petit était tellement fatigué physiquement et moralement qu'il s'est mis de suite au lit sans écrire.

« Mais il y a une bonne nouvelle à vous annoncer : le fort de Vanves est occupé par nos troupes. J'étais à quelques centaines de mètres du fort lorsque nos troupes y sont entrées sans tirer un coup de fusil et je n'ai pu visiter le fort étant retenu près d'un de mes camarades qui venait d'être blessé assez grièvement. Nous avons attendu le médecin $\frac{3}{4}$ d'heure. L'aumônier et les sœurs de la Charité sont venus au milieu du feu pour donner à notre pauvre ami les dernières consolations et sont arrivés longtemps avant le médecin.

Au fort d'Issy, les insurgés ont dû faire des pertes considérables. On peut dire en voyant les ruines du fort qu'ils ont tenu avec la dernière énergie et qu'il est à regretter qu'elle ne soit pas employée à une meilleure cause !

Le fort d'Issy, le fort de Vanves, le village d'Issy presque en entier étant entre nos mains, nous croyons qu'une brèche ne tardera pas à être faite à l'enceinte et, qu'une fois l'enceinte prise, l'armée pourra balayer les remparts, s'emparer des débouchés des rues de façon à entrer par le plus grand nombre de côtés à la fois et envelopper les insurgés.

À Paris, la maison de Mr Thiers est démolie. La colonne Vendôme est aussi, paraît-il, en démolition.

Vous avez sans doute lu la lettre du fameux Rossel qui peint si bien l'état de la Commune et l'incapacité du Comité de salut public ?

Vers la fin du mois, tout sera probablement terminé et il ne dépendra plus que de la sagesse de l'Assemblée et de l'union du pays de ne pas soulever d'autres orages. Le Comte de Chambord vient de publier un manifeste qui n'est pas fait pour apaiser toutes ces divisions. Il semblerait qu'il a choisi son moment pour créer de nouvelles difficultés ¹¹. Le mieux en ce moment ne serait-il pas d'éviter toute discussion sur la forme du futur gouvernement ? Si nous pouvions vivre quelques mois sans agiter cette question, on finirait peut-être par comprendre que la forme du gouvernement est moins importante que l'on croît... ?

La paix est maintenant signée, mais quelle paix ! et comme les traités de 1815 sont de beaucoup dépassés ! Mr Favre a répandu quelques larmes sur ces traités et cependant il a sa large part dans cette guerre désastreuse et dans l'émeute qu'on essaye de réduire en ce moment. L'opposition sous l'Empire a été faible, très faible et quand, au 7 septembre, elle a pris la tête des affaires elle a donné la preuve de son incapacité... »

16 mai 1871 (mardi) : Le capitaine Petit laisse entendre que « dans quelques jours très probablement la grande tâche sera finie... ».

Il est allé le jour même à Grignon voir sa famille et écrit une autre lettre, le soir même, à sa fiancée... « ici l'esprit est moins préoccupé et je me retrouve mieux au milieu de mes chers souvenirs... Je viens de voir Auguste dans son berceau : c'est un petit ange, surtout quand il dort, mais c'est un petit démon quand il est éveillé. Il m'appelle fédéré...

J'ai perdu toute autorité sur lui ! Les oncles, vous le savez, gâtent toujours leurs neveux. Un oncle est un banquier donné par la nature. Si ma caisse n'est pas assez remplie pour ouvrir au petit neveu un crédit illimité, je puis du moins lui ouvrir des trésors d'affection et d'amitié... Ce sont les véritables richesses. Si quelqu'un, par hasard, n'était pas pénétré de cette vérité, je lui souhaiterais pour sa conversion, d'être reçu quelques

¹¹ Voir plus loin la note relative à Thiers et la Monarchie et le manifeste du Comte de Chambord du 25 janvier 1872, au moment où la majorité des députés de l'Assemblée nationale voulait restaurer la monarchie.

jours chez des personnes aussi bonnes que Melles Caffiaux et de vivre dans l'intimité d'une bonne famille où toutes les actions, toutes les paroles sont dictées par une affection véritable...

J'ai lu aujourd'hui la lettre du Comte de Chambord ; elle est très belle, très bien écrite, pleine des plus beaux sentiments, mais, à mon avis, assez inopportune comme je vous l'écrivais hier...

Dans peu de jours, demain ou après-demain, le rempart va être battu en brèche et l'on va donner l'assaut, si toutefois cela est nécessaire, car la Commune est à bout... »

Le mercredi 17 mai, il adresse sa lettre à Douai où il sait que sa fiancée doit être allée chez la tante Barbediême.

Douai est pour lui le plus doux des souvenirs. « Comment pourrai-je oublier maintenant cette allée qui tourne autour du jardin et qui a été témoin du premier bonheur que j'ai éprouvé... ».

Il annonce qu'il repart pour une excursion nouvelle et demande à Jeanne de ne pas s'inquiéter si pendant quelques jours elle ne reçoit pas ses lettres régulièrement.

20 mai : « Voilà trois jours sans lettre ! que pensez-vous de moi ? ».

Impossible d'écrire au cours de son excursion ; le service des Postes est désorganisé dans tous les environs de Paris. Il est navré de tout ce qu'il a vu ; les paysans désespérés de voir leurs cultures piétinées jour et nuit et n'ayant plus d'argent. Il a revu toutes les maisons criblées de balles, le fort d'Issy en ruines, le Couvent des Oiseaux dans le village en arrière du fort, complètement saccagé. Il a été le théâtre d'un combat sanglant. Les Communeux et nos soldats ont écrit sur les murs leurs propres exploits. Ainsi un insurgé a écrit « 248^e bataillon blindé a tenu 24 heures derrière une barricade ».

« Enfin, on dit, et le bruit me paraît assez vraisemblable, que l'assaut sera donné bientôt à Paris. Nous allons rentrer en ville et ce ne sera pas le moindre de mes plaisirs de pouvoir vous en ouvrir le chemin. La brèche ne tardera pas à être praticable : c'est un fait certain (souligné dans le texte)... »

De Douai — 22 mai : Jeanne W ; est inquiète — depuis 5 ou 6 jours on n'a reçu aucune dépêche du gouvernement...

Elles sont à Douai seulement pour quelques jours et retourneront à Valenciennes à la 1^{re} occasion qui se présentera. En ce temps-là, les jeunes filles ne voyageaient jamais seules !

« Et puis il est nécessaire pour Valentine que nous restions autant que possible à Valenciennes : maintenant que sa décision est prise il est bon qu'elle fasse plus ample connaissance avec Mr D. Elle consent maintenant à l'annoncer et je puis vous en faire part officiellement. Si vous en causez avec mon Père vous pourrez voir par vous-même que ce troisième projet le rend bien heureux comme les deux premiers... »

Elle termine : « La dépêche de notre entrée dans Paris nous est enfin arrivée ! mais nous n'avons aucun détail ? ».

Voici deux billets non datés (ils sont sans doute du 21 mai), l'un écrit à l'encre :

Monsieur Wallon

À la salle des Conférences de l'Assemblée,
de la part du capitaine Petit.

« Je pars à 2 h pour le 2^e corps au château de Montelain et je serais bien heureux si vous pouviez venir déjeuner à midi avec moi.

Signé Petit. »

Et l'autre au crayon sur une feuille arrachée d'un calepin (d'après le texte, ce mot a précédé l'autre) :

Dimanche 21 Mai 1871
 Cher Monsieur

1^{er} billet

Je pars à 2 heures
 pour le château
 de Montelain au
 quartier général
 du 2^e corps où
 j'ai été désigné.
 Je suis allé à
 la chapelle du
 château et j'ai
 vu la sortie de
 la messe sans
 vous trouver.
 Je vais à la salle
 de conférences
 avec les Messieurs
 à bientôt je
 vous embrasse
 sincèrement

Dimanche 21 Mai 1871
 Monsieur Wallon

2^e billet

à la Salle des
 Conférences et l'Assemblée
 de la part du capitaine
 Petit.

Je pars à 2 heures
 le 2^e corps au château
 de Montelain et je
 serai très heureux si
 vous pourriez venir
 dîner à midi avec
 moi

Petit

« Je pars à 2 heures pour le Château de Montelain au quartier général du 2^e Corps où j'ai été désigné. Je suis allé à la chapelle du Château et j'ai vu la sortie de la messe sans vous trouver. Je vais à la salle des Conférences... Adieu cher Monsieur. A bientôt, je vous embrasse sincèrement.

Je reviendrai dans peu de jours ».

Signé Petit ¹².

¹² Note : à propos du 1^{er} billet : ne l'ayant pas trouvé à la sortie de la messe à Versailles, il lui écrit le 2^e billet. A propos du 2^e billet : les mots « mai 1871 » sont écrits de la main de ma Mère (épouse du Capitaine Petit) qui avait classé ces lettres les dernières années de sa vie.

Enfin une lettre au crayon adressée et postée à :

Paris — lundi 22 mai 1871 à 4 h du soir.

Monsieur Wallon
Membre de l'Assemblée à Versailles
rue de la Paroisse 2

Paris le 22 Mai 1871 à 4^h du
soir

Che Monsieur

Nous sommes entrés ce
matin dans Paris sans
résistance ^{serieux} l'Etat Major
du 2^e corps couche ce soir
à l'Etat Militaire. Nous
occupons le Trocadero et
les Invalides et la ligne partant
des Invalides un peu en
avant de la gare de
Montparnasse. Il n'y a rien en
ce qui concerne la santé et j'espère
pouvoir me deshabiller cette
nuit. Bon jour vous avez
l'obligeance de donner de mes
nouvelles à M^r et M^{me} Cartel.

« Cher Monsieur,

Nous sommes rentrés ce matin dans Paris sans résistance sérieuse. L'État-Major du 2^e Corps couche ce soir à l'École Militaire. Nous occupons le Trocadéro, les Invalides et la ligne partant des Invalides un peu en avant de la gare Montparnasse. Je suis en très bonne santé et j'espère pouvoir me déshabiller cette nuit.

Voudriez-vous avoir l'obligeance de donner de mes nouvelles à Mr et Mme Postel et leur présenter mes amitiés ?

Enfin l'émeute va être vaincue !

On tiraille aux avant-postes — nos pertes sont presque nulles.

Quel bonheur aujourd'hui, après une nuit passée au Lycée de Vanves dans la plus grande anxiété.

À bientôt, cher Monsieur, à bientôt.

Cette fois-ci ce n'est plus une espérance ! Nous allons être tranquilles.

Recevez l'expression de mes sentiments affectueux ».

Le mercredi 24 mai au matin, il écrit deux petites lettres, sur un tout petit format, l'une à sa fiancée, l'autre à Mr Wallon.

À l'une il annonce « Nous avons pris Paris. Aujourd'hui nous allons délivrer le quartier du Luxembourg. Quel bonheur ! Dans deux heures la maison sera libre !

Les Communeux ont mis le feu aux Tuileries et aux Ministères.

Je suis en bonne santé.

À bientôt cette fois-ci.

Je vous embrasse de cœur — À vous pour toujours ».

Et à l'autre il précise l'avance des Versaillais : « Cher Monsieur, Montmartre, la gare du Nord sont pris.

Notre corps a pris hier le cimetière Montparnasse. Nous allons délivrer aujourd'hui le Panthéon et le Luxembourg.

Je suis heureux que mon corps soit chargé de cette attaque. Nous allons combattre pro aris et focis. Pas d'accident. Bonne santé. À bientôt. Je vous serre affectueusement la main.

Et le 25 mai, il peut enfin écrire plus posément à sa fiancée les événements si brusques de ces derniers jours et le rôle qu'il y a joué, n'ayant pas voulu par délicatesse, la mettre au courant plus tôt pour ne pas l'impressionner.

« Je n'ai pas voulu vous écrire que j'étais dans le service actif. Aujourd'hui qu'il n'y a plus aucun danger, que l'insurrection est étouffée, je puis vous avouer que je fais partie de l'Etat-Major du génie du 2^e Corps, que j'ai fait mon service de tranchées comme les camarades et que j'ai contribué pour une petite part à la prise de Paris...

Je puis me reposer quelques heures aujourd'hui et je vous écris. Grâce à Dieu, grâce à vous, les obus et les balles m'ont respecté. Quel bonheur de se revoir bientôt et de pouvoir vous raconter mes émotions et tout ce que j'ai vu ici depuis trois jours.

C'était une trop grande souffrance pour moi de lever les travaux des Prussiens pendant que mes amis étaient au feu. Je n'ai pu y tenir. Me le pardonnerez-vous ? Je l'ai fait pour notre avenir, car je voulais montrer que je ne voulais pas profiter de mon accident pour éviter les besognes dangereuses et je voulais savoir comment je me comporte au feu.

Tout a bien marché et je n'ai pas à me repentir de ma bonne volonté.

Aussi nous allons être heureux bientôt, nous allons nous revoir, être l'un près de l'autre.

Ces pensées m'aident à supporter les tristes spectacles du moment, les fusillades et la vue du sang si affreuse après le combat.

Les misérables Communeux ont mis le feu aux Tuileries, à l'Hôtel de Ville, au Palais de justice, au Ministère des Finances et à un grand nombre de maisons particulières.

Ils ont fait sauter la poudrière du Luxembourg. Le logement de Mr Puiseux (rue de l'Ouest, actuellement rue d'Assas) est ravagé, mais les meubles ont peu souffert ¹³.

Votre maison n'a presque rien.

Cette nuit nous avons fait une longue promenade dans Paris. Les rues étaient désertes et éclairées seulement par les lueurs des incendies. Quel spectacle ! Je ne l'oublierai jamais. Je vous raconterai bientôt notre entrée dans Paris et notre lutte dans le cimetière Montparnasse, au Luxembourg et au Panthéon.

J'allais oublier de vous dire que c'est le 2^e Corps qui avait délivré le boulevard Saint-Michel. C'était un bonheur de plus pour moi.

Excusez-moi de vous écrire si mal ! Depuis près de huit jours, je ne dors pas et je cours toujours à pied ou à cheval..."

Le même jour, il fait parvenir à Mr Wallon à Versailles, une lettre lui donnant des nouvelles :

« Hier nous avons pris le Luxembourg et le Panthéon. On s'est battu depuis l'École des Mines jusqu'au-dessous de la rue Cujas où je suis allé reconnaître les barricades.

Pendant que le Panthéon était attaqué de front, il était tourné par la rue d'Ulm grâce à une heureuse inspiration du général du génie.

Les insurgés sont vaincus et poursuivis vers la Bièvre où le combat en rase campagne sera désastreux pour eux ».

Il donne également des nouvelles des appartements du boulevard Saint-Michel et de la rue de l'Ouest (Mr Puiseux). Il pense que Paul W. peut revenir pour les garder. Il n'y a plus aucun danger et lui est trop occupé pour aller les surveiller.

« Hier soir vers 7 heures, l'action était terminée. Nous sommes rentrés à l'École Militaire en passant par les quais ».

Il exprime toute son horreur et toute son indignation après avoir vu le long de sa route tous les incendies allumés par les Communeux. « C'est un spectacle auquel il faudrait faire assister ceux qui veulent encore parler de clémence et de conciliation ».

On se bat encore à Belleville, mais l'enceinte est vaincue... que l'Assemblée nous laisse agir maintenant et qu'elle ne vienne pas arrêter la justice expéditive par des considérations humanitaires en faveur de gens qui n'ont rien d'humain... »

Cette lettre, Mr Wallon la fait suivre à sa femme 52 rue de Paris à Valenciennes pour qu'elle et sa famille aient des nouvelles d'un témoin de ces derniers jours.

¹³ Il existait encore ces dernières années chez ma belle-mère, Madame Pierre Puiseux, un portrait à l'huile sans grande valeur (ayant appartenu à son beau-père Mr Victor Puiseux) qui avait été percé en plusieurs endroits par des balles et des éclats provenant de cette explosion de la poudrière du Luxembourg.

26 mai, de nouveaux détails à sa fiancée : « nous commençons à respirer un peu. Les habitants sortent de leurs maisons, nous serrent les mains avec effusion, délivrés peu à peu de la terreur profonde dans laquelle ils étaient plongés. Hier soir on a fusillé les incendiaires de l'Hôtel de Ville ; tout à l'heure on a passé par les armes le citoyen Millière ¹⁴. Paris est pacifié ; nous le nettoyons impitoyablement.

Mais quels désastres, quelles ruines dans Paris ! J'ai vu hier l'Hôtel de Ville complètement brûlé, le Palais de Justice et beaucoup de maisons particulières !

Je vous écrirai demain longuement. Il est deux heures. Je n'ai pas mangé depuis hier et la besogne nous poursuit.

À notre entrée dans la rue d'Assas, nous avons été reçus triomphalement. Les jeunes filles nous ont offert des fleurs... »

Et il ajoute au bas de sa lettre :

« Nous sommes au Luxembourg. »

Petit – capitaine du génie à l'État-Major du Génie du 2^e Corps – Paris !!!
(souligné avec les trois points d'exclamation).

Évidemment, il était bien heureux de s'y retrouver après cette longue attente.

Jeanne W. répond le 27 mai. Elle a été évidemment bien inquiète, mais « pourrais-je vous en vouloir de ce que vous vous êtes conduit en brave, en bon et loyal officier, en vrai patriote en un mot ? Oh ! non certes ! Le péril est passé maintenant ; on m'a soigneusement caché les dangers que vous pouviez courir et je n'ai plus qu'à remercier Dieu d'avoir si bien pris soin de vous ».

Et elle demande à son fiancé de lui écrire tous les incidents qui se sont passés depuis le jour qu'il est parti pour cette fameuse excursion pendant laquelle « il craignait de ne pouvoir lui écrire ! » et elle termine : « je suis heureuse et fière de votre conduite ; c'était bien celle d'un homme de cœur ».

Et le 27 mai pour répondre à son désir, il lui écrit plus longuement toutes les péripéties par lesquelles il vient de passer.

« Depuis mon voyage à Valenciennes, j'avais repris le lever des travaux prussiens lorsqu'un de mes bons camarades a été tué à la gare de Clamart. J'ai fait alors les démarches pour prendre ma part des fatigues et des dangers.

D'ailleurs mon service du lever des travaux prussiens devenait aussi périlleux que celui de la tranchée (*le dit-il par modestie pour ne pas exagérer le mérite de la décision qu'il a prise ?*)

J'ai d'abord éprouvé quelques difficultés. On m'objectait toujours ma jambe ! J'ai prouvé depuis que l'objection n'était pas sérieuse. Enfin j'ai été classé à l'État-Major du 2^e Corps sous les ordres du Général du Génie de Rivière et j'ai pris mon service au commencement de la semaine dernière.

Le service a d'abord consisté en reconnaissances avec le général. Je prenais la succession du cousin du Général Durand de Villiers, tué quelques jours auparavant et à la mort duquel j'avais assisté dans la tranchée devant le fort de Vanves.

¹⁴ Le 21 mai, les Versaillais entrèrent dans Paris par une brèche mal gardée, non loin de la Porte de Saint-Cloud. Du 21 au 28 se poursuivit, de barricade en barricade, la guerre dans les rues. Dans leur retraite, les fédérés incendiaient les monuments, des quartiers entiers. Ainsi flambèrent la Chancellerie de la L. d'H., les Tuileries, les rues de Lille et du Bac, le Palais Royal, le Ministère des Finances, le Palais de Justice, la Préfecture de Police, l'Hôtel de Ville, les Magasins généraux à la Villette, des parties importantes du Louvre et de la Bibliothèque nationale. En même temps que l'incendie, l'assassinat. On fusilla les otages de la Roquette (Mgr Darbois, Bonjean, Deguerry,...), les Dominicains d'Arcueil ; des prêtres et des gendarmes furent exécutés en masse rue Haxo. Cernés autour du cimetière du Père Lachaise, les fédérés furent faits prisonniers en grand nombre. Onze mille d'entre eux passèrent en Conseil de guerre ; plus de 9 000 furent condamnés : les uns furent fusillés, d'autres envoyés aux travaux forcés, d'autres déportés (7 500 en Nouvelle Calédonie).

Le général de Rivière est un homme et c'est plaisir d'être avec lui, car il donnerait du courage aux plus timides.

Samedi dernier au matin, je prenais le service de la tranchée pour 24 heures et dans la nuit de samedi à dimanche, je faisais exécuter une tranchée en avant du village d'Issy, à gauche du Couvent des Oiseaux.

Le dimanche matin, je rentrais au Château de Montéclain ¹⁵ près de Bièvre, fatigué et espérant me reposer toute la journée, mais différents ordres m'ont retenu toute la matinée.

L'après-midi, Mr votre Père a eu la bonne inspiration de venir me voir. Nous avons passé quelques heures ensemble dans le joli parc du Château, en parlant de vous, de nos projets, des malheurs de l'heure présente, sans nous attendre à la bonne nouvelle que nous allions recevoir quelques heures plus tard.

Mr Wallon a bien voulu partager notre dîner de campagne et comme nous nous mettions à table, nous avons appris que l'armée entrait dans Paris par le Point du Jour. Je vous laisse à penser quel bon dîner nous avons fait malgré la pauvreté de la cuisine !

À 8 h Mr Wallon nous quittait et à 10 h du soir nous montions à cheval pour aller au Lycée de Vanves et de là monter à l'assaut.

Je vous dirai plus tard les émotions de cette nuit. Le lendemain à 5 heures, nous avons essayé d'entrer par la porte de Vaugirard ; nous avons essuyé le feu de quelques insurgés postés dans le collège voisin de la Porte. On a envoyé alors quelques obus pour les déloger, mais, comme cette petite résistance nous retardait, on l'a tournée par la porte de Sèvres.

L'État-Major du 2^e Corps est entré dans Paris à 7 h 1/2 du matin. La population semblait terrifiée et nous regardait passer sans donner aucun signe de sympathie ni d'hostilité.

Nous sommes arrivés ainsi sans résistance jusqu'à l'École Militaire où, vers midi, nous avons pu prendre un peu de nourriture.

On a amené alors devant le général des personnes qui ont été immédiatement passées par les armes dans la cour de l'École Militaire.

Le soir le général nous apprenait qu'il y aurait à enlever des barricades, la nuit et le lendemain matin.

Le lendemain en effet nous avons pris les environs de la Gare de l'Ouest et le surlendemain le Cimetière Montparnasse, le Luxembourg et le Panthéon. Là je me battais pour vous.

Comme nous prenions le Luxembourg, les insurgés ont fait sauter la poudrière dont l'explosion n'a fait que briser quelques vitres du boulevard Saint-Michel, mais a bouleversé le logement de Mr Puiseux et de Madame Janet... Enfin, tout est terminé ».

Voici une lettre du 28 mai du Père du Capitaine Petit, adressée à Mr Wallon pour le remercier des nouvelles qu'il avait eu l'empressement de lui envoyer au sujet de son fils... « et puisque déjà vous voulez bien regarder notre fils comme faisant partie de votre famille, vous nous permettrez d'avoir pour Melle Jeanne les mêmes sentiments d'affection ».

Enfin le 29 mai, Mr Wallon va voir avec le Capitaine Petit l'état dans lequel se trouve l'appartement du boulevard Saint-Michel. Pas grand-chose heureusement : des vitres brisées, une porte du salon démontée par l'explosion. Mais Mr Wallon ayant fait la réflexion que sa famille ne pouvait y rentrer avant les réparations ne soient faites, le Capitaine Petit s'empresse d'écrire : « je vous assure qu'il ne dépendra pas de moi que ce petit dégât ne soit vite réparé... »

¹⁵ C'est le Château de Montéclin, à environ 2 km à l'est de Jouy-en-Josas et à une dizaine de km à l'Est-sud-est de Versailles.

Enfin la lutte est terminée ; on ne fusille plus, on ne se bat plus.

« Le plus grand mal que cette campagne m'ait fait est de m'avoir bruni le visage. Je suis noir, affreux à voir et je crains, d'ici votre retour, de n'avoir pas le temps de blanchir ! car je viens de recevoir l'ordre de faire des reconnaissances à cheval autour de Paris... ».

30 mai : Mr Guibert est à Paris. Il a dîné avec Mr Wallon et le Capitaine Petit. Bonnes nouvelles de toute sa famille dont il prépare le retour. Mr Wallon rentrera de son côté dès que le chemin de fer sera rétabli. « Quelle bonne soirée j'ai passée avec Mr Guibert. Quand même je devrais me répéter chaque jour, je ne saurais m'empêcher de vous dire de quelle joie je suis rempli ! Vous allez rentrer et bientôt ! Je ne puis croire à tant de bonheur... »

Le 2^e Corps va être dissous. Le Capitaine Petit restera à Paris dans la position qu'il occupait il y a 15 jours. Le général commandant le Corps et le colonel paraissent bien disposés en sa faveur et ses anciens chefs du Dépôt des fortifications ne paraissent pas avoir pris en mauvaise part sa rentrée provisoire dans le service actif.

« Mais que de peine n'a-t-on pas à faire quelque chose ! On doutait de ma jambe ; je n'en ai, moi, jamais douté et j'étais bien sûr qu'elle me suivrait partout où l'autre la conduisait... »

« Je croyais pouvoir me reposer, mais la besogne nous poursuit. Je n'ai pas le temps de lire les journaux. J'ai lu seulement le rapport de Mr votre Père à l'Assemblée sur la reconstruction de la maison de Mr Thiers, rapport qui a valu à Mr Wallon une lettre très flatteuse de Mr Thiers. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle justesse, quelle netteté d'appréciation ce rapport est écrit et pensé. Mr votre Père a très bien montré que des doctrines partant du néant ne pouvaient aboutir qu'à la destruction et, en cet endroit du rapport, il a été salué par les applaudissements de toute la Chambre... »

Pour le moment Paris est sous le régime militaire. Ainsi pas de nouvelles ; notre méthode est trop simple pour fournir à la rhétorique de longs développements. Que ce spectacle profite au moins à tous ceux dont la conscience chancelle ; la voie du devoir leur est indiquée peut-être un peu rudement, mais au moins sûrement ».

Comme on le verra par la suite (4^e partie) le retour de Jeanne Wallon et de sa famille n'a finalement eu lieu que le 21 juin.

Fin de la 3^e partie

Quatrième partie

Le mariage de mes parents et ses débuts, la vie du ménage, de leurs parents et des enfants jusqu'au mariage de Joseph Petit avec Marie-Louise Puisseux (4 janvier 1906).

Juin 1871

1^{er} juin : L'État-Major du Génie du 2^e Corps est installé au Luxembourg.

« Je crois, écrit le Capitaine Petit à sa fiancée, que nous allons changer de demeure et je n'en suis pas fâché, car nous sommes au-dessus des Communeux et au-dessous des blessés... L'air est très bon néanmoins et je ne me suis jamais si bien porté ! Il n'y a rien comme le bonheur pour vous rendre bien portant... »

Il continue de parcourir à cheval le terrain de nos attaques, pour compléter les renseignements sur les opérations du 2^e Corps, étant chargé d'en dresser le plan.

Le 3 juin, l'État-Major s'installe à l'École des Mines. Il n'y a plus que la rue à traverser pour aller au 95 boulevard Saint-Michel. Ainsi, revenez, revenez vite, chère Mademoiselle. Mr Wallon m'a dit qu'il allait faire revenir Mariette ¹⁶ lundi prochain.

Paris est maintenant tranquille. La vie reprend. Les théâtres vont même rouvrir. Le Gymnase a déjà joué hier ! Et cependant nous n'avons pas encore la sympathie d'une grande partie de la population qui reste méfiante... et si la lutte par les armes est finie, la crise morale est loin d'être terminée... »

Les jours passent. Presque chaque jour le Capitaine Petit écrit à sa fiancée son désir de la revoir. Enfin Mariette « l'avant-coureur du retour de la famille à Paris » est arrivée le 6 juin... et Mr Wallon annonce le retour de tous les siens pour le 15 juin.

« La fenêtre de l'appartement est remise ; les carreaux manquent encore, il n'y en a plus à Paris, écrit le Capitaine Petit à Jeanne (7 juin), mais c'est l'affaire de quelques jours et au besoin j'en ferai prendre aux fenêtres des maisons voisines... »

Rien ne l'arrêterait, tellement il est impatient de la revoir.

Hier, le Colonel directeur du Dépôt des fortifications lui a annoncé qu'il reprendrait son poste à Paris dès que le travail dont il est chargé au 2^e Corps serait terminé.

Comme sa fiancée s'inquiétait de le voir aussi souvent à cheval, il la rassure : « je ne monte plus aussi souvent à cheval ; mon travail se passe en grande partie au bureau. D'ailleurs ma jument qui s'appelle Gretchen (elle avait appartenu à un Uhlan) n'est pas méchante. J'ai aussi un autre cheval – prussien celui-là – il s'appelle Fritz... ce pauvre Fritz est tellement éreinté que je ne puis le monter ; je vais m'en débarrasser le plus vite possible... »

Paul Wallon annonce son retour à Paris.

Le général de Cisse commandant le 2^e Corps vient de faire ses adieux à son Etat-Major. Il est nommé ministre de la Guerre.

« Pendant cette courte campagne, il a pu apprécier les troupes du Génie ; il veut en augmenter beaucoup l'effectif. Le général de Cisse a la main ferme ; très ferme. Il a annoncé des réformes importantes ; il veut d'abord épurer le corps des officiers en examinant sérieusement les titres de chacun. Nous allons peut-être redevenir une nation militaire. C'est le seul moyen de nous relever... »

¹⁶ Une domestique qui est restée toute sa vie au service de mon grand-père et que j'ai bien connue. Elle est morte en octobre ou novembre 1891.

Toute la famille rentre à Paris : Paul Wallon est arrivé le 8 juin. Mr Puiseux, Mme Janet et sa famille rentrent le lendemain. Mr Guibert est allé à Hennebont chercher la sienne.

« Allons, il ne manque plus que vous. Arriverez-vous donc les dernières ? »

À Mr Rousseau venu de Valenciennes chez son ami Lussigny apportant « des nouvelles des exilées et un peu d'air de cette bonne ville de Valenciennes » le Capitaine Petit confie lorsqu'il repart (9 juin) une lettre pour Jeanne W.

Deux nouvelles ¹⁷.

Il est tellement pris par son travail que lui réclame son général qui y ajoute chaque jour des choses nouvelles qu'il n'a pas encore eu le temps d'aller embrasser ses parents ni de retourner à Versailles où il a cependant quelques affaires importantes à régler.

Mr Puiseux rentré à Paris avec ses enfants et sa belle-mère Mme Jannet va s'installer chez les Boutlan, son appartement de la rue de l'Ouest, saccagé par l'explosion de la poudrière du Luxembourg étant inhabitable.

La séance de l'Assemblée s'est bien passée : on a validé les pouvoirs des princes d'Orléans et aboli les lois de prescription.

11 juin : Le Capitaine Petit et Paul W. sont allés faire une longue reconnaissance à cheval aux environs des forts du Sud. Paul W. a revu le fort d'Issy où il était resté si longtemps pendant le siège. Il n'y a plus que quatre jours pour le retour tant attendu de Jeanne W. et de sa famille à Paris... jeudi prochain 15.

Mais par suite d'une indisposition de la grand-Mère Fédé le retour tant espéré et tant attendu est remis au lundi suivant.

21 juin : Dans sa dernière lettre du 20 juin, le Capitaine Petit ne se sent plus de joie à la pensée de revoir sa fiancée le lendemain. Avec Paul W. il se préoccupe des détails de l'arrivée, de l'omnibus à retenir, des bagages à faire transporter par son ordonnance...

Marie W., sœur de la Visitation, est arrivée hier de Bruxelles pour réintégrer son couvent de la Visitation à Paris. Les dîners de famille reprennent tantôt chez les uns, tantôt chez les autres, avec le bonheur enfin de se retrouver tous comme autrefois.

Voici Jeanne W. de retour à Paris avec sa grand-Mère Fédé, sa Mère et ses petites sœurs.

La correspondance entre les fiancés va s'espacer et cependant le Capitaine Petit, malgré toutes ses occupations au bureau à l'École des Mines ne manque pas les occasions d'écrire de temps à autre à Jeanne.

Le 24 juin c'est à l'occasion d'une grande revue à laquelle le 2^e Corps doit participer. Il fait des pieds et des mains pour avoir au moins une carte de tribune pour sa fiancée et finalement peut en avoir deux. « Je vous dirai l'heure du défilé. Nous partons demain à 11 h 1/2 avec le général. Je vous envoie le croquis qui donne la disposition des troupes. N'oubliez pas le 2^e Corps ! Je suis un peu ému. Cela me ferait tant de plaisir si demain soir vous pouviez m'attacher le petit ruban ¹⁸... »

¹⁷ 1 - Séance à la Chambre au sujet de la validation de l'élection des princes d'Orléans et de l'abrogation des lois d'exil, dont on attend le compte rendu avec anxiété ;

2 - Arrestation du fameux Rossel, le Capitaine du génie passé chez les Communeux « nous avons assisté ce matin à son interrogatoire. La scène a été assez émouvante. Il a déclaré qu'il prenait la responsabilité de ses actes et a réclamé le titre de capitaine du génie que le Prévôt ne lui donnait pas tout d'abord. Nous n'avons pu le faire fusiller après l'interrogatoire parce que le temps de la justice expéditive est passé... mais il est certain qu'il sera fusillé... ».

¹⁸ On l'avait proposé pour la Légion d'Honneur.

Hélas ! le lendemain 25 juin n'osant pas l'écrire à Jeanne, c'est à Mr Wallon qu'il s'adresse : « Nous venons de recevoir un contrordre pour la revue qui se trouve ainsi ajournée indéfiniment. Nous avons aussi la liste des décorations dans laquelle j'ai cherché inutilement mon nom... Je n'ai pas osé annoncer à Melle Jeanne elle-même cette petite mauvaise nouvelle et je suis bien chagrin d'être la cause d'une déception... »

Et le 28 juin, c'est à Madame Wallon qu'il écrit un mot pour demander des nouvelles de Melle Jeanne qui souffrait déjà d'une migraine la veille au soir et qui « a voulu être trop courageuse en restant avec nous malgré ses vives douleurs... ».

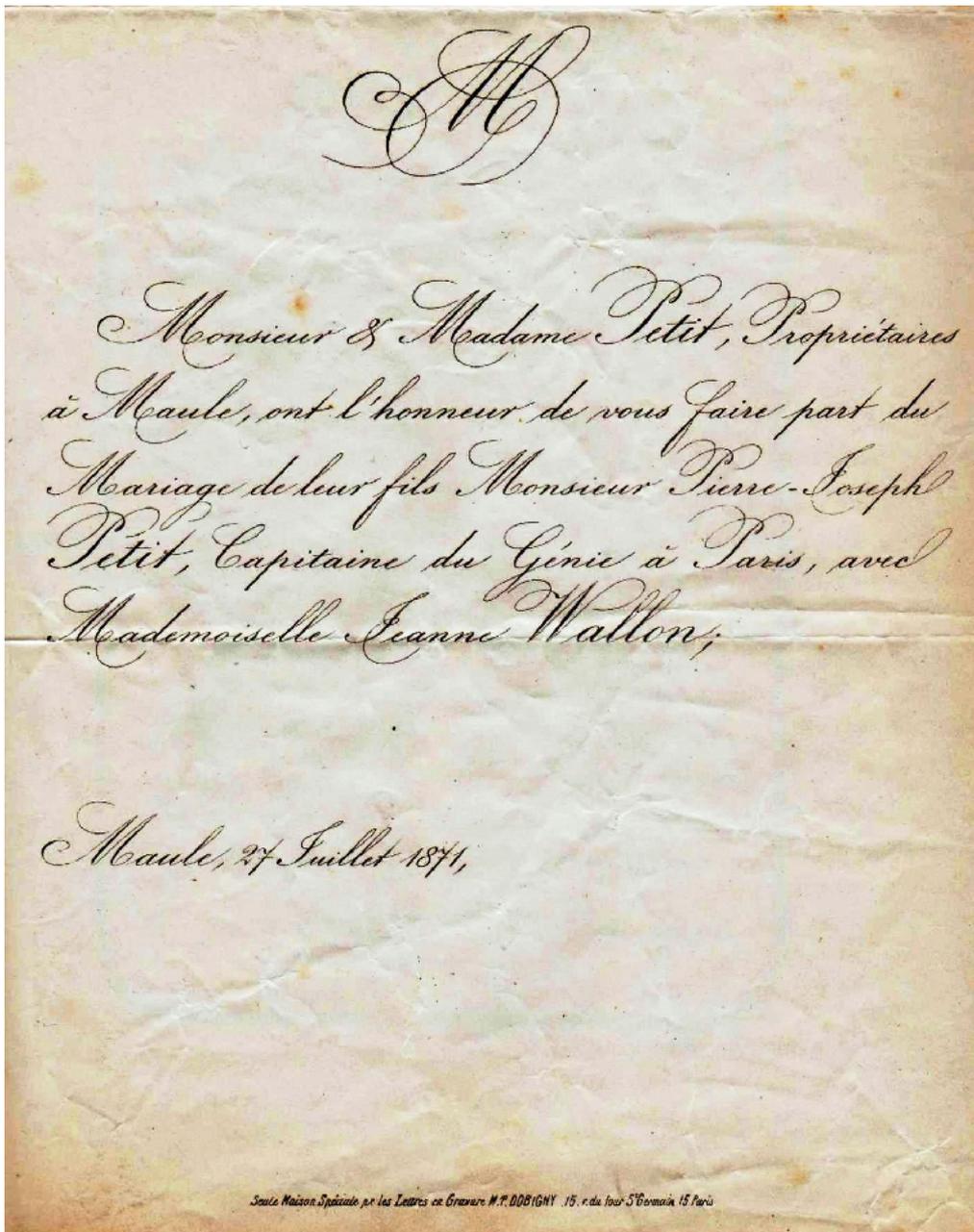
Enfin la fameuse revue a lieu fin juin. Le Capitaine Petit l'annonce à Jeanne dans un petit mot écrit hâtivement à 8 h 1/2 du matin avant d'aller à la gare au-devant de ses parents venant de Maule.

Texte de la publication de son
mariage à la mairie du V^e arr^t.
redigé de la main de ma Mère

La soussignée Jeanne-Lauré-Isabelle
Wallon demeurant à Paris, 95 Boulevard S^t Mi-
nie à Paris le 5 Mars 1858, fille majeure
de M. Henri-Alexandre Wallon et de
fue D^e Vélina-Céline-Hortense Dupire,
ai l'honneur de prier Monsieur le Maire
du V^e arrondissement, de procéder aux
publications préalables au mariage que je
me propose de contracter avec M^e Pierre-
François-Joseph Petit, capitaine du Génie
Jeanne Wallon

Juillet

Avant le mariage dont la date n'est pas encore fixée, on s'occupe de trouver un logement et de faire les publications.



Faire part du mariage

Voici entre deux lettres, le billet écrit par Jeanne, de sa main, pour ces publications :

« Je soussignée Jeanne – Laure – Isabelle – Wallon demeurant à Paris 95 boulevard Saint-Michel, née à Paris le 4 mars 1848, fille majeure de M. Henri Alexandre Wallon et de feu Dame Véline – Céline – Hortense Dupire, ai l'honneur de prier Monsieur le Maire du Vème arrondissement de procéder aux publications préalables au mariage que je me propose de contracter avec Mr Pierre, François, Joseph Petit, Capitaine du Génie

Signé Jeanne Wallon »

De son côté le Capitaine Petit fait faire les publications à la mairie du VIIe.

Jeanne et Valentine ont décidé de faire une retraite à la Visitation, le couvent où elles ont été élevées, avant leur mariage qui aura lieu le même jour.

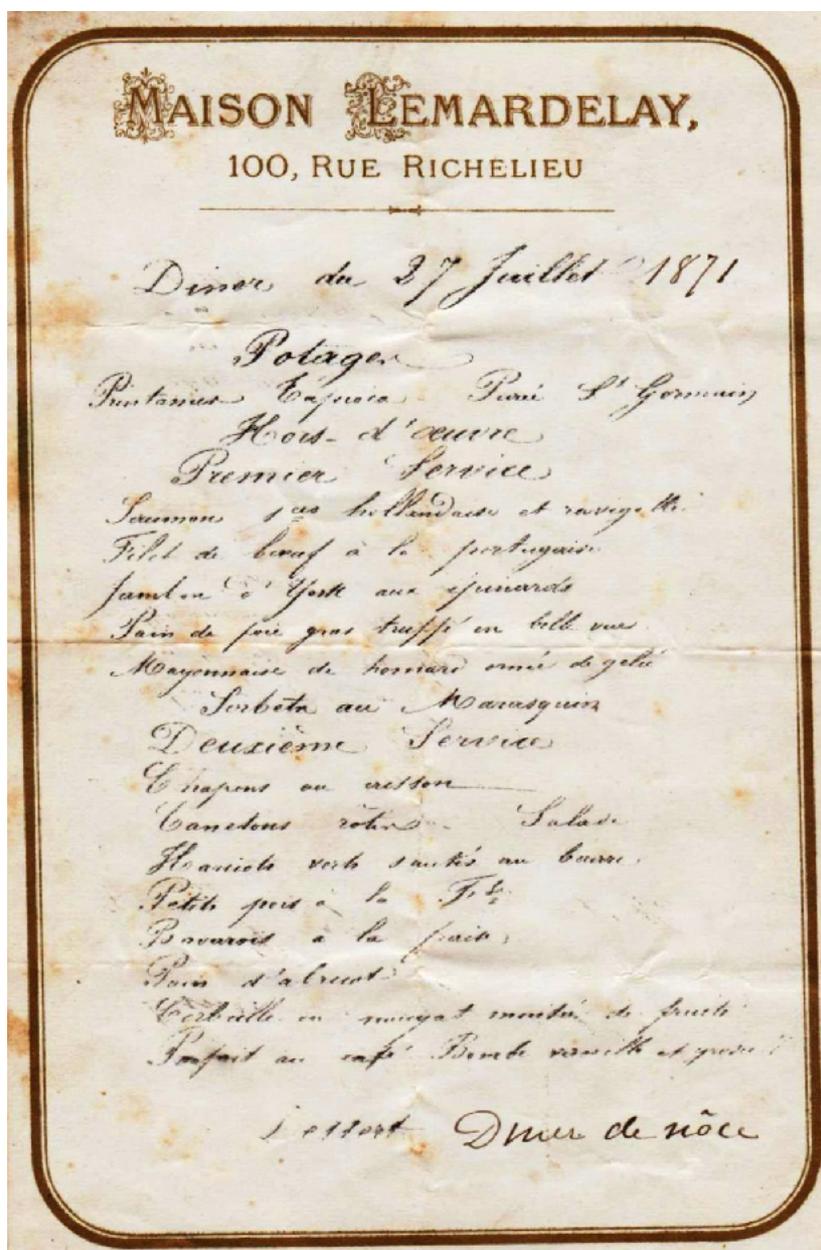
Cette retraite a commencé le 10 juillet ce qui attriste le Capitaine Petit, naturellement privé de voir et même de correspondre avec Jeanne pendant ces quelques jours.

Il trouve cependant le moyen de tromper la vigilance d'une gardienne inexorable « en lui envoyant un petit livre de prières, choisi par lui, dans lequel il a glissé un petit mot...

Elle reçoit pendant sa retraite une lettre de son frère Henri W. la chargeant de rappeler à Mr Petit sa promesse de venir leur rendre visite à Rouen et d'insister auprès de lui pour qu'il fasse le voyage le plus tôt possible.

Jeanne transmet cette lettre à son fiancé... « parce qu'il est utile que vous en ayez connaissance pour y donner vous-même une réponse, mais je n'ajouterai que le strict nécessaire... » Elle veut être tout entière à sa retraite.

Les publications à l'Église sont faites et le double mariage décidé pour le 27 juillet ¹⁹.



¹⁹ Événement de famille : 27 juillet 1871, le double mariage à Saint-Jacques du Haut Pas de Jeanne et Valentine Wallon avec le Capitaine Petit et Célestin Deltombe.

Ci-dessus le faire-part du mariage et le menu du banquet, chez Lemardelay, 100 rue Richelieu... un banquet comme on avait coutume d'en faire à cette époque, avec deux services complets coupés par un sorbet au marasquin, chacun des services représentant à lui seul plus qu'un banquet de nos jours...

Ils avaient un fier estomac nos chers ancêtres !

Août 1871

Les jeunes mariés Petit sont allés passer leur lune de miel à Grignon et les jeunes mariés Deltombe sont partis pour Caen où ils ont été reçus par les parents Vannier.

Madame Wallon se plaint à Jeanne (1^{er} août) d'être restée trop longtemps sans nouvelles, alors que Valentine avait déjà donné des siennes de Caen, en demandant qu'on lui écrive et qu'on lui parle du ménage Petit.

De Caen, Célestin Deltombe et Valentine doivent aller à Cherbourg puis à Bayeux.

Mr Wallon a écrit dès hier à son gendre Célestin D. pour lui dire qu'il a reçu du ministre l'annonce de sa nomination au notariat (à Valenciennes).

« Sa lettre (de Valentine) est empreinte d'un air de bonheur qui fait plaisir et nous voyons avec satisfaction qu'il en est de même chez toi et que notre cher Pierre ne te rend pas trop malheureuse. Nous trouvons que vous avez tous deux bien raison de vous en tenir à votre séjour à Grignon où vous êtes si bien accueillis et si bien entourés... »

Et Mr Wallon ajoute au bas de la lettre et dans les marges un mot de tendresse pour ses enfants.

Il est content aussi de savoir qu'ils bornent leur voyage à Grignon...

« Vous vous êtes souvenus des vers de Lafontaine :

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ? que ce soit aux rives prochaines...

Et vous allez même y pêcher à la ligne ! Lafontaine n'avait pas deviné ce surcroît de plaisir... »

Jeanne répond à sa mère (3 août) et lui redit tout son bonheur si vrai et si profond :

« C'est que vois-tu, ma chère Maman, et tu en as fait toi-même l'expérience, le cœur est assez large pour qu'une nouvelle affection ne vienne pas prendre la place des autres... je suis bien heureuse, ma chère Maman, et tu le savais par avance, car vous connaissiez autant que possible mon bon Pierre, depuis longtemps vous l'appréciez et l'aimez. Je ne demande qu'à lui procurer autant de bonheur qu'il m'en donne. Dieu vous a bien inspiré de me confier à lui... je me sens si heureuse ! »

Ils rentreront dans quelques jours à Paris pour installer et habiter le petit appartement choisi rue de Vaugirard n° 37 (au 5^e étage).

Le 9 août ²⁰ un mot d'Henri Wallon à son beau-frère Pierre Petit lui disant qu'il avait retenu des chambres à l'Hôtel d'Angleterre (à Rouen) pour lui et Jeanne, pour le ménage Deltombe, le ménage Guibert, pour Adolphe Chevau et Jeanne et les différents autres parents et amis, venant à Rouen pour assister le 12 août à son mariage avec Laure Cronier.

Au cours de leur voyage de noces, Henri W. écrit un mot à sa sœur Jeanne (19 août) de l'Hôtel de Paris à Villerville (Calvados) à l'embouchure de la Seine... Ils sont là très heureux, tous les deux Laure et lui et comptent y passer la semaine avant de revenir à Rouen.

À son retour à Rouen, Laure écrit à son tour (30 août) à « sa chère petite Jeanne » pour lui parler de son bonheur. « Si tu savais combien je suis heureuse ! Je suis

²⁰ 12 août 1871 – mariage à Rouen d'Henri Wallon avec Laure Cronier.

persuadée que tu ne connais pas même la moitié des qualités de ton frère. Tu me disais autrefois qu'il était bien bon, mais tu étais encore au-dessous de la vérité, var il faut vivre avec lui pour apprécier toute la délicatesse de son esprit et de son cœur... ».

Ils pensent partir dans quelques jours aux Dalles où sa bonne-maman est déjà partie avec sa petite sœur Louise C..

« Papa demande à Mr Wallon si cela n'est pas indiscret de lui envoyer 6 lettres de faire-part (toute la série) de nos trois mariages ; c'est si curieux, si extraordinaire que nous serions bien heureux d'en conserver quelques exemplaires... »

Septembre 1871

Pas beaucoup de lettres. La famille n'est plus maintenant dispersée. Ils vivent tous heureux, pas loin les uns des autres, se voyant sans doute souvent. De temps à autre des petits mots portés par « Rosalie » la bonne de Jeanne, dans des cas pressés... un mot de Jeanne à son Père inquiète de son mari qui a eu une très forte fièvre dans la nuit et demandant des remèdes, la veilleuse et des conseils à son Père.

Le 19 septembre Jeanne écrit à sa mère installée aux Petites Dalles avec ses plus jeunes enfants chez les Cronier qui les ont invités.

Elle lui dit se remettre... « le petit accident d'hier ne s'est pas représenté ». Elle attendait déjà sans doute son 1^{er} enfant ? Mais elle est obligée de rester étendue. Elle n'a pas pu sortir avec Mr et Mme Silvestre arrivés le matin avec le petit Auguste pour leur faire une petite visite.

De Valenciennes, même date, Valentine écrit à sa sœur Jeanne pour lui dire combien Célestin et elle seraient heureux de les recevoir à Valenciennes... « sans compter qu'il y a encore tant de personnes ici qui désirent revoir Mr et Mme Petit, nos cousins Caffiaux tout particulièrement en sont bien impatients... ».

Dans une lettre du 22 septembre à sa Mère toujours aux Petites Dalles, Jeanne la rassure. D'ailleurs Mariette, et sa belle-mère accourue de Maule la sachant souffrante, l'ont bien tranquillisée en lui disant que cela arrivait souvent dans les premiers mois. Il n'y a donc pas de doute sur la nature de sa maladie... et elle ajoute : « En tout cas, ce qui me fait voir que mes espérances ne sont nullement détruites, c'est que les maux de cœur et les malaises n'ont pas cessé et que même les vomissements sont survenus... »

Paul W. resté à Paris où il est retenu par son travail et ses concours aux Beaux-Arts, vient tous les soirs dîner chez sa sœur Jeanne, pendant que ses parents et ses sœurs sont aux Dalles. On fait le whist après le dîner et on se sépare à 8 h ½ - 9h au plus tard.

Le ménage Guibert habite à Passy (rue de Boulainvilliers).

Octobre 1871

Tout en félicitant sa sœur Jeanne des nouvelles apportées par sa lettre si « intéressante », Valentine lui confie qu'elle n'a pas encore les mêmes espérances et « franchement je m'en console un peu, car avec tout l'ouvrage que j'ai autour de moi je n'aurais guère le temps de me soigner ». Mais elle comprend qu'il faut remettre à plus tard le plaisir de les recevoir à Valenciennes, elle et son mari.

De son côté elle ne croit pas pouvoir aller à Paris avant janvier, sans trop y compter de peur d'avoir une déception ; « un notaire est si tenu, d'autant plus que ²¹ Célestin dit ménager son père qui est assez fatigué... ».

Mr Wallon est allé passer quelques jours chez Valentine pour voir son intérieur dont elle se dit très satisfaite.

²¹ Cette phrase laisse supposer que le Père de Célestin Deltombe était notaire lui aussi.

Marie Puiseux donne de graves inquiétudes... Elle souffre de la poitrine. On a décidé de l'emmener dans le midi, avec l'espoir qu'elle se rétablira dans un climat plus doux.

Janvier 1872

Jeanne P. s'est enfin décidée à aller voir sa sœur Valentine à Valenciennes dans la 2^e quinzaine de janvier ce qui nous vaut une lettre charmante et très tendre de son mari que son service au Ministère retient à Paris.

Il lui dit tout le bonheur qu'il a de cette attente d'un « cher petit bébé » et désire sans doute que le 1^{er} enfant soit une fille puisqu'il exprime tout l'attachement qu'il éprouve d'avance pour « notre chère petite » (souligné) (lettre du dimanche 21 janvier).

Cette lettre se croise d'ailleurs avec une lettre de Jeanne surprise de ne pas en avoir reçu une ce matin-là et impatiente d'avoir des nouvelles.

Elle a souffert, à un dîner chez Mr Deltombe (hier) de crampes d'estomac... Elle attribue ce vilain mal au tourment qu'elle avait éprouvé, étant déjà couchée, à entendre crier des dépêches dans la rue, sans savoir de quoi il s'agissait. Elle s'imaginait, avec le souvenir encore tout récent de dépêches ainsi criées la nuit pendant les jours sombres de la Commune, que c'était l'annonce de nouveaux troubles et elle se tourmentait pour Pierre qu'elle avait laissé seul à Paris.

Ces dépêches criées et distribuées à 10 h du soir, c'était pour annoncer au pays que Mr Thiers avait donné et repris sa démission...

Aussi fatiguée, elle a renoncé à faire des visites aujourd'hui et a passé son après-midi avec Émilie et Céline Caffiaux et avant de rentrer est allée prendre des nouvelles de la femme d'Emile Caffiaux couchée depuis 8 jours avec une bronchite...

Et elle termine : « Bonsoir, cher petit Pierre, que Dieu te bénisse, nous bénisse pour le bonheur que tu me donnes... Je vais m'endormir en pensant à toi... » (Lettre de Jeanne du dimanche 21 janvier).

Et le lendemain, ayant reçu la lettre de Pierre si tendre pour elle, elle lui écrit de nouveau longuement : « avec quelle impatience j'attendais ta lettre ce matin et avec quelle émotion impossible à réprimer je l'ai lue et relue ; mes larmes coulaient abondamment... oui, je pleurais de te savoir si seul et moi si loin de toi, et aussi de bonheur de me voir tant aimée... ».

Elle ne peut supporter l'idée qu'il puisse se reprocher de ne pas l'aimer assez « toi dont les jours ne s'écoulent que pour moi et qui me donnes à tout instant du jour mille preuves de dévouement et d'amour. Et puis, je vois qu'à force d'entendre les confessions de ta petite femme tu crois avoir commis ce dont elle s'accuse, toi si bon et si doux, si patient, si calme devant ma vivacité ? ».

Elle souhaite, sans oser l'espérer, qu'il pourra avoir une permission de huit jours pour venir la rejoindre à Valenciennes. (Lettre de Jeanne du 22 janvier).

L'échange de lettres entre Valenciennes et Paris continue aussi plein d'affectueuse tendresse pendant cette séparation (la 1^{re} depuis leur mariage)

C'est samedi prochain que tombe l'anniversaire de leurs six premiers mois de mariage... C'est le samedi 27. Ils veulent à tout prix passer cet anniversaire l'un près de l'autre et si Pierre n'obtient pas la permission désirée « sois sûr que samedi ta petite femme te sera rendue ».

Elle ne s'étonne pas du plaisir que son frère Paul éprouve à aller souvent passer ses soirées avec son beau-frère. « Ce n'est pas seulement pour moi qu'il le fait, mais surtout pour toi qu'il aime tant ! L'amitié n'est pas de vieille date, mais tu as su la conquérir complète et profonde et à quoi le dois-tu, si ce n'est à ce caractère si aimable, si bon, si enjoué qui fait le bonheur de tous ceux qui t'entourent ». (Lettre de Jeanne du 23 janvier).

Le Capitaine Petit pour donner plus d'aisance à son ménage s'est décidé à donner des répétitions le soir et, pendant l'absence de Jeanne, il en avait donné une assez tard le soir.

« Tâche de ne plus donner tes répétitions à des heures pareilles, lui écrit-elle. Cela me fait trop de peine de savoir, mon cher petit Pierre si seul ; tu aurais pu, il me semble, la remettre au lendemain ou au surlendemain puisque tu n'as plus que deux leçons par semaine ? Pauvre ami, comme tu te donnes du mal pour moi ; mes enfants sauront de bonne heure tout ce qu'ils doivent à leur petit papa... » (Lettre de Jeanne du 24 janvier).

Il aurait bien voulu voir son colonel pour sa permission, mais ce dernier était absent et pour comble de malheur comme il revenait hier, son train a déraillé et il a été obligé de s'arrêter à Poitiers.

Enfin le 25 janvier il écrit à Jeanne : « aujourd'hui, à trois heures de l'après-midi, j'ai abordé Horatius Coclès, c'est-à-dire le colonel, et j'ai obtenu une permission de quatre jours... »

Il passera donc les journées de samedi, dimanche, lundi et mardi à Valenciennes...

« À demain. Quand je songe que je suis si près de te revoir, je ne puis croire à tout le bonheur que je vais éprouver... À bientôt. »

Jeanne de son côté lui écrivait et lui disait à la fin de sa lettre : « Adieu, mon bon petit Pierre, je t'écris je suis sûre à la même heure où tu m'écris toi-même ; nos pensées doivent souvent se rencontrer, car je ne crois pas qu'il y ait d'instant où je ne pense à toi... » (Lettre de Jeanne du 25 janvier).

Ils ont donc eu la joie de passer ensemble le samedi 27 janvier, ce 1^{er} petit anniversaire... de six mois de mariage.

Février 1872

Dans la 1^{re} quinzaine de février, le jeune ménage Pierre Petit a dû faire un petit voyage à Rouen chez les Henri Wallon. Valentine dans une lettre à sa sœur Jeanne lui demande si ce déplacement ne l'a pas trop fatiguée. À Valenciennes un Comité pour la libération du territoire s'est formé et Valentine nous apprend que son Père a bien voulu adhérer par lettre à ce Comité.

Malheureusement cette œuvre n'est soutenue que par les bourgeois et les ouvriers. Les familles les plus riches de la ville ne donnent guère, voulant savoir avant de se risquer comment cette œuvre marchera et doutant beaucoup du résultat... C'est de tous les temps, hélas !

Elle donne des nouvelles de l'oncle François ²² dont la santé donne beaucoup d'inquiétude.

À l'occasion de l'achat d'une machine pour la teinturerie dont le mécanicien et l'inventeur sont à Lille, Mr Cronier envoie son gendre Henri Wallon sur place pour se rendre compte avant l'achat. Il donne ainsi l'occasion à Henri d'aller voir sa famille du Nord et de présenter Laure à tous les membres de cette famille qu'elle ne connaît pas encore.

Dans sa lettre (26 février) annonçant ce projet, Henri parle à mots couverts d'un autre projet de mariage pour Paul, mais sans nommer personne, au sujet duquel il aurait écrit longuement à Adèle Guibert.

²² Il s'agit sans doute de François Hiolle qui a épousé Emilie Caffiaux sœur de Fédé.

Mars 1872

L'état de Marie Puiseux s'est aggravé depuis qu'elle est dans le midi. Valentine D. écrit à Jeanne (6 mars) combien elle est atterrée des nouvelles qu'elle vient de recevoir. Elle se demande si Victor Puiseux arrivera encore à temps pour retrouver sa pauvre fille en vie. Elle ne pourra pas aller à Douai chez sa tante Barbediême pour y voir le ménage Henri Wallon qui vient d'y arriver.

Le 10 mars, autre lettre de Valentine à la suite d'une lettre de son Père laissant présager pour Marie Puiseux un triste dénouement. Marie Puiseux meurt de la poitrine, le 31 mars, à Menton où elle est enterrée ²³.

Avril 1872

Madame Wallon annonce cette triste nouvelle à sa fille Jeanne, en séjour à Grignon avec son mari, pour les fêtes de Pâques.

Mai 1872

Henri Wallon après avoir reçu la visite de Gustave Derbanne et de Léonie Derbanne se réjouit du projet qu'ils font de recevoir Jeanne Petit dans leur propriété de Bourg-la-Reine après la naissance attendu dans le courant du mois. Il se réjouit de ce projet pour elle et la pousse à accepter cette invitation dans ce joli pays, à proximité de Paris, avec la facilité qu'aura Pierre d'y venir tous les soirs.

Il demande comment va sa sœur Adèle G. et surtout son filleul André G. ? « Ouvre-t-il les yeux ? Blanchit-il ? Embellit-il ? Qu'il ressemble seulement à ses frères et sœurs ! » (Lettre du 6 mai) ²⁴.

Il demande si son frère Pierre va bien bientôt entrer en loge ?

Sur un papier à en-tête de son mari : C. Deltombe, Notaire à Valenciennes, place du Neuf-Bourg 28, Valentine (13 mai) dit son émotion en ouvrant la lettre de sa Mère, pensant qu'elle contenait la nouvelle si désirée... ». Ce petit inconnu (il ou elle) écrit-elle à Jeanne se fait bien attendre, il me semble ? ».

C'est le 18 mai qu'Henri Petit, le 1^{er} enfant du ménage Pierre Petit, vient au monde ²⁵. C'est un garçon ! Les pronostics étaient cependant pour une fille que d'avance on avait décidé d'appeler Marie.

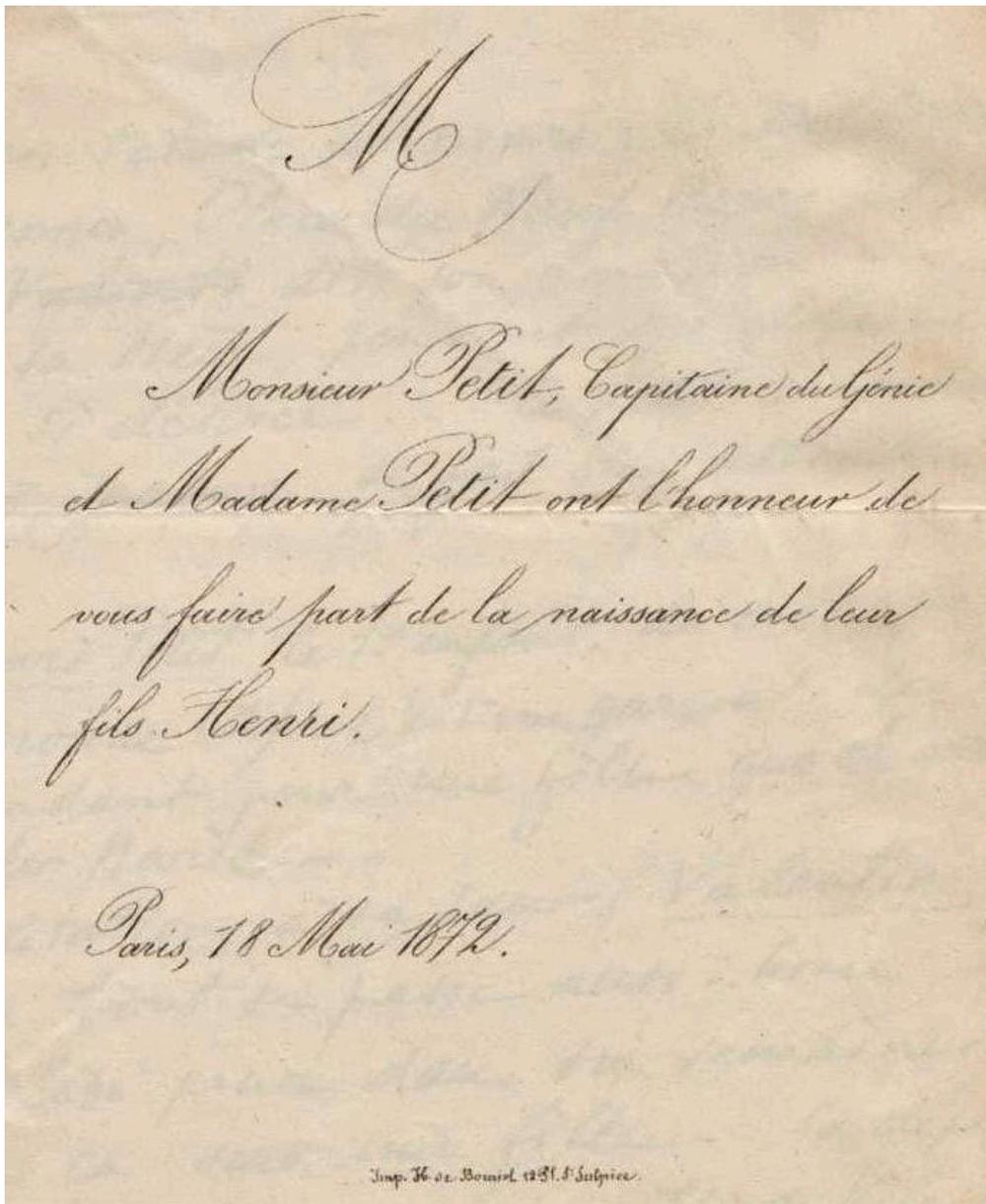
Dans sa lettre de félicitations à sa sœur, Valentine D. souhaite que pour elle tout se passe aussi bien. Elle attend son 1^{er} bébé pour dans six semaines et espère que pour elle ce sera une fille... Sa dépêche en main elle fait le tour de toute la famille à Valenciennes pour annoncer cette bonne nouvelle... à commencer par les cousines Caffiaux bien entendu, puis Marie Pinson, le cousin Giard, Mme Rousseau, sa belle-mère la tante Clémentine... Elle va écrire un mot à la tante Barbediême.

Cette dernière envoie à son tour (19 mai) ses tendres félicitations. La grande préoccupation — qui n'est plus aussi vive de nos jours qu'on a les moyens d'élever les enfants au lait artificiel — est de savoir si Jeanne peut nourrir elle-même son fils !

²³ Mort de Marie Puiseux à Menton, à l'âge de 19 ans (maladie de poitrine). Elle était la fille de Victor Puiseux et la petite-fille de Sophie Jamet, sœur d'Henri Wallon, mon grand-père, et arrière-petite-fille de Fédé Wallon.

²⁴ Naissance d'Henri Guibert le 8-IV-1872, 8^e enfant d'Aristide et Adèle Guibert. Ils avaient perdu le n° 4, Madeleine en 1868, âgée d'un an. C'est la 2^e fille qu'ils perdaient — la première au début de leur mariage.

²⁵ Naissance d'Henri Petit — 18 mai 1872 — 1^{er} enfant de Pierre et Jeanne Petit.



Cette lettre est adressée à Pierre Petit. Elle en profite pour lui dire toute la peine qu'elle a éprouvée en apprenant la perte qu'il a faite il y a peu de temps de sa grand-mère ²⁶. Elle ajoute : « Elle n'a pas sans doute été longtemps malade ? »

Henri Wallon en envoyant de son côté ses félicitations et celles de Laure souhaite le prompt rétablissement de Jeanne et espère qu'elle acceptera l'invitation de Gustave et de Léonie d'aller se remettre dans leur propriété de Bourg-la-Reine.

Laure a reçu de son côté la nouvelle par dépêche au moment où elle venait d'arriver aux Petites Dalles. Toutes les lettres de félicitations de la famille et des amis sont là, à leur place dans les dossiers des chères lettres de famille. Elles disent toutes leur affection et leur joie de cet heureux événement.

On y voit aussi des lettres de Mr Rara (de Douai) à Mr Wallon le félicitant d'être à nouveau grand-père, de Mr Rara dont on parle tant dans les lettres de famille et qui annonce à Mr Wallon qu'il va avoir 75 ans bientôt — de Mr Bataille, le curé de Saint-Jacques à Douai, qui a béni le double mariage de Jeanne et de Valentine à Saint-Jacques du Haut-Pas.

²⁶ Evénements de famille : Mort de la grand-mère du Capitaine Petit (sans doute sa grand-mère maternelle, Madame Robin qui vivait chez Papa et Maman Petit (le xx mai 1872).

Juin 1872

Le 18 juin (c'est une lettre de Laure W. adressée à Jeanne qui nous l'apprend) cette dernière n'a pas encore quitté Paris où elle est restée pour se remettre. Cependant le petit Henri, à cause des grosses chaleurs probablement est séparé de sa mère. Où est-il ? La lettre ne le dit pas. Peut-être déjà à Bourg-la-Reine où Jeanne a accepté de se rendre dans quelques jours, dès qu'elle se sentira mieux pour faire ce petit voyage.

Paul W. est en loge pour le concours de Rome. Il souffre terriblement de la chaleur. Il pense cependant à la fête de sa sœur Jeanne et interrompt son travail pour lui envoyer ses vœux... « Cher petit Jean Jean... » lui dit-il en commençant sa lettre, adressée à Bourg-la-Reine où Jeanne est enfin installée (24 juin).

De Bourg-la-Reine (28 juin) Jeanne remercie sa Mère d'avoir pensé à lui envoyer ses vœux. Elle se réjouit de la visite annoncée pour dimanche. « Vous trouverez mon petit Henri aussi bien portant que possible ; sa petite mine rose et fraîche fait plaisir à voir. Nous descendons son petit berceau au jardin et il y fait de bons sommeils je t'assure. Je suis sûre que les petites tantes (Marguerite et Geneviève) vont être contentes de le revoir ».

Elle compte bien aussi que son Père, grand-maman et Paul, tout particulièrement en raison de sa fête pourront se joindre à elles.

Juillet 1872

Le samedi 13 juillet (5 h du soir), Madame Wallon annonce de Valenciennes à son mari la naissance « il y a à peine une heure » du 1^{er} bébé de sa fille Valentine D., une petite fille Madeleine ²⁷ « quel bonheur de voir cette besogne terminée. Tu vois qu'on a suivi à la lettre tes recommandations et que c'est à Valenciennes que tu viendras fêter la Saint-Henri, bien que ça ne soit point avec Henri V... »

Il faut dire ici que par manière de plaisanterie on avait, dans la famille, baptisé le petit Henri, Henri IV, le 4^e de ce nom après son grand-père, son oncle Wallon et son cousin Henri Guibert. Et Valentine écrivait avant la naissance de son bébé « Puisque c'est Henri IV qu'on appelle ton fils, le mien — si toutefois c'est un garçon — sera donc hélas Henri V. Je cours le risque d'ameuter tout le pays en recevant ainsi le représentant de la légitimité et mon cher Père n'obtiendra-t-il jamais de la Chambre un congé pour aller saluer Henri V ? ».

Dans sa lettre de félicitation à sa sœur, Jeanne envie la joie qu'elle a de nourrir elle-même sa fille. « Oh ! combien je te trouve heureuse moi qui suis privée de ce bonheur. Si tu savais combien j'en souffre et que de larmes je verse encore à ce sujet. J'ai peine à me résigner et j'ai tort puisque mon petit Henri souffrait, mais je suis si persuadée que si la sœur s'y était prise autrement, j'aurais pu nourrir... ».

Son petit homme a aujourd'hui deux mois « et il me paraît très avancé pour son âge... Je crois, Madame, me disait sa nourrice, que ce sera un homme qui aura beaucoup d'esprit. Il a beaucoup de remarques, dit-elle à Adèle. Il rit, il nous tient des conversations interminables qui paraissent l'amuser beaucoup. Depuis longtemps déjà il reconnaît sa nourrice et ce sont souvent des pleurs quand il la quitte... ».

Paul est paraît-il bien découragé, bien consterné, parce qu'il a toujours la persuasion qu'il n'aura pas fini (son concours de Rome). Cela se comprend : avoir tant travaillé pour aboutir à une mise hors de concours ». (Lettre de Jeanne du 18 juillet).

Henri Wallon et Laure grâce à l'obligeance de Mr Cronier ont pu prendre quelques jours de vacances dont ils ont profité pour aller voir leur sœur Adèle Guibert qui

²⁷ Événement de famille : naissance du 1^{er} bébé du ménage Célestin Deltombe : Madeleine Deltombe qui s'est fait religieuse carmélite en octobre 1898 et est morte au monastère de Lille le 14 janvier 1924.

est en Normandie avec ses enfants, à Saint-Pair, du côté de Granville. Elle y est avec Mme de la Gillardaie.

Août 1872

Le Capitaine Petit ayant sa permission pour le mois d'août a décidé d'aller s'installer avec Jeanne et le petit Henri à Saint-Pair à côté de la famille Guibert. Il a chargé son beau-frère Aristide Guibert de lui louer quelque chose à côté d'eux.

Mais comme les Guibert devaient quitter Saint-Pair dans la 1^{re} quinzaine d'août, le ménage petit cédant aux suggestions d'Henri W. et de Laure ont finalement préféré passer ce mois d'août aux Petites Dalles, où ils recevront Papa et Maman Petit.

Pendant ce temps-là, Mme Wallon et ses enfants sont allés s'installer à Chatou (lettre du 16 août).

Paul W. enfin libre est parti faire un voyage en Bretagne. Il écrit à sa Mère du Mont Saint-Michel.

Et la grand-maman Fédé est partie de son côté à Valenciennes chez Valentine où elle est arrivée après un très bon voyage qui ne l'a pas fatiguée.

Adèle Guibert est revenue avec sa famille à Paris. Tous ont une mine superbe « petit André est plus beau que jamais et Céline (de la Gillardaie) s'est sensiblement fortifiée ».

La tante Jannet est allée avec ses petits-enfants Puiseux dans le Dauphiné. « Pierre a eu, comme on devait s'y attendre, tous les succès au lycée. André un ou deux prix et beaucoup d'accessits. Les succès d'Étienne (Wallon) ont été moindres, mais nous en avons néanmoins été satisfaits ».

Jeanne raconte sa vie aux Dalles. Il fait un temps merveilleux. Ils passent des journées charmantes avec le ménage Henri Wallon, regrettant seulement l'absence de leurs parents. « Le matin on va souvent à la cueillette des champignons et mon beau-père est toujours le plus ardent et le plus matinal. Comme ma belle-mère s'entend très bien à la cuisine, nous en mangeons des plats délicieusement arrangés... Les après-midi sont employés ou par la pêche ou par une promenade en barque pour les messieurs ou par de simples promenades dans le pays...

Mon petit Henri se trouve très bien du bon air de la mer. Il est toujours aussi brun, aussi gai et aussi vif. Ses beaux yeux font l'admiration de la plage et on fait queue pour arriver à les admirer.

Le fait est que je n'ai pas vu ici un enfant qui en ait de plus beaux. Allons, voilà mon amour-propre de mère qui s'égare... »

En P.S. : Adieu, ma chère Maman, je crois, vois-tu, que je ne me suis pas trompée... tant mieux ce sera un de plus à chérir et puissé-je cette fois-ci être complètement mère... ». (Lettre de Jeanne du 21 août).

Ainsi donc, le petit Henri ne va pas rester longtemps seul...

Le ménage Petit termine ses vacances aux Petites Dalles et rentre à Paris pour le 1^{er} septembre.

« Nous avons reçu une lettre de la tante Jannet, écrit le 30 août Mme Wallon à Jeanne. Tous nos voyageurs sont en bonne santé installés à Allevard-les-Bains en Dauphiné. Victor (Puiseux) entreprend comme toujours de longues promenades avec Pierre (son fils), laissant le plus souvent André avec Louis et sa bonne-maman en faire de plus modestes... »

Adèle Guibert s'empresse d'écrire un mot à Jeanne pour l'inviter à venir dîner à Passy avec son mari dès son retour à Paris. Elle la charge de son meilleur souvenir pour Henri W. et Laure qu'ils ont été bien heureux de recevoir à Saint-Pair...

« Mon oncle Henri et ma tante « Jaure » pour emprunter le langage de Joseph, sont entrés bien profondément dans le cœur de nos enfants ; ils en parlent bien souvent et

c'est un bonheur pour moi de voir combien dans nos familles agrandies l'affection qui nous unit se fortifie en se multipliant pour ainsi dire... » (Lettre d'Adèle Guibert du 31 août).

Septembre 1872

En écrivant à sa sœur (11 septembre) Pierre Petit se réjouit d'avoir encore 15 jours de permission du 1^{er} au 15 octobre, qu'il se promet de passer partie à Maule chez ses parents et partie à Grignon chez elle...

« Auguste fera connaissance avec Henri qui se porte de mieux en mieux et montre une grande vitalité. Jeanne va bien et supporte mieux sa position que l'année dernière... » (Lettre du Capitaine Petit du 11 septembre).

Une joyeuse lettre de Flamant, Ingénieur des Ponts et Chaussées à Lille, camarade de l'X du Capitaine Petit avec lequel il est resté très lié, vient lui rappeler sa promesse de venir à Lille faire une visite à leur ménage...

« Mon métier est toujours le même qu'il y a trois ans, dit-il, je continue à faire le canal de Roubaix, avec cette différence, toutefois, que depuis deux ans je n'y travaille plus, faute d'argent ! A part cela, mon service n'est pas chargé. Il diffère bien peu du métier de bureaucrate auquel tu t'es livré. Seulement je ne produis rien tandis que tu as fait un travail de 330 pages qui servira à l'édification des futurs officiers de la future armée française... Je te vois d'ici au milieu des joies de la paternité, avec ton petit garçon sur les genoux et j'envie ton sort, mais un bonheur pareil ne m'est pas réservé... au moins je commence à en désespérer (ils ont eu la joie d'avoir plus tard un fils Pierre après avoir eu des enfants qui n'ont pas vécu).

Le Colonel Hallier ²⁸ est en congé jusqu'au 15 octobre.

Octobre 1872

Le ménage Petit est à Maule. Il doit rentrer plus tôt à Paris pour l'arrivée annoncée de Valentine D. avec sa petite Madeleine.

« Henri continue à ce bien porter ; sa première dent vient de percer ; c'est une petite pointe à peine sensible, mais qui n'a pu cependant échapper à la vigilance de Jeanne ».

Mais le Capitaine Petit est obligé de rentrer seul à Paris à l'expiration de sa permission, n'ayant pu emmener Jeanne qu'une indisposition avec menace de fausse couche a obligée de rester à Maule chez ses beaux-parents...

Malheureusement, malgré toutes les précautions prises par Jeanne qui est restée étendue, l'accident ne peut être évité. Son mari avait pu revenir près d'elle. Elle a supporté cette épreuve avec courage. Elle ne doit plus songer qu'à se rétablir, bien entourée comme elle l'est à Maule.

Le Capitaine Petit revient encore seul à Paris le 28 octobre, mais il espère que Jeanne pourra l'y rejoindre, tout à fait rétablie d'ici quelques jours. Bien que la séparation soit pénible à tous deux, il lui recommande d'être raisonnable et de ne pas brusquer son retour, tourmentée de le laisser seul à Paris.

« Écris-moi aussi des nouvelles d'Henri. Tu sais combien je m'intéresse à toutes ses petites méchancetés et espiègleries qui nous rendent déjà si heureux ».

Cette séparation est heureusement coupée par de rapides visites que peut faire Pierre à Maule.

²⁸ Lorsque le Colonel a été promu général, il a choisi le Capitaine Petit comme officier d'ordonnance.

Novembre 1972

Le 4 novembre, le Capitaine Petit annonce à Jeanne, toujours à Maule malgré qu'elle ait supplié son mari de la ramener le plus vite possible à Paris, que le Colonel l'a fait appeler pour « lui annoncer qu'il était sur la liste des décorés pour la prochaine promotion, que le ministre avait approuvé cette liste et qu'il passerait prochainement ». Se rappelant la déconvenue qu'il avait eue quelques mois avant, il s'empresse d'ajouter « comme cela n'est pas encore fait, ne l'annonce absolument à personne (souligné) ».

Dans sa lettre du lendemain, il donne des détails précis sur les comptes du ménage... Vraiment, à cette époque on se trouvait à l'aise avec peu...

« Ce matin je me suis levé de bonne heure et j'ai mis ma comptabilité au courant : 0F20 centimes d'erreur ! Quelle belle chose que l'ordre... Tu vas me dire que j'ai équilibré mon budget à la façon de l'Empire ! pure calomnie ! les chiffres sont là ; tu pourras les vérifier.

Nous avons en caisse à Paris 720F y compris le traitement que je viens de toucher. Ajoute : 80F à Maule, 290F au Crédit industriel, 520F de répétitions, 84F à toucher en décembre plus mon traitement de décembre. Déduis les gages de Rosalie, de la nourrice, les dépenses probables et tu auras notre situation au 1^{er} janvier. Écris-moi le résultat... Notre situation, tu le vois, n'est pas mauvaise malgré les bains de mer et nos petites distractions. Il faut ajouter aussi 126F environ de Mme Postel.

La nouvelle que je t'ai annoncée hier relativement à la décoration a dû te réjouir et j'en suis par cela seul si heureux qu'il me semble qu'une fois réunis nous ne tarderons pas à oublier l'épreuve qui nous est imposée en ce moment... Mais de la prudence, tout dépend de toi...

Écris-moi surtout tes pensées et ne songe plus aussi tristement. Regardons autour de nous pour nous consoler. Combien sont aussi heureux que nous le sommes avec le gentil petit Henri, avec cette affection vive que nous avons l'un pour l'autre et que chaque jour écoulé ne fait qu'augmenter ?" (Lettre du Capitaine Petit du 5 novembre).

Et Jeanne le même jour écrit tendrement à son cher petit mari « Tu es bien gentil d'avoir pensé à m'envoyer un petit bonjour en passant en voiture hier ; c'était ton dernier adieu et moi je t'envoyais aussi le mien, mais tu ne pouvais pas le voir ; jusqu'à ton petit Henri qui s'est mis à la fenêtre pour t'envoyer un baiser, mais la voiture était un peu loin, tu ne l'auras sans doute pas vu. Comme ton absence se fait sentir, mon cher petit mari ; un seul jour de passé et cinq longs jours encore à attendre..." (Lettre de Jeanne du 5 novembre).

Encore deux lettres tendres et charmantes que nous vaut cette séparation avant le retour de Jeanne assez rétablie de son accident pour rentrer chez elle à Paris.

« J'ai eu aujourd'hui une surprise agréable, mais de courte durée : les commandants et capitaines du dépôt sont venus dans mon bureau, m'ont félicité chaudement de ce que j'étais décoré et m'ont même attaché le ruban rouge à la boutonnière... mais le décret n'étant signé que du ministre et pas encore de Mr Thiers, je n'ai pas voulu conserver le ruban... on ne sait pas ce qui peut arriver et les désillusions n'arrivent pas à ceux qui se mettent en garde contre elles...

Écris-moi longuement. Si tu savais combien tes lettres me font du bien et m'aident à supporter cette séparation d'autant plus pénible que je n'ai pas comme toi la jouissance du petit bébé, ses sourires et ses caresses du matin...

À bientôt, ma chère Jeanne, il n'y a plus que trois jours à attendre et nous serons réunis pour ne plus peut-être nous quitter de longtemps ». (Lettre du Capitaine Petit du 6 novembre).

Jeanne lui répond : « Mr Thiers est capable de vouloir faire une surprise à ta petite femme et de signer le décret juste à temps pour que tu puisses arriver samedi le ruban à la boutonnière ? Je suis sûre que les félicitations de tes camarades étaient bien

sincères, car tu es aimé universellement et qui pourrait ne pas t'aimer toi si doux, si bon, d'un caractère si facile et si conciliant. C'est égal personne ne le fera autant que Jeanjean va...

Je crois vraiment que je serai capable de faire le voyage dimanche... Du reste je me sens bien mieux que lorsque j'ai marché après la naissance d'Henri...

Adieu, je t'embrasse bien tendrement, petit Henri fait de même. Tu as bien raison de signer ton mari aimé et moi je pense de même. Ta petite femme aimante et aimée » ; Jeanne (Lettre du 7 novembre).

La vie du ménage a repris à Paris. Ils ont écrit au ménage Henri W. qu'on l'attendait comme convenu rue de Vaugirard. Henri annonce le 21 novembre qu'ils ne vont pas tarder à arriver.

La nomination du Capitaine Petit au grade de chevalier de la Légion d'Honneur ayant enfin paru à l'Officiel, il reçoit de nombreuses félicitations de tous ses parents et amis.

Léonie Derbanne termine sa lettre (26 novembre) : « Embrassez pour nous votre bébé et recommandez-lui de la part de Gustave et de la mienne de marcher sur les dignes traces de son digne père (pas en ce qui touche le nez, par exemple ! qu'il s'en garde bien le malheureux enfant !... »).

Mon Père avait en effet un nez assez fort...

À propos du recueil des articles sur la Terreur écrits par son Père et que Mme Cronier revenant d'un séjour à Paris lui a rapporté de sa part, Henri W. lui exprime tout l'intérêt qu'il a pris à cette lecture.

« J'admire toujours en toi, mon cher Père, combien, malgré la vigueur et la vivacité de tes convictions, tu cèdes peu aux entraînements de l'esprit de parti. Tu conserves l'indépendance de ton jugement au point de rendre justice à tes adversaires. Tu ne perds jamais dans la controverse ce ton d'urbanité parfaite que l'on conserve surtout quand on est sûr de soi, et après la critique tu n'hésites pas à louer en eux ce qu'ils ont de bon. Il faudrait que l'histoire fût toujours écrite avec cette rigueur, que la polémique ne se départît jamais de cette manière courtoise ». (Lettre d'Henri W. du 27 novembre).

Le ménage Henri W. vient à Paris le 29 novembre pour y passer 15 jours et descend chez Jeanne.

Décembre 1872

Cette fin d'année a dû se passer tranquillement en famille.

Pas de lettres sauf une lettre de remerciements d'Henri W. du 17 décembre à Pierre P. pour l'hospitalité affectueuse et charmante que Laure et lui ont reçue chez lui.

Janvier 1873

La tante Sophie Barbedièrne reproche à Jeanne P. de ne pas lui avoir annoncé la nouvelle de la décoration de son mari qu'elle a apprise par Valentine D. Elle la félicite de la décision qu'elle a prise d'aller habiter dans la même maison que ses parents (95 boulevard Saint-Michel) où elle a trouvé un appartement. Pour le petit Henri ce sera un gros avantage puisque cette maison a un jardin. Elle ne sait vraiment pas quand elle pourra accepter la bonne invitation de Jeanne de venir chez elle à Paris pour faire la connaissance du petit Henri... », mais je deviens vieille ! c'est toute une affaire de me mettre en route ». Ses enfants Adolphe et Jeanne Chevau sont allés passer les fêtes à Montreuil dans la famille d'Adolphe.

Février 1873

Valentine D. se réjouit pour Jeanne de son installation boulevard Saint-Michel où « elle n'aura plus qu'un étage à monter » (au lieu des 5 étages de la rue de Vaugirard).

Mars 1873

Un télégramme (13 mars 3 h 40) arrive 37 rue de Vaugirard « Madame Petit mère très malade — venir immédiatement Maule — je pars de suite — Marie (Silvestre) ²⁹

Pierre Petit part de suite, mais il écrit à Jeanne le jour même de Maule : « Je suis arrivé trop tard. Ma pauvre Mère était morte non pas d'un étouffement, car elle jouissait depuis quelque temps d'une meilleure santé, mais des suites d'une chute dans la rivière après le déjeuner de midi. Je ne puis te dire, ma chère Jeanne, dans quelle profonde affliction nous sommes plongés ma sœur, ma cousine et moi et essayons de donner un peu de courage à notre pauvre Père.

La cérémonie funèbre aura lieu samedi matin à 10 h 1/2.

« Nous venons de perdre tous les deux, ma chère Jeanne, la Mère la plus aimante, la plus dévouée, une Mère qui t'aimait comme si tu eusses été sa propre fille.

Elle nous a été enlevée bien rapidement, car l'accident a eu lieu à midi et vers 1 heure ma pauvre Mère n'existait plus, malgré tous les soins qu'on lui a prodigués.

Quelle nuit épouvantable nous venons de passer ! À bientôt, ma chère Jeanne, je n'ai plus le courage d'écrire. Je t'embrasse ainsi que le petit Henri. Fais prier pour notre Mère ». (Lettre du Capitaine Petit du 13 mars).

Jeanne écrit à Pierre toute sa douleur et combien elle souffre doublement, pour lui et pour elle, de cette perte d'une Mère qui avait été la plus aimante et la plus dévouée des mères et qui lui avait témoigné tant de dévouement et d'amour depuis le moment où elle l'avait connue.

Elle pense tout de suite à l'isolement dans lequel va rester son beau-père et le charge de lui dire qu'il veuille bien considérer sa maison comme la sienne, où il sera comme chez lui ; « son petit-fils s'élèvera à côté de lui, il apprendra à l'aimer et s'attachera à lui... ».

Elle ne peut pas hélas le rejoindre à Maule, obligée qu'elle est de prendre encore des précautions pour sa santé.

Après l'enterrement de sa Mère, Pierre P. emmène son Père à Grignon où il passera quelques jours chez les Silvestre, pour venir ensuite à Paris voir le ménage Petit. « Dans cet intervalle nous verrons avec notre Père comment il vivra désormais ».

Victor Puiseux avec un petit mot affectueux envoie à Jeanne, en souvenir de sa fille Marie qu'elle aimait tant, deux vases qui garnissaient la cheminée de sa chambre. « Je n'oublierai jamais, pour moi, combien tu as été bonne pour elle et quelle affection dévouée tu lui as témoignée ».

Avril 1873

À la mi-avril le ménage Petit déménage pour aller s'installer dans leur nouvel appartement au 95 boulevard Saint-Michel.

Une charmante petite lettre de Marguerite W. à sa marraine, sa grande Jeanne qu'elle aime beaucoup, donne des nouvelles d'un séjour qu'elle fait à Rouen chez son frère Henri W. avec ses parents et sa sœur Geneviève et Étienne pour les vacances de Pâques.

²⁹ Événement de famille : Mort de Madame Petit (12 mars 1873), la mère du Capitaine Petit.

Mai 1873

Un nouveau deuil dans la famille : Aristide Guibert est enlevé assez rapidement par une fièvre infectieuse. Il laisse Adèle G. avec six jeunes enfants dont l'aîné Marie n'a que onze ans et attendent un septième (Jean) qui ne naîtra que 4 mois après la mort de son Père ³⁰.

Juin 1873

Par une lettre de Laure W. (7 juin) nous apprenons que Paul W. a obtenu une place d'Inspecteur (de quoi ? est-ce au Louvre comme il en avait été question dans des lettres précédentes ?).

Elle plaint sa belle-sœur Adèle G. qui malgré l'admirable résignation dont elle fait preuve dans son immense chagrin doit ressentir par la mort si imprévue de son mari.

Elle demande si le petit Henri commence à marcher tout seul ? « Et Pierre se ressent-il encore de sa jambe cassée comme le mois dernier ? Te menace-t-il toujours de le voir avec une jambe de bois ? ».

Juillet — août — septembre 1873 :

Deux nouvelles naissances dans la famille : celle de Jean Guibert le 23 septembre 1873 et de Pierre Petit le 26 septembre 1873, deux cousins qui se suivent de près !

Octobre 1873

Jeanne P. écrit à sa mère en séjour à Valenciennes chez Valentine D.

« Le temps passe vite, je t'assure, entre deux bambins aussi jeunes et j'ai beau me lever de grand matin (avant 7 heures, c'est tôt pour une soi-disant convalescente !) c'est à peine si je peux faire quelques points.

Henri m'occupe plus, je crois, que le petit frère : depuis qu'il a été repris de son indisposition, ce sont des soins de tous les moments à lui prodiguer ; de plus, il est presque continuellement grognon et au lieu de jouer et de trotter comme à son ordinaire, il vient souvent sur les genoux et son attitude fatiguée, ses petits yeux battus, l'inflammation de sa bouche et de ses gencives témoignent de son été maladif. Est-ce le travail des grosses dents qui se ferait déjà ?

Pour lui éviter le froid, il couche dans le salon à côté de son Papa ; ce pauvre Pierre ne dort guère, car Henri passe sa nuit à geindre, mais il s'occupe de cet enfant avec un soin et un dévouement extrême...

Quant au n° 2, comme je l'appelle souvent, il ne donne pour le moment aucun souci ; il est très sage et grossit, embellit même. Voilà déjà plusieurs personnes qui lui trouvent de la ressemblance avec Père ; ses yeux au lieu de devenir noirs semblent par moments s'éclaircir. Le pauvre enfant, on l'appelle le petit délaissé parce que je me montre d'une sévérité extrême pour lui ; il est toujours dans son berceau et s'il s'avise de pleurer : « tais-toi n° 2, lui dit-on, il n'y a que l'aîné qui ait le droit de se faire entendre... ». (Lettre de Jeanne P. du 22 octobre).

Laure W. en écrivant à Jeanne (26 octobre) lui renouvelle des félicitations écrites bien laconiquement il y a un mois après la naissance de Pierre : « Je voulais cependant te dire combien je m'étais associée à ta joie, combien j'avais vraiment été

³⁰ Événement de famille : mort de Jean, Prosper, Aristide Guibert, Ingénieur des Ponts et Chaussées, enlevé à 38 ans, le 11 mai 1873 par une fièvre pernicieuse.

heureuse pour toi que tu puisses nourrir ton petit Pierre. Je me figure que ce doit être un vrai bonheur et une compensation pour toutes les autres misères... »

Jeanne P. est la marraine du petit Jean Guibert. Au propos, il paraît qu'Adèle G. avait hésité entre Laure W. et Jeanne P., mais finalement c'est cette dernière qui l'a emporté, ce dont elle s'est excusée gentiment auprès de Laure par l'intermédiaire de son frère Paul W... Mais Laure W. s'empresse de trouver le choix tout naturel et ne songe pas le moins du monde à s'en froisser.

Adèle Guibert, poussée par sa famille qui la trouvait bien seule et bien éloignée à Passy (rue de Boulainvilliers), depuis la mort de son mari, a fini par déménager pour venir s'installer rue de Constantinople.

« Quels pénibles moments elle a dû passer, écrit Laure, en quittant cette chère maison de Passy et en s'arrachant à tous ses souvenirs ; mais là encore son courage ne l'a pas abandonné et elle a dit adieu sans faiblir à ces lieux témoins de ses dernières années de bonheur...

Paul nous écrit que les pauvres enfants ont l'air d'oiseaux enfermés dans une cage ; je pensais déjà depuis longtemps au changement qu'ils trouveraient à être resserrés dans un étroit appartement.

Est-ce que Maurice n'est pas avec Henri à Vaugirard depuis la rentrée ? Je crois que c'était l'intention d'Adèle ? A-t-elle trouvé une pension ou un cours dans le genre de celui de Mme Mar, dans son voisinage, pour Marie et Anna ? La nourrice d'André est-elle partie ? Celle du petit Jean fait-elle bien l'affaire ? Voici bien des questions, ma chère Jeanne, mais tu sais que nous pouvons avoir des détails par Adèle elle-même ³¹ et nous aimons à être au courant des moindres choses qui la touchent.

Père est revenu jeudi de Valenciennes, paraît-il. J'espère que Mme Wallon a pu prolonger un peu son séjour pour prendre amplement des vacances et un repos si bien gagné !

Merci à Pierre de sa bonne lettre si gaie et si charmante écrite l'autre jour à mon mari ; ce pauvre Henri a besoin de temps en temps de ces épîtres toujours si pleines d'esprit. Cela lui fait passer un bon moment et la politique lui fait au contraire passer plus d'un instant de rage patriotique ; il faut avouer qu'il y a de quoi. Malheureusement on n'y peut rien ! On a beau tempêter les partisans du bon roi Henry ont toujours leur marotte ! ». (Lettre de Laure W. du 26 octobre).

Décembre 1873

Le Capitaine Petit ayant pu prendre quelques jours de congé est allé les passer à Rouen chez les Henri Wallon.

Jeanne s'empresse de lui écrire, lui disant combien son absence se fait sentir, mais se réjouit du repos qu'il peut prendre. Elle n'a pu l'accompagner à cause de ses deux petits hommes, n° 1 et n° 2, comme elle les appelle, et donne de leurs nouvelles à leur Papa (13 décembre). Le petit n° 1 (Henri) devient très drôle... « il fait ma joie et ma distraction. Aujourd'hui son grand amusement a été d'imiter sa grand-maman (Féfé) avec sa corne ³² ; il avait pris ton mètre, celui qui se replie, en mettant un bout dans son oreille

³¹ Ma tante Adèle Guibert, femme d'une haute valeur morale, admirable mère, restée veuve à 31 ans avec 7 enfants, a su élever seule sa nombreuse famille, sans jamais un mot de plainte. Elle se renfermait dans un devoir de mère et ne s'épanchait guère, quoique toujours très affectueuse et accueillante. Son aînée Marie s'est faite religieuse, ses quatre fils Henri, Maurice, André et Jean sont entrés à Polytechnique et Joseph à l'Ecole des Chartes.

³² La bonne Grand-maman Féfé était devenue très sourde... et même aveugle les derniers mois de sa vie (elle est morte le 21 avril 1874).

et l'autre dans sa bouche. « Gra Maman » me dit-il en me regardant malicieusement et il se parlait comme il parle dans la corne de Grand-maman ». (Lettre de Jeanne du 13 décembre).

C'est la dernière lettre (des lettres conservées par ma Mère) que nous avons pour cette année 1873.

Janvier 1874

À l'occasion du Nouvel An, le ménage Henri W. et le ménage Célestin Deltombe se retrouvent en famille à Paris. En annonçant son arrivée, Henri Wallon (lettre du 2 janvier) se réjouit d'avance des quelques bonnes journées qu'ils vont passer en famille « et les espiègleries de votre petit Henri comme la philosophie du numéro 2 n'ajouteront pas peu de charme à notre séjour parmi vous ».

Et Laure ajoute à la lettre de son mari : « Mon cher Pierre et ma chère petite Jeanjean, j'espère que vous ne nous en aurez pas voulu de nous laisser ainsi devancer par vous et de vous envoyer nos vœux de bonne année deux jours après son commencement ? D'ailleurs on n'a pas grand-chose à vous souhaiter ! Vous êtes si heureux !... ».

Février 1874

Au retour à Valenciennes, après cette bonne réunion de famille, Valentine raconte à sa sœur Jeanne son retour et le déballage de la caisse renfermant « toutes ces merveilles du Bon Marché et tous ces charmants cadeaux que j'ai reçus... »³³ Elle surveillait même le déballeur qui s'extasiait en défaisant la caisse et n'avait pu cacher son enthousiasme en découvrant les Évangiles « ça doit être bien beau, s'exclamait-il, des livres pareils. Je vous demanderai presque, Madame, la permission de venir les examiner ».

Les adieux prolongés de la famille Lussigny à Octavie (Melle Rousseau) ont failli leur faire manquer le train. Elle se réjouit déjà de la perspective d'une visite promise pour le mois de mai par le ménage Petit.

En passant, elle a vu Tante Barbedième à la gare de Douai. Frédéric B. venait de plaider pour la 1^{re} fois avec succès à la Cour.

Mars 1874

En mars, la santé de Mme Wallon (2^e femme de mon grand-père Henri Wallon) donne des inquiétudes. Nous l'apprenons par une lettre (3 mars) de Jeanne Cheveu à sa cousine Jeanne Petit. Elle s'est heureusement remise.

Avril à juillet 1874

Pas de lettres jusqu'à l'époque des vacances en août, pendant lesquelles les familles vont aux Petites Dalles avec les enfants, du moins les mamans et les enfants.

Valentine ne voulant pas abandonner son mari retenu par son Etude, renonce avec regret, à ses chères Dalles : « Adieu donc bon air de la mer, bois, vallées où l'on cueille de si jolis champignons ; adieu bonnes réunions de famille dont j'avais espéré un moment pouvoir faire partie... Je fais le sacrifice de tout cela, mais, au moins, lorsque

³³ Ses frères et sœurs taquinaient Valentine qui, jeune fille, était une cliente fidèle du Bon Marché et continuait, mariée, à fréquenter ce magasin chaque fois qu'elle revenait à Paris.

vous serez tous ensemble, pensez un peu à moi et ne me laissez pas trop attendre vos lettres ».

Elle recommande à sa sœur Jeanne d'éviter les fatigues et souhaite la revoir chez elle à Valenciennes avec Pierre ? « Enfin la prochaine fois ce sera avec tes trois enfants... Je te souhaite une fille ³⁴ et pour le moment bonne continuation de santé.

Tes petits garçons, m'écrit Maman, sont bien gentils. Quel dommage que tous nos enfants ne puissent pas jouir un peu plus l'un de l'autre. Quelle jolie petite bande cela ferait. Petit Pierre va bientôt avoir un an ; mon petit Paul a un peu de ses traits. C'est pour le moment un gros petit bonhomme qui aime bien se faire soigner. Après sa maman c'est Madeleine qui a toute son affection ; il lui rit, chose qui ravit la petite et paraît déjà vouloir jouer avec ».

Paul W. est fiancé (à Melle Sophie Allart). Valentine en parle dans sa lettre.

« J'ai été bien contente de recevoir enfin une lettre de Paul, d'apprendre par lui-même combien il est maintenant satisfait. Je suis bien heureuse pour lui de tout ce qu'on m'a dit de ma future belle-sœur et je l'affectionne sans la connaître, mais quand la connaîtrai-je ?

Voilà la question, car je t'avoue que je ne sais pas si je pourrai aller au mariage de Paul ».

La saison sera en effet très avancée et surtout elle craint « les funestes conseils » de Mariette (la vieille domestique de mon grand-père) qui, à deux reprises, a réussi hypocritement à persuader la domestique de Valentine pendant ses séjours à Paris, de quitter sa maîtresse pour venir se placer à Paris « où il est facile de réaliser 1200F de bénéfice par an ». (Lettre de Valentine D. du 5 août 1874).

Jeanne Petit bien arrivée aux Petites Dalles reçoit une longue lettre de sa Mère, Madame Wallon, lui donnant des nouvelles des enfants d'Adèle G. ; André et Jean qui viennent d'avoir une bronchite, surtout du petit Jean qu'on avait cru perdu un moment.

Son Père ajoute un mot, donnant de meilleures nouvelles d'André et moins bonnes de Jean toujours très oppressé, le pauvre petit (Lettre de Mme et Mr Henri Wallon du dimanche 9 août).

Jeanne donne à Pierre P. des nouvelles de son voyage et de son installation aux Dalles, dans une maison louée. Henri W. a proposé à sa sœur Adèle G. de venir passer les vacances à Rouen où ses petits malades pourront se remettre mieux qu'au bord de la mer où l'air serait peut-être trop vif pour eux. Elle a d'ailleurs emmené avec elle aux Dalles Maurice et Marie Guibert qui n'étaient pas malades (Lettre de Jeanne – 9 août).

Le lendemain 10 août elle reproche à Pierre P., très gentiment d'ailleurs, de ne pas lui avoir encore donné de ses nouvelles et qu'elle compte bien en recevoir tous les jours, sans faute.

Petit Henri et petit Pierre (le n° 1 et le n° 2) vont très bien. « Je me suis aperçue ce matin que petit Pierre avait une nouvelle dent : c'est la huitième. Il a très bien mangé ses soupes aujourd'hui ».

³⁴ Jeanne Petit attend son 3^e enfant qui sera en effet une fille : Adèle.

Événements de famille : Mort de Madame Alexandre Wallon (« grand-maman » Féfé) le 21 avril 1874 (à 92 ans). Nous n'avons pas de lettre parlant de cette mort qui a dû faire un très grand vide.

Naissance de Paul Deltombe le 8 mai 1874.

Mort de Louise Puiseux, à Paris, le 11 mai 1874 (à 21 ans).

Elle donne des détails de leur installation et du prix de la nourriture en général moins cher qu'à Paris : la viande 1F la livre, le lait 0,20 F le litre « on voulait me faire payer le pain 1F les 4 livres et sur mon observation qu'à Paris on ne le payait que 0.95 F ou 0,90, la boulangère a abaissé le prix de 0,10 F ; toutes les Dalles me votent des remerciements ³⁵.

Si ton Père vient, il aurait deux couvertures et, pour nous, il me semble que nous pourrions ajouter nos vêtements sur notre lit, ce qui dispenserait d'avoir l'embarras d'apporter une couverture ». (Lettre de Jeanne du 10 août 1874).

Le petit Jean Guibert allant mieux, Mme Henri Wallon annonce à Jeanne (11 août) qu'elle se décide à aller aux Petites Dalles.

Nous revoyons enfin la chère écriture de notre Père, écriture fine, mais très lisible malgré qu'il se soit excusé si souvent, pendant ses longues fiançailles, de son « écriture de chat ». C'est un plaisir de lire ses lettres, d'un style toujours si clair et plein de bon sens.

Il s'excuse auprès de Jeanne de ne pas lui avoir écrit plus tôt, n'ayant pas eu un seul instant à lui depuis son départ. Il a passé la journée de dimanche à Grignon. « Moi aussi, je t'assure, je trouve le temps bien long et il faut être privé d'un bonheur pour mieux en sentir tout le prix ».

Il pense d'ailleurs rejoindre bientôt Jeanne et ses enfants aux Dalles, s'il peut avoir sa permission dès cette semaine comme il l'espère.

« Les nouvelles que tu me donnes des enfants m'enchantent. Nous allons leur donner un bon fonds de santé pour l'année prochaine et le petit sacrifice d'argent que nous faisons nous évitera peut-être des soins de médecin et de grandes inquiétudes... »

Le petit Jean Guibert a toujours le même point du poumon bien engorgé. Quant au petit André Guibert il est à peu près rétabli. Dès que Jean sera transportable, il sera urgent de leur faire quitter cet appartement où ils manquent d'air pur. Il est probable qu'Adèle Guibert acceptera l'offre de son frère Henri W.

« Tu as vu dans ma dernière lettre que ma sœur Silvestre et mon Père seraient heureux de venir aux Dalles. Écris-moi si cela est possible ?

Tu as eu l'occasion dès ton arrivée aux Dalles de montrer tes talents de ménagère et d'en faire profiter tout le pays. Cela ne m'étonne pas, car malgré les petits reproches que je t'adresse quelquefois et qui, je le reconnais, sont souvent exagérés, tu sais conduire ta barque et la meilleure preuve, ma bonne petite Jean-Jean, c'est qu'avec des ressources relativement modestes nous arrivons à vivre convenablement sans engager l'avenir. Aussi je te promets de me surveiller dorénavant et si j'ai quelques observations à faire de ne les faire qu'avec plus de ménagement. Mais que veux-tu, je ne suis pas parfait ! Il s'en faut même de beaucoup et je ne sais pas toujours vaincre de mauvaises dispositions nerveuses... » (Lettre du Capitaine Petit du 11 août 1874).

Paul W. ajoute deux lignes à la lettre de son beau-frère pour donner à sa sœur des nouvelles du petit Jean G. dont l'état est toujours assez grave malheureusement.

Jeanne est bien émue des nouvelles reçues de son neveu Jean G. ; elle est bien reconnaissante à son frère Paul W. d'avoir ajouté un mot à la lettre de son mari et le prie de continuer à la tenir au courant.

Elle espère qu'elle aura la joie de voir Pierre arriver aux Dalles avant la fin de la semaine. (Lettre de Jeanne du 12 août 1874).

Les nouvelles de Jean G. sont toujours alarmantes.

« Le poumon qui s'était un peu dégagé, écrit le Capitaine Petit le 12 août, paraît être repris. Il y a eu une nouvelle consultation et les médecins ne paraissent pas très

³⁵ Que les temps sont changés hélas ! depuis que notre malheureux franc ne vaut plus moins de 0,10F de ce bon franc or d'avant la grande guerre.

satisfaits à cause de l'état de faiblesse de l'enfant. Père qui devait aller à Orléans a couché chez Adèle et comme la nuit a été meilleure il s'est décidé à faire son voyage. Il y a donc du mieux ce matin. Notre pauvre sœur Adèle pleurait hier soir. Mais elle a une force et un courage qu'on ne peut apprécier que lorsqu'on a, comme nous, l'occasion d'en être témoins... Enfin dans deux jours au plus tard je te retrouverai. Je verrai les deux petits marmots dont je sens l'absence plus que je n'aurai cru. Je lis les lettres des enfants, car elles me donnent des détails sur l'emploi de vos journées et je suis avide de lire tout ce qui vous concerne. Les lettres de Marie (Guibert), de Marguerite (Wallon) et de Maurice (Guibert) sont charmantes ; on y trouve cette fraîcheur d'impression que nous avons perdue hélas ! Je ne puis t'exprimer dans cette lettre quelle sera ma joie de te retrouver toi et les enfants. Je sens par ton absence combien sont étroits les liens qui nous unissent et combien il me serait pénible d'être longtemps privé des cris d'Henri et du petit Pierre. Je vois bien que nous faisons plus qu'un être et qu'en me privant de vous tous on m'enlèverait la meilleure partie de moi-même.

Je ne regrette pas cependant de t'avoir laissé partir ; c'est une semaine de bon air en plus pour toi et les enfants et c'est un service rendu à Marguerite et à Adèle ». (Lettre du Capitaine Petit du 12 août 1874).

Paul W. écrit à la hâte le 12 août à son frère Henri W. que « notre pauvre petit Jean est mal, bien mal. J'ai peine à croire que notre chère Adèle puisse le sauver ». Il écrit de chez Mme Allart (la mère de sa fiancée) et va retourner chez Adèle pour y passer la nuit, pour veiller son « pauvre petit filleul ».

« À demain des nouvelles, mais j'ai bien peur qu'une dépêche ne précède ma lettre ! Notre pauvre Adèle a déjà cette figure que je lui ai déjà vue hélas trop souvent ! Elle ne paraît plus conserver aucun espoir, mais elle a cette résignation qui fend l'âme... »

Mais heureusement cette angoisse du lendemain n'a pas de suite. Le 15 août Adèle peut déjà rassurer elle-même sa sœur Jeanne.

Ce mieux se confirme par une lettre du lendemain 16 août de Mme Henri Wallon à sa fille Jeanne : « notre pauvre Adèle commence un peu à respirer bien que n'osant pas encore se livrer entièrement à l'espérance ».

Une amie de Jeanne, Céleste Dupré Latour ³⁶, lui écrit de Valence (17 août) où elle est allée se remettre après avoir été assez gravement malade. Elle a trois enfants et félicite Jeanne d'attendre son 3^e, lui souhaitant une fille après « ses deux beaux garçons ».

Valentine D. se réjouit (20 août) des meilleures nouvelles données par son frère Paul au sujet de leur neveu Jean G. Elle a profité des deux jours de congé du 15 août pour faire avec son mari un petit voyage en Belgique.

La convalescence du petit Jean G. sera fort longue et les médecins ne jugent pas prudent de le transporter avant la mi-septembre. Aussi Adèle G. accepte la proposition de son frère Henri W. de prendre chez lui dès maintenant son aîné Henri G. qui n'avait pu quitter Paris à la suite de sa coqueluche. (Lettre d'Adèle Guibert du 26 août).

Septembre 1874

Une lettre charmante animée des sentiments les plus élevés d'Adèle G. à sa sœur Jeanne pour la remercier d'avoir pris deux de ses enfants avec elle aux Dalles pendant que son petit Jean G. si gravement malade la retenait à Paris. Il est tiré d'affaire. Elle a donc pu s'installer à Rouen avec lui et ses autres enfants Joseph, André...

« Nous avons beau dire en écrivant que nos lettres feront le tour de la famille et que, jusqu'à un certain point, elles doivent être considérées comme étant adressées à tous, je trouve que chacun doit avoir un peu sa part à son tour et je sens le besoin

³⁶ Amies de la Visitation où elles avaient été ensemble : Céleste Laporte (mariée à Dupré Latour) – Marguerite Caminade qui s'est faite religieuse à la Visitation – Jeanne et Valentine Wallon.

d'acquitter aujourd'hui cette dette envers toi, ma chère sœur, toi que mon pauvre Aristide aimait d'une affection si fraternelle. Quelques jours seulement nous séparent du 1^{er} anniversaire de naissance de nos deux petits enfants (Jean Guibert et Pierre Petit). Tu sais combien ce moment fût douloureux pour moi ³⁷. Il me semblait que je ne pourrais être tout à fait veuve encore tant que je portais ce pauvre petit enfant, dernier fruit de notre amour. Mais quelques douloureuses que fussent toutes ces impressions, vous savez aussi combien votre tendresse à tous me les a singulièrement adoucies.

Du reste le bon Dieu m'a fait la grâce, sans effort de ma part, d'avoir la volonté de me soumettre, d'attacher un grand intérêt à la tâche qu'il m'a donnée à remplir, sans avoir à lutter comme dans les premiers temps avec le désir de voir la fin. Et puis, ce n'est pas le moment pour moi d'envisager aussi péniblement la vie, entourée d'affection comme je le suis... »

Elle s'inquiète de la santé de sa sœur Jeanne après toutes les fatigues supportées avec les enfants, les siens et ceux qu'elle lui avait confiés. « J'aurais du plaisir à entendre de nouveau les petites conversations d'Henri (Petit). Quoique rien ne doive m'étonner de lui, je suis cependant quelquefois surprise d'entendre rappeler par Henri et Laure ce qu'il dit et fait. Le pauvre André ne parle guère encore qu'en voyelles longues ou brèves. Je vois d'ici petit Pierre qui lui en remontrera. Quant à mon petit Jean, personne ne pourrait croire qu'il a été malade. Il sera certainement à son retour à Paris aussi robuste qu'autrefois ». (Lettre d'Adèle Guibert du 16 septembre 1874).

Valentine D. est reconnaissante à Jeanne P. d'avoir pris le temps de lui écrire malgré qu'elle soit si occupée du matin au soir avec les enfants d'après ce que lui écrit leur mère, Mme Henri Wallon. Son petit Paul va bien. Il n'est pas aussi facile que le petit Pierre, son excuse est qu'il n'a pas encore pu faire la connaissance de ce dernier ! Elle a adressé à sa sœur deux photographies de sa petite Madeleine pour qu'elle en choisisse une ; « malheureusement, les yeux bleus ne peuvent jamais être bien pris et les siens ont une grande expression de douceur surtout quand elle s'occupe de son petit frère. Sa petite compagnie m'est déjà bien agréable : c'est un petit diable, mais elle est très facile et sait s'amuser seule ». (Lettre de Valentine D. du 20 septembre 1874).

Paul Wallon écrit à son beau-frère Pierre Petit en lui envoyant sa photo qu'il vient de faire faire, de lui rendre un service. On organise l'armée territoriale ou tant moins les cadres. Les examens pour l'obtention des grades doivent avoir lieu vers la fin novembre et la limite pour faire sa demande est fixée à la fin de ce mois.

Tu connais mes idées à ce sujet. Je n'ai pas besoin d'y revenir. Si je cherche à obtenir un grade, ce n'est nullement par ambition et encore moins par vanité, mais par devoir.

Les examens sont annoncés pour l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie... et le génie (?) ; les uns me disent oui, les autres non. Que faut-il croire ? Je pourrais encore le savoir soit au Ministère de la Guerre soit à ma Mairie, mais cela étant que me conseilles-tu de faire ? Que choisir ?

La cavalerie ? Je ne m'en souviens guère pour plusieurs raisons ; d'abord on se trouverait là avec la fine fleur des gommeux et pouah ! et puis Robinson et Montmorency ne m'ont laissé qu'une connaissance très imparfaite des coursiers. Les officiers devront peut-être aussi avoir leurs chevaux c.-à-d. écurie. N'en parlons plus.

L'artillerie ? Ah ! sans doute c'est un beau bruit et on démolit en masse, souvenir d'enfance du jeu de quilles que j'aimais beaucoup, mais il faut avoir des connaissances peut-être bien spéciales. C'est à voir.

Le génie, s'il y en a, serait peut-être un peu plus dans mes cordes ; nous sommes un peu cousins germains en beaucoup de choses et j'arriverais peut-être à

³⁷ Jean Guibert est né 4 mois après la mort de son père.

sonder les mystères de la sape ? Le gabion et le saucisson, ça me connaît déjà un peu ; j'ai même aidé au Fort d'Issy à la construction des chemins couverts, des pare-éclats et des traverses, mais j'ai bien peur que dans l'armée territoriale nous ne soyons relégués dans des bureaux comme dessinateurs ou comme commis et, si ça chauffe, ça ne m'ira pas.

Reste donc l'infanterie ? Ah ! pour cela j'ai un vieux faible ! J'aimais bien mon flingot. On est actif dans l'infanterie ; on ne s'endort pas : ça me va. Qu'en penses-tu ? et peux-tu me donner des renseignements sur ces examens ? S'ils ont lieu en novembre, cela me gênera, car il me faudra peut-être certaines études théoriques et pratiques qui s'accommoderont difficilement avec ma lune de miel... » (Lettre de Paul Wallon du 22 septembre 1874).

À cette lettre écrite sur papier à en-tête : Ministère des Travaux publics — Palais des Tuileries : Agence des travaux du Pavillon de Flore et de la Galerie du Quai — Cour des Tuileries. Agence à laquelle Paul W. était attaché nous n'avons pas la réponse du Capitaine Petit.

Nous avons reproduit en grande partie ces pages amusantes de notre oncle Paul, dans lesquelles on retrouve l'expression de ses sentiments de patriote convaincu sous une forme alerte et spirituelle...

Novembre 1874

Le mariage de Paul Wallon avec Melle Sophie Allart a été célébré le 29 octobre 1874.

D'après une lettre de Valentine D. (15 novembre) nous apprenons qu'ils ont fait leur voyage de noces dans le Nord.

« Paul et Sophie nous ont quittés hier pour se rendre à Rouen. Nous avons passé ensemble trois bons jours ; mais c'est inouï de voyager avec cette rapidité vertigineuse ! J'en ai encore la tête tout étourdie... Paul a une femme parfaite ; elle est d'une bonté et d'une simplicité telles qu'on sympathise tout de suite avec elle. Je suis bien sûre qu'avec toutes les qualités sérieuses qu'elle possède elle rendra leur intérieur bien agréable. Paul du reste ne paraît pas en douter ; il est tout rayonnant et à l'entrain de ses bons jours. Toute la famille a été bien heureuse de le revoir et de connaître Sophie. Ma tante Étienne (Caffiaux) qui a été honorée de leur première visite a paru charmée, et, en partant, alors que selon l'antique usage elle nous reconduisait jusqu'à la porte, elle tira le bras de Paul et lui dit avec des yeux pénétrants : « Paul, elle est fort bien ! ». Le 1^{er} jour de leur arrivée, ils ont fait 15 visites. J'en ai fait une partie avec eux ; le lendemain ma tante Barbedième est venue passer la journée avec nous...

Ils touchent au terme de leur petit voyage et vous allez bientôt les revoir. Vous êtes bien heureux de vous retrouver ainsi en famille ».

Et elle ajoute après avoir accusé, sans acrimonie d'ailleurs, sa sœur Jeanne d'avoir conservé dans ses tiroirs un tas de linge à ses enfants, une paire de ciseaux qu'elle fait réclamer par sa cousine Marie Boulan « quant à ma terrine à pâtés, je te la laisse jusqu'à l'été prochain ; tu me la rempliras de confiture d'abricots ; ce sera un petit dédommagement de tous tes larcins ».

Enfin elle sent qu'elle est bien en communion d'idées et de sentiments avec sa belle-sœur Sophie. Cependant il n'y a que l'article Boucicaut (Bon Marché) sur lequel nous ne sommes pas d'accord ! » ; pour elle c'est presque un article de foi ! partagé d'ailleurs par ses sœurs... (Lettre de Valentine D. du 15 novembre 1874).

Henri Wallon a dû charger son frère Paul de rapporter à Jeanne une pièce d'étoffe en cadeau pour faire des rideaux dans la chambre de ses enfants. Il est très heureux que ce cadeau ait été apprécié et remercie Jeanne et Pierre de la bonne journée qu'ils ont fait passer à Madame Derbanne à Grignon chez les Silvestre. « Elle a d'ailleurs

fait honneur à la table de Madame Silvestre et les trois kilos de surcharge qu'elle accusait ensuite à la balance n'ont pas laissé de lui appesantir quelque peu l'estomac... ».

Et de fait chez notre tante Marie Silvestre la cuisine a toujours été des plus soignées, à la grande satisfaction des parents et amis qui avaient le plaisir d'être reçus chez elle.

Il raconte aussi la visite que leur a faite le jeune ménage Paul W., visite malheureusement gâtée par une grippe que Paul avait attrapée dans cet interminable trajet d'Amiens à Rouen en venant de chez sa sœur Valentine et par une pluie incessante pendant ce séjour de quelques jours.

En faisant des vœux pour la santé du ménage Petit et des deux marmots « ils ont hâte, dit-il, d'apprendre la naissance du troisième, moins pour en connaître le sexe que pour te savoir délivrée, ma petite Jeanne, et moins embarrassée de ta personne pour la vie active que tu mènes. Ici je vois bien de l'activité ; mais pas le moindre embarras chez ta chère belle-sœur... »

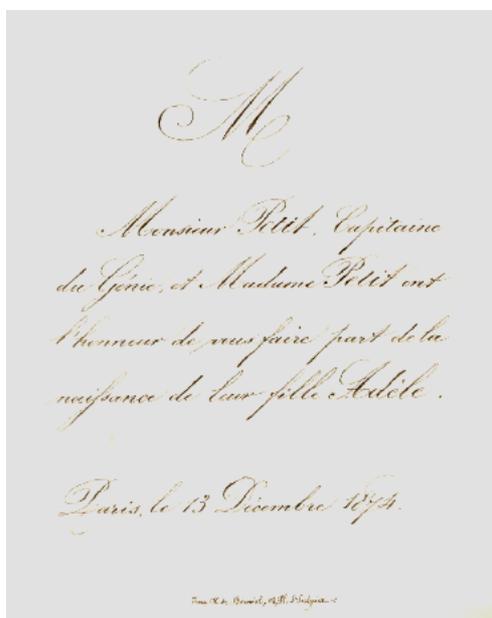
Le ménage Henri Wallon a eu d'ailleurs le chagrin de ne pas avoir d'enfant. Aussi était-il des plus accueillants pour leurs nombreux neveux et nièces qu'il recevait si affectueusement dans sa propriété du Val d'Eauplet à Rouen, à côté de l'usine. Et ces séjours à Rouen nous ont laissé à tous de bien bons souvenirs d'enfance...

Il termine sa lettre en parlant d'un Mr Raoul Duval, démocrate convaincu, pour qui l'Empire, le premier comme le second, n'est qu'une forme et une forme nécessaire de la démocratie. Cependant « quoique républicain en théorie » il ne serait pas loin de souhaiter un troisième empire ne trouvant pas les mœurs publiques à la hauteur de cette grande institution libérale. (Lettre d'Henri Wallon, le fils, du 21 novembre 1874).

Nous avons la surprise en parcourant les lettres de famille de trouver à la date du 23 novembre 1873, une lettre écrite de Marseille à Mr Wallon par le Capitaine Petit. C'est une erreur de date ; elle est sûrement de 1876 puisque Jeanne Petit parle de son fils Joseph (— de moi —) « qui est insupportable la nuit » et que mes parents n'ont pris garnison à Marseille qu'après ma naissance (mai 1876).

Décembre 1874

Enfin le ménage Petit a une fille, Adèle, née à Paris 95 boulevard Saint-Michel, le 13 décembre 1874, ce qui nous vaut les habituelles et affectueuses félicitations de tous les membres de la famille — félicitations d'autant plus affectueuses que cette fille était désirée et attendue après les deux garçons qui l'ont précédée.



Félicitations d'Henri Wallon et de Laure, cette dernière plus sensible à la naissance des filles « car mon seul désir est d'en avoir une petite ». Son vœu hélas ne sera jamais exaucé !

Le ménage se réjouit, étant à la veille d'aller à Paris, de voir leur nouvelle petite nièce et sans doute de pouvoir assister à son baptême ?

Le lendemain Henri W. remercie son frère Paul W. des détails qu'il lui donne de cette naissance et de son invitation à déjeuner qu'il accepte. Le ménage Paul W. habite rue des Écoles au n° 51.

Nous voici arrivés à la fin de 1874.

La lecture de cette chère correspondance déjà vieille de plus de 60 ans nous laisse la profonde impression d'une famille française unie, très unie, par des liens d'affection assez solides pour lui faire partager, de loin comme de près, toutes les joies et toutes les peines des uns et des autres, et que chacun partage avec autant d'émotion que s'il en était touché directement lui-même...

Dieu veuille que cette union reste toujours aussi sincère et aussi forte dans cette famille qui va s'agrandir d'année en année suivant les belles traditions de notre vieille France.

Janvier 1875

Les membres de la famille n'étant séparés, du moins les mères avec leurs enfants de leurs maris, qu'au moment des grandes vacances, ils n'ont guère l'occasion de s'écrire que pendant cette période : juillet — août — septembre.

Aussi la correspondance est-elle plus rare pendant les autres mois de l'année.

Une seule lettre de Valentine D. à sa sœur Jeanne P. nous apprend qu'Henri Petit avait été un peu indisposé et que sa petite sœur Adèle avait eu des convulsions. Valentine l'a appris indirectement par une lettre de Jeanne à Thérèse (Pinson). Mais heureusement cette indisposition et ces convulsions n'ont pas eu de suites.

Cette lettre nous apprend aussi la mort de Melle Allart (une sœur de Sophie Wallon, la femme de Paul W.). Cette jeune fille n'avait pas une bonne santé.

En demandant à Jeanne de lui acheter des petits objets pour une loterie, Valentine lui recommande naturellement d'aller les choisir au Bon Marché « qui a, dit-elle, des petits articles de fantaisie assez jolis. Que ne puis-je y aller moi-même ! Ma fille (Madeleine) partagera, je l'espère, mon goût pour ce magasin qu'on devrait plutôt appeler aux mille et une merveilles (souligné). Pour m'avoir entendu prononcer une seule fois le nom de Mr Boucicaut, elle en parle sans cesse. Tout pour elle vient de chez Mr « Boucicaut ». Elle a une mémoire vraiment étonnante ; au bout de peu de jours, elle sait une fable... Mon gros Paul a enfin deux autres dents ; il devient fort espiègle, fort tapageur : c'est bien un type de garçon... »

Elle annonce le mariage dans quinze jours (le 2 février 1875) de Thérèse (Pinson) ³⁸.

C'est la fille aînée d'Alfroid Pinson, gendre d'Henri Caffiaux

Elle épouse un excellent garçon de 26 ans, Mr Monneuse. (Lettre de Valentine D. du 21 janvier 1875).

Pas de lettre jusqu'en avril 1875.

³⁸ le 2 février 1875.

Avril 1875

Madame Henri Wallon (mère) a dû profiter des vacances de Pâques pour aller dans le nord voir sa famille. Elle écrit à son fils Etienne W. pour lui donner des nouvelles : journée de samedi à Douai où elle a déjeuné et dîné chez Mme Barbedièrne qui va très bien en ce moment. Son mari qui l'accompagnait en a profité pour assister à un cours de Faculté et inspecté le Lycée — puis petit séjour à Valenciennes : visites de famille et d'amis, grand dîner chez Valentine D., autre dîner chez Henri Caffiaux... et faute de temps, avant le retour à Paris, ils ont dû décliner d'autres invitations.

Valentine D. qui devait se joindre à eux pour aller à Paris remet son voyage à la semaine suivante.

Elle charge son fils de demander à Mr Deltombe des cartes d'entrée pour l'Exposition qui va avoir lieu ces jours-ci.

« Ton Père va très bien (de même que moi). Notre petit voyage se passe très agréablement. Je n'ai pas besoin de te dire comment il est reçu et accueilli partout ».

Elle est d'ailleurs pressée de rentrer à Paris pour recevoir le ménage Henri Wallon qui s'est annoncé de Rouen.

Elle charge Étienne de toutes ses tendresses pour ses frères et sœurs, neveux et nièces, et de ses amitiés pour sa tante (tante Jannet sans doute ?) et ses cousins Puisseux. (Lettre de Madame Henri Wallon du 27 avril 1875).

Henri Wallon écrit à son frère Paul W. pour lui annoncer leur arrivée, de Laure et de lui, pour la fin de la semaine.

« Nous venons de recevoir une bonne petite lettre d'Adèle (Guibert) qu'accompagnaient des lettres d'Henri, de Maurice et de... Joseph ! Il paraît que Joseph, tout fier de savoir écrire, envoie des épîtres partout et que pour publier davantage sa calligraphie il se sert de cartes postales ! » (Lettre d'Henri Wallon, de Rouen, du 28 avril 1875).

Rien en mai.

Juin 1875

De Valenciennes, c'est encore Valentine D. qui donne des nouvelles en écrivant à sa mère. Elle s'excuse d'être restée si longtemps sans en donner « c'est que je n'ai plus maintenant les loisirs que j'avais au ministère³⁹ » alors qu'elle était en séjour à Paris chez ses parents.

« Madeleine est une grande fille qui me rend bien des services, ne serait-ce que celui d'amuser son petit frère, à quoi elle s'entend très bien et celui-ci l'aime beaucoup et rit aux éclats de tout ce qu'elle fait ; mais monsieur est un petit homme turbulent qui demande encore bien des soins. Il marche seul depuis 15 jours et n'a de bonheur qu'à cet exercice. Trois autres dents dont deux grosses ont percé depuis qu'il est revenu, mais cela ne l'empêche pas de toujours bien dormir ; tous les deux ronflent à qui mieux mieux pendant 12 heures.

Comme tu le penses j'ai grande satisfaction à posséder ma Tante (tante Jannet) en ce moment ; elle a passé la 1^{re} semaine à Douai chez ma Tante Barbedièrne. Ma tante a fait une série de visites dans la famille. Elle a trouvé mon oncle François (Caffiaux) horriblement changé surtout qu'elle ne l'avait pas vu depuis 10 ans ; il est toujours extrêmement faible quoique paraissant mieux depuis quelques jours (il doit avoir 79 ans).

³⁹ Son Père était alors Ministre de l'Instruction Publique, des Cultes et des Beaux-Arts (du 10 mars 1875 au 10 mars 1876).

Mais il est d'une humeur des plus difficiles, surtout avec ma tante qui le soigne pourtant avec une patience et un dévouement qui ne se dément jamais ⁴⁰.

Célestin m'a fait un très joli cadeau ces jours-ci pour me récompenser sans doute de mes vertus domestiques : il m'a donné une très jolie machine à coudre...

Madeleine parle souvent de bon-papa et de bonne-maman. Elle s'informe aussi de temps en temps si le petit Pierre (Petit) mange toujours de la terre ? » (Lettre de Valentine D. du 23 juin 1875).

Jeanne Petit qui est allée, avec ses enfants, faire un petit séjour à Grignon, donne au Capitaine Petit des nouvelles de ses enfants. Henri va très bien et jouit de la campagne. Le petit Pierre a eu un dérangement, mais il n'y a pas à s'inquiéter. Quant à Adèle elle dort ou rit toute la journée.

« Henri dit à petit Père qu'il faut venir à « Drinon »... ». (Lettre de Jeanne P. à Pierre du 28 juin 1875).

Mais ce séjour de Jeanne à Grignon doit être suivi d'un autre séjour à Rouen chez les Henri W.

Laure attend avec impatience son arrivée et lui écrit le 29 juin pour lui dire comment elle sera installée, elle, la bonne qu'elle amènera et ses enfants. Elle prévoit même ce qu'il y aura à préparer pour l'arrivée des enfants, suivant l'heure du train : « du bouillon, ou du lait, ou un petit œuf ou un potage quelconque » selon les indications que lui donnera Jeanne.

« Tu es bien gentille d'accepter notre hospitalité et je me fais une fête de te posséder à moi toute seule. Sais-tu bien que tu me rendras un vrai service en venant : je suis clouée à la maison toute seule pendant les chaleurs, souvent incapable de sortir, privée de la société de mes parents qui vont partir d'ici quelques jours aux Dalles. Cette année je ne saurais pas ce que c'est que la solitude au mois de juillet, comme d'habitude ». Ta sœur et amie (Lettre de Laure W. du 29 juin 1875).

Il n'y a que deux jours que Jeanne est partie à Grignon avec les enfants et déjà la solitude pèse au Capitaine Petit qui craint de ne pouvoir résister à l'envie d'aller les rejoindre au milieu de la semaine.

Son beau-frère Étienne a fait sa composition de philosophie à l'École Normale et ne paraît pas trop mécontent. « Ce soir je dîne avec Paul et, après dîner, nous irons souhaiter la fête de Maman (la mère de Jeanne). Si tu savais comme la maison est vide et combien j'ai hâte de la quitter le matin... Je m'ennuie grandement de ne plus entendre les cris des enfants... »

Il donne avec précision les conseils pour soigner le petit Pierre (mon Père avait un goût très marqué pour la médecine et savait fort bien nous soigner sans le secours des médecins... au moins pour les maladies courantes). Soigne bien tes yeux (Jeanne se plaignait d'en souffrir le soir à la lumière ; de la fatigue sans doute ?) et ne travaille pas trop. Tu es à la campagne pour te reposer et tu auras tout le temps à Rouen de mettre tes affaires en ordre. Si je n'arrive pas jeudi, ne sois pas inquiète : c'est que j'aurais été raisonnable... » (Lettre du Capitaine Petit du 29 juin 1875).

Les enfants vont bien, même le petit Pierre qui est très gai, très joueur et dort très bien. « Ton Père s'occupe d'Henri tous les matins pendant deux heures et le mène promener. Henri est enchanté. Jeanne joint à sa lettre une petite feuille écrite sous la dictée d'Henri : Mon cher Papa,

Il faut venir à Drinion pour dîner avec Bon Papa Petit – mon cher Papa, il faut venir au jardin par-dessus la fenêtre ; mon cher Papa, veux-tu venir voir comme je joue au billard. Je n'ai plus rien à dire. Adieu, mon Papa, veux-tu venir me voir après dîner ?

Ton petit garçon qui t'embrasse — Henri Petit.

⁴⁰ L'oncle François Caffiaux (frère de Fédé) est mort en 1875. Il n'avait pas d'enfant.

Comme je lui faisais l'observation qu'il répétait deux fois, la même phrase « veux-tu venir me voir après dîner » ajoute Jeanne dans sa lettre — mais non, dit-il, en se montrant avec ses deux petites mains : maintenant c'est moi ! ; effectivement la 1^{re} phrase se rapportait à moi ». (Lettre de Jeanne P. du 30 juin 1875).

Le Docteur Malassez, ami intime d'Henri et Paul W., se marie à Paris le samedi 10 juillet. Henri et Laure tiennent à assister au mariage, ce qui retarde de quelques jours l'arrivée de Jeanne P. et de ses enfants pour le séjour déjà prévu à Rouen avant d'aller aux Petites Dalles pour les grandes vacances.

Charles Saglier, un autre ami de la famille a promis de se joindre un samedi au Capitaine Petit pour aller passer un dimanche aux Dalles en juillet.

Juillet 1875

De Rouen où elle est enfin installée depuis le 12 juillet, Jeanne écrit à sa Mère souffrante (est-ce un érysipèle puisqu'elle lui conseille de se saupoudrer souvent la figure avec de la poudre d'amidon ou de riz pour diminuer l'inflammation ?) combien elle est désolée de ne pas être auprès d'elle pour la soigner. (Lettre de Jeanne du 20 juillet 1875).

Elle demande des nouvelles des examens d'Etienne W.

Marguerite W., élève à la Visitation, à laquelle Jeanne P. avait écrit pour sa fête, lui répond une longue lettre débordante de tendresse et de joie : « J'ai beau faire il m'est impossible de cacher que je t'aime plus que tous mes autres frères et sœurs, de sorte que l'autre jour une maman m'ayant demandé si j'aimais bien Marie (sa sœur aînée religieuse dans le même couvent) j'ai répondu « oui, mais j'aime encore mieux Jeanne ». J'étais un peu honteuse d'avoir avoué cela, mais maman m'a répondu qu'elle me comprenait bien puisqu'elle éprouvait le même sentiment que moi et qu'il n'était pas du tout étonnant que j'aime davantage une personne de qui je tenais beaucoup de choses. Vois-tu quand on m'a dit cela j'étais transportée et je n'ai pas pu m'empêcher de sauter de joie sur mon tabouret... ». Et à la fin de la lettre, elle ajoute : « Hier j'étais folle de joie quand j'ai reçu ta lettre ; je la baisais et le soir je me suis endormie en la mettant sur mon traversin. Il me semblait que de cette façon tu serais plus près de moi... »

Marguerite a toujours considéré sa sœur Jeanne qui avait 13 ans de plus qu'elle comme une petite Mère et son affection pour elle était si vive qu'elle la copiait en tout, au point même de prendre tellement son écriture que plus tard on avait peine à les distinguer. Dans cette lettre, Marguerite confirme que c'est bien un érysipèle qu'a eu sa Mère, mais elle va mieux. (Lettre de Marguerite Wallon du 21 juillet 1875).

Au début du séjour à Rouen, petit Henri P. a encore eu des convulsions, après une forte fièvre, comme l'an dernier. Heureusement qu'elles étaient moins fortes. Il s'est remis assez vite. Mais Jeanne a passé une nuit bien angoissante. Cette indisposition doit être occasionnée par des vers. Le médecin ayant prescrit un vermifuge le petit malade s'est réveillé le lendemain gai et entrain...

En lui donnant ces nouvelles Jeanne pense à la fête de son Père. « Tous les enfants et petits-enfants présents à Paris seront réunis ce soir pour te souhaiter une bonne fête ; reçois aussi tous mes vœux mon cher Père, et crois bien que je voudrais aussi être au milieu d'eux pour t'assurer de toute mon affection et jouir de ton sourire si bon et si heureux quand tu te vois entouré... Et surtout qu'on me donne des nouvelles des compositions d'Étienne ; puisse-t-il être toujours aussi inspiré qu'en faisant les premières... »

Le Capitaine Petit regrette bien de n'être pas en ce moment auprès de Jeanne qui a supporté toute seule le fardeau.

« Ces indispositions régulières peuvent provenir de vers, mais je crois qu'elles sont causées aussi par une croissance un peu rapide se produisant par poussées. Il n'est pas étonnant que le développement un peu brusque occasionne des crises nerveuses,

surtout chez un enfant qui n'a pas sur lui une provision de chair ou de graisse suffisante pour faire face aux exigences de la croissance ».

Et comme il réclamait aussi des nouvelles des deux autres enfants dont Jeanne ne lui parlait pas, uniquement préoccupée, on le comprend, par l'état de santé du petit Henri, elle s'empresse de lui répondre :

« Si je ne te donne pas de détails sur les autres marmots, c'est qu'ils vont aussi bien que possible. Pierre a beaucoup de teint ; il est rose à faire plaisir, n'est nullement dérangé. Il fait le bonheur de son oncle et de sa tante par son petit caractère aimable et jovial.

Quant à Adèle, je ne dis rien sur elle ; le cœur de la maman déborderait par trop en faisant son éloge et la modestie de Bébelle pourrait en souffrir ; elle est vraiment gentille à croquer.

Les dents du petit Pierre ne percent pas vite ; cependant elles le travaillent toujours ; hier il avait encore sa petite joue toute rouge.

Je grossis ou plutôt j'engraisse tous les jours ; la bière me donne tant de lait que j'en suis quelquefois gênée ; Bébelle est enchantée ».

La jeune maman, qui se désolait tant de n'avoir pu nourrir elle-même son aîné, est bien dédommagée avec le troisième enfant.

Etienne W. vient de passer (20 juillet) son 1^{er} examen d'admissibilité à l'École Polytechnique ; il est assez content. Il vient d'apprendre en outre qu'il sera admissible à l'École Normale.

Lui parlant des enfants, le Capitaine Petit a bien hâte de les revoir. Il espère pouvoir s'absenter 4 jours pour aller du vendredi au mardi à Rouen et compte avoir sa permission pour aller les rejoindre tous aux Dalles en août.

« Maintiens les un peu et ne les gâte pas trop ! Le petit Pierre doit être en effet bien amusant s'il se porte bien. Quant à Bébelle j'en crois facilement tout le bien que tu peux m'en dire ; elle sera la consolation de nos vieux jours, lorsque moi, vieil officier retraité, et toi, passée douairière, nous ne vivrons plus que par notre passé et l'avenir de nos enfants. D'ici là, nous avons encore de longs et bons jours à passer si Dieu nous prête vie et nous arriverons paisiblement à la tranquillité de la vieillesse, après avoir goûté successivement les bonheurs réservés à chaque âge de l'homme ».

Il est très occupé au Ministère. Un long rapport qu'il vient de remettre au général doit être discuté en Comité du Génie, ce qui retarde le voyage projeté de 4 jours à Rouen. (Lettre du Capitaine Petit du 20 juillet 1875).

Après une promenade à Franqueville aux environs de Rouen, Jeanne raconte au Capitaine Petit la bonne après-midi passée avec les enfants. » Il faisait délicieux, mais tu aurais ri de la scène grotesque occasionnée par le petit Pierre ; il avait comme toujours excité une oie ; celle-ci en fureur courut après lui et le saisissant par la ceinture le faisait vaciller ; petit Pierre était étonné, mais non effrayé ».

Les nouvelles de Madame Henri Wallon (mère) sont meilleures. Elle est en voie de guérison. « Il est bien heureux que le mal ait pu s'enrayer aussi vite, car un érysipèle du cuir chevelu peut annoncer des complications assez graves.

Après la séance du Comité dans laquelle on doit discuter le rapport qu'il a fait, le Capitaine Petit pense partir le lendemain pour Rouen. « Je me fais une fête de te revoir, ma petite Jean Jean. Je ne puis rester en place et si mon travail n'était pas à peu près terminé, j'aurais de la peine à le mener à bonne fin ». (Lettre du Capitaine Petit du 22 juillet 1875 écrite sur papier à en-tête : Ministère de la Guerre – Dépôt des Fortifications).

De retour à Paris (28 juillet) il annonce à Jeanne qu'il aura son vrai congé du 23 août au 27 septembre officiellement « mais officieusement jusqu'au 1^{er} octobre » et qu'il aura en outre la faculté de prendre 8 jours pendant la 1^{re} quinzaine d'août.

Pendant qu'il est seul à Paris, il dîne tantôt chez Mr Wallon, tantôt chez Paul W. et quelquefois chez Mme de la Gillardaie.

Bonnes nouvelles de sa sœur Marie Silvestre et de son beau-frère qui sont venus hier à Paris. Ils ont dîné au Palais Royal. Madame Henri Wallon (mère) est tout à fait rétablie ; elle se lève et va au jardin. Elle sortira demain.

Le petit Jean G. qui avait encore eu un fort accès de fièvre, ce qui avait vivement inquiété sa Mère en souvenir de la grave maladie qu'il avait eue l'an dernier est aussi tout à fait remis.

Paul W. « est en pleine charrette » (projet des Beaux-Arts). Il pense aller passer son prochain dimanche à Grignon pour fuir cette solitude qui lui pèse tant dans cet appartement si vide. (Lettre du Capitaine Petit du 28 juillet 1875).

Le lendemain il écrit à Jeanne tous ses regrets d'être loin d'elle pour l'anniversaire de leur mariage (27 juillet) et lui exprime combien il a pensé à elle ce jour-là.

Etienne W. ne passera ses examens d'admission à l'École Polytechnique qu'après ceux de l'École Normale.

Il propose à Jeanne d'aller à Rouen le 7 août, de la conduire aux Dalles avec les enfants le 9, de rester avec eux jusqu'au 15. Après être revenu passer une semaine à Paris pour son service, il repartirait aux Dalles le 21 ou 23 août pour n'en plus bouger jusqu'à fin septembre. (Lettre du Capitaine Petit du 29 juillet 1875).

Adèle G. répond à Jeanne P. qui lui avait proposé d'occuper jusqu'au 15 août avec les enfants, la maison qu'elle a louée aux Dalles pour la saison. Elle accepte avec reconnaissance « cette généreuse proposition ».

« Je crois que Paul W. a dû terminer aujourd'hui un projet (il était en charrette) qui lui a demandé beaucoup de travail. Sophie va bien ». (Lettre d'Adèle G. du 31 juillet 1875).

Août 1875

Deux lettres, l'une datée de Grignon (1^{er} août) du Capitaine Petit à Jeanne et l'autre datée de Rouen (2 août) de Jeanne en réponse à la précédente.

Dans sa lettre, le Capitaine Petit raconte que, dormant difficilement, il lit dans son lit et qu'il a été très ému par une nouvelle allemande dans un livre qu'Henri W. lui a prêté. C'est l'histoire d'un pauvre estropié qui a connu cependant l'amour, mais qui a perdu l'objet de son affection. « Il y a même des passages où la passion est si bien exprimée que j'en étais remué profondément et que je comprenais toutes les nuances aussi facilement et aussi vite que si l'histoire avait été écrite en français. Je ressentais de nouveau une partie des impressions que j'avais éprouvées autrefois lorsque tu étais ou du moins que tu paraissais si froide ⁴¹. Mais depuis tu as bien changé, ma petite Jean Jean et tu dois sentir par toi-même tout ce que l'on peut souffrir lorsqu'on est tourmenté par une passion qu'on craint de ne pas voir partagée. Mais aujourd'hui qui peut t'inquiéter ? nous jouissons de la plénitude de notre bonheur... ». (Lettre du Capitaine Petit du 1^{er} août 1875).

Et Jeanne lui répond : « Mon cher Ami, il est vraiment étonnant de voir combien souvent nous nous rencontrons dans une pensée commune et cela même lorsque nous sommes séparés l'un de l'autre : pendant que tu lis cette petite histoire touchante qui t'a tant bouleversé, j'étais moi-même profondément émue par la lecture de sentiments qu'éprouvait un pauvre brave soldat qui aimait et n'a pu atteindre l'objet de son amour. Je veux parler de Bernard dans Melle de la Seiglière, de Jules Sandeau. L'as-tu lue ? Involontairement je me suis sentie reportée à quelques années en arrière et je te voyais, toi, m'aimant tant et si heureux d'une bonne parole ou d'un regard affectueux... Va, je

⁴¹ Au début de leurs fiançailles.

t'aimais déjà bien alors, mais je me défiais de moi. Aujourd'hui que je suis toute à toi, je puis te le dire et te le répéter maintenant sans que tu t'en fatigues, n'est-ce pas ? » (Lettre de Jeanne P. du 2 août 1875).

Et en terminant : « Adieu mon bon et excellent mari ; plus je vais et plus je vois combien je dois remercier Dieu de t'avoir donné à moi. N'oublie pas de le prier avec moi, n'est-ce pas ? Ta femme qui t'aime tendrement.

Le ménage Petit est maintenant réuni pour quelques jours, du 7 au 15 août. Ainsi que le projet en avait été fait, il est probable que le Capitaine Petit a conduit sa petite famille de Rouen aux Dalles vers le 9 août.

Madame Henri Wallon (mère), maintenant remise de son érysipèle, encore à Paris le 13 août, donne de ses nouvelles à sa fille Jeanne. Marguerite W. sortie de la Visitation est restée auprès d'elle jusqu'au départ aux Dalles avec sa sœur Geneviève, sans doute le 11 ou le 12, avec leur tante Adèle G. et ses enfants. Madame W. se sent bien seule. Elle attend pour partir à son tour qu'Henri Wallon puisse prendre son congé. Ses fonctions de ministre le retiennent à Paris.

De retour à Paris le 16 août, le Capitaine Petit donne à Jeanne des nouvelles de son voyage, par la poste de Fécamp et le train bondé de voyageurs.

Jeanne est heureuse à la pensée que son Pierre va lui revenir à la fin de la semaine. Elle raconte le premier bain donné au petit Pierre par cette chaleur tropicale. Elle n'osait pas en faire autant pour le petit Henri à cause de son tempérament nerveux. Mais il a témoigné tant de chagrin de ne pouvoir accompagner son petit frère qu'elle l'a déshabillé à son tour. « Jamais de la vie, mon cher Ami, je n'ai vu un enfant prendre son bain de mer de cette façon ; il était heureux, il dansait, il sautait, il se plongeait jusqu'aux oreilles, il nageait ; bref, j'ai eu beaucoup de peine à lui faire entendre qu'il fallait sortir... Paul et Sophie arrivent vendredi ». (Lettre de Jeanne P. du 17 août 1875).

La chaleur est suffocante à Paris. Le Capitaine Petit regrette bien le bord de mer ! Il est allé avec Mr Wallon dans la loge du ministre à l'Opéra Comique entendre Richard et la Fille du Régiment « spectacle très joli auquel j'ai été heureux d'assister malgré la chaleur suffocante. Ma tante (Tante Jannet) était naturellement au 1^{er} rang ; elle a « cuit dans son jus » pendant les 5 actes sans vouloir sortir de la loge. Le théâtre est décidément son élément !

Père voulait, à propos de la Société de Géographie et de mes travaux de la carte, me décorer des palmes académiques. Je l'ai remercié vivement, mais toute réflexion faite j'ai cru devoir refuser cette distinction que d'autres méritent autant que moi et qui n'aurait eu pour résultat que de me donner vis-à-vis de mes camarades une certaine apparence d'intrigue et d'ambition malsaine que je veux éviter à tout prix... » (Lettre du Capitaine Petit du 18 août 1875).

Il est assez étonné que Jeanne fasse prendre des bains de mer aux enfants malgré l'avis du médecin, celui d'Adèle G. (qui avait conseillé à Jeanne de ne pas le leur faire prendre) et « surtout le mien » (souligné). Il juge préférable de leur donner ces bains avec de l'eau douce, chauffée au soleil, dans un baquet en bois.

Jeanne est désolée d'avoir contrarié son mari. D'ailleurs les bains ont été très courts : une minute à peine. « Je comprends que tu ais refusé la décoration que Père voulait te donner, non que je trouve que tu ne la mérites pas, mon cher Ami, mais il vaut mieux moins d'honneurs et ne pas être soupçonné d'intrigues ». (Lettre de Jeanne du 20 août 1875).

Marie Silvestre regrette que son frère n'ait pas pu venir les voir à Grignon avant son départ pour les Dalles. Elle aurait bien accepté l'invitation de Jeanne d'aller les rejoindre au bord de la mer, mais son mari a trop à faire pour préparer la rentrée des classes des élèves de l'École. « La pêche à la ligne a été abandonnée pour faire place à la recherche de coquillages. Père a été très heureux : il en a trouvé un qui pèse

500 grammes et de notre côté nous avons trouvé des espèces rares ». (Lettre de Mme Silvestre du 29 août 1875).

La région de Grignon est très riche en coquillages de toutes sortes. Mr Silvestre avait une fort belle collection. De son côté mon Père en avait une que je vois encore dans une vitrine, chaque coquillage dans une boîte en carton reposant sur de l'ouate... Qu'est-elle devenue ?... C'était à Fontainebleau. C'est sans doute mon frère Henri qui en a hérité ?

Septembre 1875

Madame de la Gillardaie (tante Céline) en séjour à Luchon répond à une lettre de Jeanne qui lui a causé le plus vif plaisir. Elle suit un traitement d'eaux sulfureuses dont elle espère le plus grand bien et se réjouit, une fois de retour à Paris, de reprendre les visites et réunions avec la famille. (Lettre de Mme de la Gillardaie du 7 septembre 1875).

Toute la famille a dû regagner Paris fin septembre.

Novembre 1875

Valentine envoie à Jeanne une petite robe de cachemire pour la petite Adèle « car tu sais que je suis folle de ta fille. Aussi ai-je mérité d'avoir un fils qui lui ressemble, mais c'est encore plutôt ton portrait ⁴². Il a eu deux mois hier, ce cher petit, et s'annonce déjà bavard ».

Et la correspondance de l'année 1875 se termine avec cette attendrissante petite carte postale. (*que l'on ne trouve pas dans ce tome*).

Janvier 1876

Henri Wallon donne des nouvelles reçues d'Italie où son beau-père Mr Cronier est allé faire un voyage avec sa fille Louise C. Celle-ci ayant attrapé une fièvre typhoïde, le retour à Rouen s'en trouve retardé. Une dépêche est venue rassurer la famille inquiète de l'état de la jeune malade.

« Ça a été une bien heureuse nouvelle, écrit Henri W. à Pierre Petit (8 janvier), car l'agitation était grande et on me faisait des scènes parce que n'ayant pas les nerfs aussi actifs que ces dames, je ne me mettais pas d'abord la tête à l'envers ! Le sang-froid n'est pas de mise dans une famille aussi sensitive. Il faut avoir le visage décomposé, se tordre les mains de désespoir, laisser échapper une explosion d'exclamations et de soupirs, sous peine d'être traité de sans-cœur ! On voudrait me rendre indifférent à la famille qu'on ne s'y prendrait pas autrement ! Garde tout cela pour toi et passons... »

Nous qui avons connu cette pauvre Tante Laure nous pouvons facilement nous figurer à quel point, avec son imagination si vive, elle devait être bouleversée de ces nouvelles...

Henri W. raconte dans sa lettre une visite qu'il a reçue du frère du peintre Meissonnier. Il est en relations d'affaires avec ce frère. « Je lui disais que j'espérais bien voir au prochain grand salon le grand tableau militaire que son frère vient d'achever et de vendre 100 000 F à un américain. Hélas, non ; il va partir pour le pays de son acquéreur. Il est encore exposé pour une huitaine de jours au Cercle de la place Vendôme. Dis donc à Paul de l'aller voir et vas-y avec lui. On en dit merveille... »

⁴² Evénements de famille : naissance d'Henri Deltombe le 20 septembre 1875 et naissance de Charles Wallon le 28 septembre – 1^{er} enfant du ménage Paul Wallon.

Février 1876

Une autre nouvelle inattendue, reçue d'Italie, est venue jeter la consternation dans la famille. Mr Cronier y est mort subitement d'une attaque ⁴³. Le Capitaine Petit est allé à cet enterrement (21 février), de là à Valenciennes (22 février) puis à Lille voir le Colonel Hallier, son ancien chef, avant de rentrer à Paris.

Il a trouvé les Deltombe, parents et enfants, en bonne santé à Valenciennes.

« J'ai revu la petite fenêtre de la chambre dans laquelle je t'ai trouvée pendant la Commune. Les souvenirs que ce petit séjour à Valenciennes réveillent en moi ne me font pas regretter d'avoir entrepris le voyage ». (Lettre du Capitaine Petit du 20/22 février 1876).

Cependant le petit Paul D. attrape une fluxion de poitrine qui se complique d'une bronchite. Mais Valentine ne paraît pas s'en inquiéter (fin février).

Avril 1876

Mr Henri Wallon (père) et sa femme vont faire un petit séjour chez le ménage Henri Wallon à Rouen. Ce dernier est bien heureux de les avoir. Il donne à son beau-frère Pierre son avis au sujet de sa situation future. Le Capitaine Petit entrevoit en effet un prochain changement de garnison ; il a à choisir entre Tours et Marseille. Il préférerait cette dernière garnison pour y suivre son ancien colonel, le Colonel Hallier, qui l'a choisi comme officier d'ordonnance.

Henri Wallon craint que le climat de Marseille, sans parler de l'éloignement, ne soit pas bien supporté par les enfants. Il souhaiterait donc plutôt que son beau-frère choisisse Tours ou — ce qui serait mieux à son avis — qu'il reste encore quelques années au Ministère où son travail est très apprécié.

Il voudrait bien que ses parents prolongent leur séjour à Rouen. » Il faut pour cela que Jeanne ne se hâte pas trop de mettre au monde mon petit filleul (c'était moi, Joseph Petit ? le 4^e qu'elle attendait). Nous demandons une quinzaine de répit... » (Lettre d'Henri Wallon du 22 avril 1876).

Ils l'ont eu puisque je ne suis né que le 16 mai !

⁴³ Événement de famille : 21 février 1876 – Enterrement à Rouen de Mr Cronier mort subitement d'une attaque en Italie.

Copie des 4 pages de la lettre du Capitaine Petit à Mr Wallon :

Paris le 26 Avril 1876

Lettre écrite par le Capit. Petit à Mons. Wallon pour
lui faire part de sa décision d'accepter le poste de
Marseille.

On verra par la réponse de M^r Wallon à quel point il
se montre hostile à cette acceptation. Bon cher Père

J'ai reçu hier du Colonel Gallier
une lettre dans laquelle il m'annonce
qu'il est en pleine voie de guérison
et qu'il sera en état de se rendre
à son poste le 1^{er} Mai. Il ajoute
qu'en cas d'acceptation de ma part,
il me sera possible de me quitter
Paris qu'à la fin de Mai au plus
tôt et qu'il m'accordera pour
revenir ici autant de permissions
que mes convenances personnelles
l'exigeront.

Je ne saurais ici ajouter aux
considérations que j'ai développées
dans ma dernière lettre qui était
adressée autant à vous qu'à Henri.
Après avoir consulté M^r Collin,
j'ai l'avis de Jeanne D'adile de
Caulade mes camarades qui ne
sont tous prononcés pour l'accepta-
tion je suis convaincu qu'il en
de l'intérêt de ma famille

de ne pas refuser la position qui
 m'est offerte. Les inconvénients que vous
 décrivez sans doute le calcul de la
 grande à l'un ou l'autre, mais le caractère
 est le repos ~~long~~ après ~~quelques~~
 ou il faut ~~qui~~ ~~est~~ ~~de~~ ~~quelques~~
 on voit aussi prendre le parti qui offre
 le plus d'avantages sans sacrifier l'intérêt
 le plus essentiel, celui de la santé.
 Je trouve en effet dans cette position
 une certaine fraîcheur, la latitude pour une
 absolue de résider à Paris dans une de
 tranquillité et de ne se rapprocher dans
 l'été, l'avantage d'avoir une
 seul et unique lieu de commerce et qui
 est très agréable et qui n'est pas
 un certain relief et un travail
 agréable et substantiel. D'autre
 part, si je refuse, j'ai l'inconvénient
 la possibilité de quitter Paris
 bien tôt (je dirai même la latitude
 si je ne veux pas venir à mon assise)
 pour aller je ne sais où et je ne
 puis vous le rendre de quel côté,
 la perspective de déplacement
 arbitraire et non prévue. peut être
 même ma nomination au régime
 dans une ville moins saine que
 Paris ou en Algérie.

Je prends cette détermination
 je vous en remercie pour votre
 toute la chance probable et je
 ne saurais refuser cette position
 sans engager gravement ma
 responsabilité.
 Le seul inconvénient, et d'un
 genre sans doute, est l'éloignement
 de la famille mais sur cette question
 je ne puis voir deux mois que
 je sens autant que que que le seul
 point est que la réparation a de
 pénible. Mais je compte, mon
 cher père, sur l'affection profonde
 que vous avez pour nous, pour nous
 rendre cette réparation même si elle
 est que dans tous les cas est inévitable
 moi-même d'ailleurs et non aller à
 supporter les effets de la détermi-
 nation que l'homme et moi
 venons de prendre.
 Je n'ai peur pour vous que trois
 lettres par semaine, une d'elle.
 Vous recevrez le jeudi 27 à 3 heures
 à la réunion de l'après midi
 attendez mardi au plus tard
 et non espérer que vous n'en
 avez rien avec nous.

à bien tôt, mon cher père,
 Jeanne et moi nous vous
 en remercions de tout votre amour
 que Laure et Henri nous
 vous prient de présenter nos
 hommages affectueux à Madame
 Brocard et à Mme Debaronne
 Notre fils affectueux
 Octave
 J'écris au Colonel Gallien
 pour l'informer que je me
 mets à sa disposition
 Octave

Cependant le Capitaine Petit s'est décidé à accepter le poste de Marseille (voir ci-dessus la lettre du Capitaine Petit et la réponse de Mr Wallon au Capitaine Petit).

Lettre du Capitaine Petit :

« Paris, le 26 avril 1876

Mon cher Père,

J'ai reçu hier du Colonel Hallier une lettre dans laquelle il m'annonce qu'il est en pleine voie de guérison et qu'il sera en état de se rendre à son poste le 15 mai. Il ajoute qu'en cas d'acceptation de ma part il me sera possible de ne quitter Paris qu'à la fin de mai au plus tôt et qu'il m'accordera pour revenir ici autant de permissions que mes convenances personnelles l'exigeront.

Je ne saurais rien ajouter aux considérations que j'ai développées dans ma dernière lettre qui était adressée autant à vous qu'à Henri. Après avoir consulté Mr Collin (?), pris l'avis de Jeanne, d'Adèle, de Paul et de mes camarades qui se sont tous prononcés pour l'acceptation, je suis convaincu qu'il est de l'intérêt de ma famille de ne pas refuser la position qui m'est offerte. Les événements peuvent déjouer sans doute tous les calculs de la prudence humaine, mais la conscience est en repos lorsqu'après avoir réfléchi sur les avis qui m'ont été donnés on croit devoir prendre le parti qui offre le plus d'avantages sans sacrifier l'intérêt le plus essentiel, celui de la santé.

Je trouve en effet dans cette position une certaine finité (?) la certitude presque absolue de revenir à Paris dans peu de temps et de m'en rapprocher dans l'intervalle, l'avantage d'avoir un seul chef qui me connaît et qui est très bienveillant pour moi enfin un certain relief et un travail agréable et instructif. D'autre part, si je refuse, c'est l'inconnu, la possibilité de quitter Paris bientôt (je dirais même la certitude si je ne veux pas nuire à mon avenir) pour aller je ne sais pas où et je ne sais sous les ordres de quels chefs, la perspective de déplacements arbitraires et non prévus, peut-être même ma nomination au régiment dans une ville moins salubre que Marseille ou en Algérie.

En prenant cette détermination, je crois donc mettre de mon côté toutes les chances favorables et je ne saurais refuser cette position sans engager gravement ma responsabilité.

Le seul inconvénient, et il est grave sans doute, c'est l'éloignement de la famille, mais sur cette question je ne puis rien dire sinon que je sens autant que qui que ce soit tout ce que la séparation a de pénible. Mais je compte, mon cher Père, sur l'affection profonde que vous avez pour nous, pour nous rendre cette séparation momentanée et qui dans tous les cas est inévitable moins déchirante et nous aider à supporter les effets de la détermination que Jeanne et moi venons de prendre.

Je n'ai reçu pour vous que trois lettres peu importantes, une d'elles vous convoque le jeudi 27 à 3 heures à la réunion de l'œuvre des écoles d'Orient. Nous vous attendons vendredi au plus tard et nous espérons que vous voudrez bien dîner avec nous.

A bientôt, mon cher Père, Jeanne et moi nous vous embrassons de tout cœur ainsi que Laure et Henri. Nous vous prions de présenter nos hommages affectueux à Madame Cronier et à Madame Derbanne.

Votre fils affectueux signé Petit

J'écris au Colonel Hallier pour l'informer que je me mets à sa disposition. »

Copie des 3 pages de la réponse de Mr Wallon au Capitaine Petit :

HW
Rouen 27 avril 1871

Mon cher Pierre

Ce n'est pas un dernier conseil que vous me demandez pas que votre lettre finisse par ces mots: J'écris au Colonel Haller pour l'informer que je me mets à sa disposition.³

C'est une révolution que vous me signifiez. Je ne puis y répondre qu'une chose: c'est que je persiste dans le même sentiment.

WH

Quelle que soit l'incertitude de l'avenir, il ne vous en va rien, arrivez le plus tôt (sans un espoir en Algérie) que d'aller à Marseille, et vous y allez de vous-même. Vous m'avez dit qu'il ne s'en rien décider, vous serez le général de Rivière. Vous n'en avez rien fait. C'était donc un grand projet. Il est superflu de vous dire: N'attendez pas qu'il ait mon approbation.

Embrassez pour moi Jeanne et vos petits enfants.

Votre père

H. Wallon

Repartant samedi soir Rouen je compte aller dire demain mon adieu.

Lettre du 27 avril :

Mr Wallon n'avait pas pu en effet accepter ce projet d'un poste à Marseille pour son gendre. Il lui dit d'ailleurs son sentiment très net dans une lettre du 27 avril, écrite en hâte de Rouen où il était en séjour chez son fils Henri lorsqu'il a appris la décision prise par le Capitaine Petit.

« Mon cher Pierre,

Ce n'est pas un dernier conseil que vous me demandez puisque votre finit par ces mots : « j'écris au Colonel Hallier pour l'informer que je me mets à sa disposition ». C'est une résolution que vous me signifiez ! Je ne puis y répondre qu'une chose : c'est que je persiste dans les mêmes sentiments.

Quelle que soit l'incertitude de l'avenir, il ne pouvait rien vous arriver de pis (sauf un envoi en Algérie) que d'aller à Marseille et vous y allez de vous-même.

Vous m'aviez dit qu'avant de rien décider vous verriez le général de Rivière.

Vous n'en avez rien fait. C'était donc un parti pris. Il est superflu de vous dire : n'attendez pas qu'il ait mon approbation.

Embrassez pour moi Jeanne et vos petits enfants.

Signé H Wallon

Repartant samedi pour Rouen je compte aller dîner chez Adèle. »

Mai 1876

Lettre d'Henri Wallon du 6 mai 1876 au Capitaine Petit :

« Je sais que Père n'a pu se faire à cette idée et que la contrariété qu'il en a ressenti a été si vive qu'il n'a pas examiné ta situation avec tout le sang-froid voulu. Je voudrais, mon cher Pierre, que tu ne gardes aucune mauvaise impression des paroles peut-être un peu sévères que tu as pu entendre de lui, et que tu ne considères que l'extrême affection qu'il a pour ses enfants. Il faut qu'en se quittant, il ne reste rien sur le cœur ».

A l'occasion de ma naissance, Célestin Deltombe adresse ses félicitations pour l'arrivée du 3ème grenadier « si toutefois ce n'est pas offenser son futur mérite de ne pas le ranger immédiatement à la suite dans le corps d'élite que tu ...etc. Quoiqu'il en soit, grenadier ou sapeur, il s'appelle Joseph ... » et Valentine ajoute son mot : « j'avais souhaité pour toi une fille mais enfin on ne choisit pas et peut-être même désirais-tu un garçon ? C'est un petit Joseph, paraît-il ; je te félicite du choix du nom quoiqu'en puisse dire Paul et même le parrain (Henri W.)... Je ne te dirai rien, ma chère Jeanne, de ton prochain départ ; il m'attriste profondément comme tout le monde... Excuse ce griffonnage, mais est-il possible d'avoir une jolie écriture en berçant d'un pied et en ayant Paul qui se jette à chaque instant sur moi ? « . (Lettre de Célestin D. et de Valentine du 18 mai 1876)./

Copie des 4 pages de la lettre de Célestin Deltombe au Capitaine Petit :

Un camarade du Capitaine Petit, Chaïe Fontaine, en le félicitant de cet heureux événement lui demande de venir dîner un soir dans leur propriété de Corneilles (non loin d'Argenteuil).

Juin 1876

Le Capitaine Petit est parti seul à Marseille prendre son service, laissant Jeanne à Paris se rétablir de la naissance de son fils Joseph. Il lui écrit de l'Hôtel du Petit Louvre, sur la Cannebière n° 12 à 18. Il y est arrivé le 6 juin au matin. Il s'est mis en uniforme pour faire ses visites officielles. Ce n'est qu'un petit mot daté du 6 juin et en dessous de sa signature, il précise ses nouvelles fonctions : Adjoint au Directeur Supérieur du Génie.

Jeanne est bien désespérée de cette nouvelle séparation « et les enfants eux-mêmes parlent souvent de toi. Hier Henri s'est réveillé en sursaut en criant : »je veux voir mon petit Père » ; pauvre enfant, il faisait peine à entendre je t'assure ».

Elle a reçu du Colonel Hallier, deux heures après le départ de Pierre, une lettre qui l'a bien touchée et lui a fait beaucoup de bien « je le suis endormie presque contente par la pensée que tu allais être si bien accueilli et reçu ; au moins si tu es indisposé tu auras près de toi un ami, presque un père. Dis bien au Colonel combien je lui suis particulièrement reconnaissante de cette preuve d'affection qu'il te donne ; te recevant chez lui, il me met une bien grande tranquillité dans l'esprit ». Mais elle ajoute, non sans une pointe de malice qu'elle a peur que son mari trouve si bien cette nouvelle vie qu'il ne songe plus à sa petite femme !

Enfin sa famille l'entoure : sa mère, sa sœur Adèle « qui a toujours quelque chose de si bon et de si affectueux à dire et quand ce ne serait que l'exemple d'une si énergique résignation dans une séparation autrement douloureuse ».

Céline (de la Gillardaie), Paul et Sophie ne la négligent pas non plus. Sophie va sevrer son petit garçon (Charles) ces jours-ci. « Marguerite et Geneviève se sont comme toujours beaucoup occupées des enfants, ce qui m'a procuré beaucoup de soulagement. Marguerite a bien de la peine à accepter notre départ et la pensée de nouveaux pays à connaître ne la console nullement. Les enfants vont bien et ont de bonnes nuits ; petit Joseph continue à être bien sage la nuit ».

Et elle ajoute une petite lettre dictée par le petit Henri (Lettre de Jeanne P. du 7 juin 1876).

Le Capitaine Petit écrit une plus longue lettre donnant des détails sur sa nouvelle vie. « Je suis très bien et très confortablement installé chez le colonel qui me témoigne l'affection d'un Père ». Bonne impression de Marseille. « Je vais avoir beaucoup à faire pendant quelques jours pour me mettre au courant de la nouvelle besogne d'autant plus que l'inspection est proche et que je ne voudrais pas la commencer sans connaître à peu près les questions principales...

Parle un peu de moi aux enfants pour qu'ils ne m'oublient pas. Écris-moi ce qu'ils pensent de mon départ, ce qu'ils ont éprouvé ? » (Lettre du Capitaine Petit du 9 juin 1876) Adjoins au Directeur supérieur du Génie — 3 rue Estelle — Marseille

« Non certainement, mon cher Ami, les enfants ne t'oublient pas ; ma lettre d'avant-hier t'a fait connaître les regrets d'Henri, lui répond Jeanne... Tes lettres m'arrivent à 1 h 1/2. Or hier comme tu m'en avais fait espérer une, j'envoie Henri s'informer auprès de la concierge s'il n'y avait rien pour moi ; le cher petit s'en est souvenu aujourd'hui ; il venait de descendre pour aller au jardin quand je fus étonnée de le voir remonter aussitôt : « tiens, Maman, me dit-il, voici une lettre de petit Père ». « C'est le concierge qui t'a appelé pour te la donner ? » — « Non, me répondit-il, c'est moi qui ai été lui demander ». Cette réponse m'a charmée ; elle m'a prouvé que sa pensée se reportait vers toi, sans avoir besoin de moi pour l'y pousser.

Jusqu'à présent je n'ai pas trop de mal avec eux. Petit Pierre toujours très taquin n'est néanmoins jamais un enfant difficile. Bébelle a toujours ses yeux riants qui la rendent si séduisante et Henri, qui est toujours le plus difficile à faire marcher, m'obéit, sinon toujours immédiatement du moins après réflexion.

Petit Joseph pousse à merveille ; bientôt je le repèserai pour que tu sois sûr que l'œil de la nourrice ne le grossit pas plus qu'il ne le fait en réalité (il semble qu'en ce temps-là on ne faisait pas les pesées journalières comme maintenant) ; il dort généralement bien ».

Elle continue à recevoir de nombreuses visites de famille. « Adieu, mon bien cher Pierre, sois toujours prudent ; qu'il ne t'arrive rien loin de moi, je serais trop malheureuse. Comme je suis contente de te savoir si bien installé ; le Colonel ne saurait croire combien à quel point il me rend heureuse ». (Lettre de Jeanne du 9 juin 1876).

Le Capitaine Petit donne à Jeanne des renseignements sur la vie matérielle à Marseille. Évidemment le prix des grands hôtels ne permet pas d'en juger (le Colonel Hallier a payé plus de 16F par jour !), mais il a trouvé tout près du bureau un restaurant « où j'ai pris un abonnement par cachets à 1,60 F le repas ; c'est assez bien servi et préparé : 3 plats, 3 desserts, pain et vin à discrétion... ». Heureux temps !

Quant aux appartements à louer on peut en trouver autant qu'on veut ; la ville est littéralement remplie d'écrêteaux de location ; une maison entière à deux étages avec jardin et eau se loue 1 400 F. Ce serait trop grand pour eux. Mais on peut trouver facilement un rez-de-chaussée et un 1^{er} étage pour 7 à 800 F.

Pour son service, assez nouveau pour lui, il se met rapidement au courant « grâce à la bienveillance et à la patience du Colonel Hallier dont tu ne te ferais pas idée si tu ne le connaissais pas ».

Levé le matin à 6 h 1/2, il prend le café au lait chez le colonel à 7 h 1/2, travaille jusqu'à 11 h, va déjeuner, visiter la ville et chercher des appartements jusque vers 1 h 1/2, rentre au bureau jusqu'à 6 h. Après le dîner il retrouve le Colonel (qui n'est pas marié) et se promène avec lui jusqu'à 9 h 1/2. (Lettre du Capitaine Petit du 10 juin 1876).

Comme il avait dit à Jeanne que le rhume emporté de Paris n'était pas encore passé, malgré la bonne chaleur du midi, qu'il toussait beaucoup la nuit et avait acheté du sirop de limace « qui est paraît-il souverain », celle-ci lui recommande de ne pas faire d'imprudences et de se bien soigner « et graisse bien ta poitrine avec ce sirop de limace qui doit t'être particulièrement agréable si j'en juge par ton goût très prononcé pour les colimaçons (!?). Et le Colonel, ne le réveilles-tu pas par ta grosse toux ? car Dieu quels ébranlements elle donne dans une maison ! ».

Les enfants vont bien. Quant à elle, elle prendra bientôt son essor, tout à fait remise de la naissance de Joseph. Elle est déjà allée dîner chez sa mère avec Adèle et ses enfants.

Il n'y a que 8 jours que Pierre est parti « j'ai dû recompter deux ou trois fois, persuadée que je me trompais et qu'il y avait au moins 15 jours que tu m'avais quittée ! Tes lettres sont ma seule consolation ; je les lis et relis et c'est mon seul moyen d'être avec toi...

Adieu, mon cher Ami, n'oublie pas mes recommandations du dernier moment. Je prie bien Dieu pour toi ; qu'il me donne un jour la joie que je désire tant ; de mon côté, je réfléchis souvent sur les côtés défectueux qui peuvent te faire souffrir en moi, afin de ne te causer jamais le moindre chagrin ; je t'aime tant.

J'ai demandé à Henri s'il t'aimait toujours bien ? « Non, me dit-il » — « Mais pourquoi ? » — « Eh bien, pourquoi il part ? » — « Je lui ai expliqué alors que tu y avais été obligé. Sur ce, il a dit qu'il t'aimait bien ; il croyait peut-être que tu l'avais abandonné ?

Chacun ici me charge de ses amitiés pour toi ; les enfants voudraient pouvoir te caresser et petit Pierre disait encore hier soir : « Où donc il est petit Père ? »

Moi je t'embrasse plus que les autres et t'aime plus que je ne saurais dire... Ta petite femme dévouée ». (Lettre de Jeanne P. du 12 juin 1876).

Dans ses lettres le Capitaine Petit se plaint de cette nouvelle solitude. « Si je n'étais près du Colonel qui me témoigne une véritable affection et s'ingénie à me faire passer le temps, je ne sais vraiment pas comment je pourrais vivre. J'ai aussi le travail qui heureusement est une cause de distraction. Mais tu me manques beaucoup ainsi que les enfants quoique j'aie eu à me plaindre souvent de leur turbulence (le fait est que nous devons être insupportables... mais bien vivants !) ».

Enfin, une fois qu'ils seront de nouveau réunis à Marseille, il a de plus en plus l'impression qu'ils ne seront pas mécontents du séjour dans cette ville tant au point de vue de la facilité de vivre que du climat.

Il va y avoir prochainement une inspection. « Cette après-midi je vais probablement faire un tour en mer dans le bateau à vapeur de la Préfecture pour visiter les batteries de côtes avec le Général Farre. L'aspect du port, de la rade et des côtes est vraiment féérique, surtout dans cette lumière ardente qui donne à tout des couleurs si vives et si chaudes. Quand donc serons-nous réunis ! Il me tarde de te voir installée ici et de te faire oublier par mes soins et ma tendresse que tu es éloignée de ta famille. Je suis sûr que tu seras heureuse ici.

Comment vont Sophie (Wallon) et le petit Charles ? Je suis ennuyé d'avoir appris que Sophie était si fatiguée ; le sevrage du petit garçon ne saurait offrir de danger ; il est fort et habitué à la nourriture.

Je suis content qu'Henri soit bien sage : c'est le chef de ma famille, il me remplace.

Je t'embrasse encore une fois comme je t'aime, de toute la force de mon cœur ». (Lettre du Capitaine Petit du 14 juin 1876).

Il ajoute un mot au crayon sur feuille séparée pour recommander à Jeanne le commandant du Génie Belfort, qui a été son 1^{er} capitaine et lui a toujours témoigné le plus bienveillant intérêt. Ce commandant qui a passé la soirée et la matinée avec lui a l'obligeance de se détourner de sa route pour aller lui donner de ses nouvelles « montre les petits enfants dont je suis fier ».

Ce n'est pas hélas avant trois mois que la famille pourra se trouver de nouveau réunie à Marseille. Nous l'apprendrons dans une lettre de Jeanne (14 juin) qui s'attriste à la perspective de cette longue séparation, imposée sans doute par le souci d'éviter à Jeanne et aux enfants la trop grosse chaleur d'un premier été dans le midi. Cette tristesse remue en elle des sentiments profonds. Elle souhaiterait, dans sa grande tendresse pour Pierre, qu'il manifestât les mêmes sentiments de foi qui l'animent elle-même : elle se sentirait alors tout à fait heureuse.

« Et dire que tu as le cœur si droit, si franc, que dès que tu verrais où est la vérité, tu n'hésiterais pas un instant : seulement il faudrait que tu cherches à voir ! Je t'aime et voudrais te voir heureux ; sois sûr, mon bon Ami, que tu le serais certainement en étant chrétien ».

Et elle se tourmente à l'idée que c'est à elle qu'incombe le devoir de le ramener tout à fait dans cette voie... « aussi est-ce moi qui suis coupable, une voix intérieure me e dit : du jour où je serai une femme et une mère modèles, accomplissant bien ses devoirs, rendant agréable le foyer de mon mari, ce jour-là tu seras chrétien... ».

Mais parlons d'autre chose ; cela m'a fait du bien de te dire ce que j'ai sur le cœur et me voilà toute prête à écouter les jolies histoires que tu sais et qui mettent si bien tout le monde en gaîté par la manière dont tu les racontes, mais il n'est qu'une heure et ce n'est qu'à 1 h 1/2 que tes paroles ou écrites m'arrivent.

Aujourd'hui, après avoir été entendre la messe que j'avais fait dire en action de grâces de mon bon rétablissement et à l'intention de mon petit Joseph ? J'ai été voir ma

Tante (sans doute Tante Jannet) ; elle va de mieux en mieux, mais ne se sert pas encore de son bras.

Henri et Bébelle vont bien. Je crois que l'huile de foie de morue est trop forte pour le petit Pierre et hier elle lui a occasionné une petite indigestion ? Petit Joseph est un peu dérangé aujourd'hui ; il a néanmoins très bonne mine et tête toujours comme un petit glouton. Quant à Henri, il voudrait bien que tu répondes à la lettre qu'il t'a écrite. Il a toujours des réflexions amusantes. Il est vraiment bien fait ce petit-là, disait-il sérieusement en caressant le petit Joseph ». Puis une autre fois, comme l'orage grondait pendant que je faisais manger Bébelle : « Fais-la manger gloutonnement, me dit-il, voilà l'orage »... Il avait retenu cette expression de la fable que je lui récite quelquefois et il voulait dire « vivement ». (Lettre de Jeanne P. du 14 juin 1876).

Mr Silvestre attend avec impatience des nouvelles de son beau-frère et ses premières impressions sur sa garnison de Marseille. « Papa petit et Marie disent souvent qu'ils iront vous voir au printemps prochain. Auguste dit aussi qu'il ira voir la ville de Marseille, le Rhône, etc. Papa Petit et son Père vont très bien. Ils vont de temps en temps aux coquilles (recherche de coquillages) et voir la confection des foins. (Lettre de Mr Silvestre de 16 juin 1876).

Une lettre assez curieuse de Paul W. adressée à son beau-frère, Pierre Petit, au sujet d'un article d'About écrit à propos du portrait de son Père par Bastien Lepage, article qu'il juge insolent.

« Si tu ne l'as pas lu, tâche de te le procurer, car il me répugne de recopier de telles saletés ».

Étienne me fit parvenir l'article ; immédiatement j'écrivis à Mr About :

« Monsieur,

Vous avez fait paraître dans le numéro XIX^e siècle du samedi 17 juin un article sur le Salon, dans lequel vous parlez de Mr Wallon, mon Père. Cet article m'autorise à vous parler à mon tour. Si je ne suis pas sorti de la réserve que je m'étais toujours imposée à votre égard, c'est que je considérais comme ne pouvant atteindre mon Père ces attaques continuelles, ces calomnies que vous dirigiez contre lui.

Plusieurs fois vous avez été convaincu officiellement de mensonge, vous le savez bien. Et je ne reconnais pas à vous, Monsieur About, l'ancien familier de Compiègne, l'homme que chacun connaît enfin, le droit d'insulter un homme dont la vie politique comme la vie privée ont toujours été dignes et irréprochables.

Encouragé par ce silence qui vous a sans doute trompé, mais qui n'était que l'expression de mon mépris, heureux de pouvoir calomnier impunément un homme qui ne cherchait pas à se défendre.

Aujourd'hui vous devenez trivial et grossier.

Votre conduite, Monsieur, est d'un imposteur et d'un lâche ! »

17 juin 1876 - signé Paul Wallon – 51 rue des Écoles.

« Comme Charles (Saglier), comme Henri (Wallon), comme quiconque a souci de l'honneur des siens, tu m'approuveras mon cher Pierre. Il ne sera pas dit qu'un fils laisse insulter son Père par un rustre !

Depuis trop longtemps je me contiens ; aujourd'hui mon cœur déborde, je veux une réparation éclatante.

On ne m'objectera plus que cet article est un article politique et qu'en politique on a droit de tout dire ! Singulier raisonnement que je n'ai jamais compris, mais auquel j'ai cependant obéi jusqu'ici.

Ces calomnies que, dans la crainte de se compromettre sans doute, un ministre n'a pas osé relever, je ne les ai pas oubliées, ni celles-là ni les autres. J'entends faire payer à Mr About, capital et intérêts.

Mais je ne me fais pas illusion et ne sais pourquoi je ne compte pas plus sur sa bravoure que sur son honnêteté. Pour le juger ainsi, attendons.

Charles et Lalanne sont prêts à m'assister.

Henri qui est venu hier à Paris pour ses affaires ne connaissait pas l'article ; c'est moi qui le lui ai communiqué avec ma réponse. Il m'a fait des reproches de l'avoir devancé ; je devais l'attendre, m'a-t-il dit, et le laisser agir. Il a peut-être raison, mais je me suis hâté au contraire de prendre les devants ; j'ai supplié Henri de ne rien faire jusqu'à nouvel ordre.

Voici où en sont les choses, mon cher Pierre.

Naturellement, personne ne se doute de rien dans la famille ; on n'a même pas connaissance de l'article. Aussi tu t'engages, n'est-ce pas ? au silence le plus absolu dans tes lettres. Je ne pouvais te cacher une chose aussi importante et j'ai confiance dans ta discrétion.

Si le duel a lieu, j'entends qu'il soit de telle sorte que Mr About ne puisse jamais recommencer ses infamies. Aussi je dois tout prévoir et j'ai tout prévu. Je puis disparaître en emportant l'assurance que ma femme et mon fils ne manqueront de rien plus tard et qu'ils auront toujours l'affection des miens.

Pauvre petit ! il jouait auprès de moi, il riait aux éclats lorsqu'on m'apporta la lettre d'Étienne. Après l'avoir lue, j'embrassais ce cher enfant les larmes aux yeux. Ma résolution était prise... Si j'avais eu de l'hésitation, la vue de ce cher innocent l'eût fait disparaître. S'il m'arrive malheur, je lui léguerais au moins le culte de l'honneur auquel il ne faillira jamais j'en suis sûr, car il a une Mère qu'il aimera et appréciera comme je le fais moi-même.

J'ai chargé ma lettre et l'ai adressée à Mr About à l'Administration du XIX^e siècle. Depuis j'ai appris que Mr About était à Dieppe ; ma lettre qui a dû arriver samedi à 3 h à sa destination, lui aura probablement été renvoyée. Nous sommes aujourd'hui lundi ; il n'y a pas encore de retard.

J'ai eu tout à l'heure de tes nouvelles par Jeanne...

J'ai commencé ce matin mon instruction militaire ; elle doit durer du 19 juin au 4 août, caserne de la Nouvelle France, faubourg Poissonnière, tous les matins de 5 h à 10 h. Je me lève à 4 h et c'est un peu tôt et j'ai peur que mon concours de Diplôme n'en souffre ! » (Lettre de Paul Wallon du lundi 19 juin 1876).

En PS : « je te tiendrai au courant de tout. Si tu m'écris, adresse tes lettres à l'Agence (indiquée dans l'en-tête de sa lettre : Agence des Travaux du Pavillon de Flore et de la Galerie du Quai – Cour des Tuileries).

Il s'agit évidemment d'Edmond About dont l'esprit critique ne s'exerçait pas seulement aux dépens des hommes politiques de son temps. Son fameux roman « Le Roi des Montagnes » dans lequel il n'a guère ménagé la susceptibilité des Grecs lui a valu de la part de ces derniers un ressentiment qui n'est peut-être pas encore effacé ?

Nous verrons plus loin dans les lettres de famille si cette affaire dans laquelle Paul W. n'a pas hésité à s'engager avec son esprit chevaleresque, soutenu par le sentiment de l'honneur de sa famille, a eu une suite et quelle suite.

Jeanne s'inquiète de toutes ces heures passées au bureau par Pierre « en sera-t-il toujours ainsi ou bien est-ce parce que ce sont les débuts du service ? Fais bien attention lorsque tu as mal à la tête de cesser tout travail ; tu sais combien j'ai peur pour toi d'un coup de sang... »

Son frère Henri W. est venu à Paris pour consulter, dit-elle, de vive voix l'ami Charles Saglier sur ses affaires, trouvant que par lettres il était difficile d'arriver à se dire tout ce qu'il était utile d'apprendre et qu'une heure de conversation valait mieux (la vraie raison de ce voyage n'était-elle pas l'affaire de Paul W. avec Mr About au sujet de laquelle Henri tenait à garder le silence vis-à-vis de sa famille ?)

Très gentiment Henri insiste auprès de Jeanne pour qu'elle vienne dès le début de juillet à Rouen avec ses enfants. Jeanne demande à Pierre ce qu'il en pense ?

Elle souhaiterait bien que le Colonel Hallier donne bientôt une permission à son cher Pierre pour qu'il vienne les revoir, elle et ses petits enfants.

Après lui avoir fait le compte de ses dépenses et avoir la satisfaction de penser qu'il sera content de son administration, elle l'encourage à voir l'avenir avec confiance. « Il faut nous en tirer à notre honneur, vois-tu. Songe sérieusement dès à présent que nos fils surtout auront besoin de bon exemple, qu'ils auront toujours les yeux fixés sur toi et feront comme toi ; si tu te privas de l'appui moral et religieux, ils trouveront peut-être qu'ils peuvent s'en passer aussi et Dieu sait quels malheurs pourraient s'en suivre pour eux ! Tu as une si grande responsabilité, mon bon petit mari...

Demain mardi, c'est la confirmation d'Henri Guibert. Céline (de la Gillardaie) a engagé la famille à dîner ; il fait si beau et si chaud que je me suis décidée à accepter aussi... (Lettre de Jeanne P. du 19 juin 1876).

Le Capitaine Petit est tout à fait d'avis que Jeanne accepte l'invitation de son frère Henri W. « à la condition toutefois que tu sois sûre que cela ne peut leur causer aucun embarras. C'est à toi de juger : tout ce que tu feras sera si bien fait... »

Cependant il ne se dissimule pas qu'elle aura à souffrir beaucoup de la chaleur à Rouen, peut-être autant qu'à Marseille, car ici jusqu'à présent nous n'avons que 26° et une brise fort agréable. Je couche encore avec une forte couverture de laine... »

Il donne à Jeanne des conseils précis pour préparer déjà avant son départ l'emballage de tout ce dont elle n'a pas besoin en prévision du déménagement. Il recevrait tout à Marseille, ferait l'installation, puis irait chercher la famille à Paris.

Il compte d'ailleurs aller à Paris, avant l'inspection, c.-à-d. vers le milieu de juillet. (Lettre du Capitaine Petit du 21 juin 1876).

Le lendemain, il avise Jeanne qu'il s'est décidé à arrêter un rez-de-chaussée et un 1^{er} étage, avec jardin, bien situé, rue tranquille, à 500 m de son bureau, près d'une place couverte de magnifiques platanes et non loin des marchés.

Le 2^e étage est habité par le propriétaire et sa femme sans enfant et le 3^e par une demoiselle de 40 ans avec sa bonne.

« Le propriétaire m'a demandé avant de s'engager si je n'étais pas antireligieux parce qu'il ne veut pas loger chez lui un libre penseur qui se moquerait de lui. Je lui ai répondu que je laissais chacun faire et penser à sa guise et que je ne voulais pas plus me mêler de la conscience des autres que laisser les autres se mêler de la mienne. Je lui ai dit que ma famille était religieuse et pratiquante. Bref, je lui ai plu. Il a l'air d'un brave homme...

Cette réponse de mon Père m'a fait sourire. Il me semble le voir, devant cette question un peu bête de ce brave propriétaire, se faisant un malin plaisir de ne pas le rassurer du 1^{er} coup sur ses sentiments religieux. Tout de même il l'a rassuré suffisamment... pour le reste de la famille.

« J'ai obtenu l'appartement pour 850F (et c'est par an !). Nous serons très bien là : c'est très propre, très soigné, très frais : un nid pour toi et les enfants, ma petite Jeanne...

Le Colonel m'entoure de beaucoup d'affection. C'est aussi sur son conseil que j'ai arrêté le logement ». (Lettre du Capitaine Petit du 22 juin 1876).

Jeanne est allée avec son Père et sa Mère visiter l'appartement de l'Institut que ses parents vont occuper. Mr Henri Wallon étant logé au titre de Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. « S'ils n'étaient que deux, ce serait très bien ; il y a trois belles pièces donnant sur le quai qui ont une vue très animée et très gaie, mais on se demande où on pourra mettre Marguerite et Geneviève ? il n'y a pas de

chambres pour elles ; l'architecte va étudier le moyen de leur en ménager une dans les mansardes existantes ».

Les enfants vont bien « Joseph grossit à vue d'œil ; tu ne le reconnaîtras pas. Je l'ai pesé il y a déjà quelques jours : il avait augmenté de 31 grammes par jour, ce qui fait près de 1 kg par mois ! C'est très beau ». (Lettre de Jeanne P. du 22 juin 1876).

Craignant que l'emballage des affaires, dont il lui avait parlé dans une lettre précédente, ne fatigue Jeanne, le Capitaine Petit lui écrit de ne s'occuper de rien puisqu'il pense aller quelques jours à Paris vers la mi-juillet. Il fera le nécessaire pendant ce séjour, aidé de son ordonnance Jean. Il pourra même conduire Jeanne et les enfants à Rouen, « si toutefois, Henri W. renouvelait son invitation ».

Il prévoit que les meubles pourraient être emménagés dans leur maison à Marseille vers le milieu ou le 20 septembre et que Jeanne pourrait arriver le 24 ou le 25 septembre, se proposant d'aller les chercher à Paris.

« Ma vie est toujours très occupée, mais cela commence à être moins fiévreux et je prévois qu'une fois au courant je serai assez libre et pourrai passer de longs moments près de toi.

Nous nous mettrons en route pour l'inspection le 20 juillet et resterons environ 5 semaines en voyage... » (Lettre du Capitaine Petit du 24 juin 1876).

Le Capitaine Petit revient brusquement sur la maison qu'ils vont habiter et en envoie le plan à Jeanne, ainsi qu'un plan de Marseille sur lequel il a marqué l'emplacement de la maison et celui de son bureau. Rien à craindre pour le mistral qui souffle dans la direction de la rue de l'Impératrice alors que leur maison est située dans la rue Reynard, perpendiculaire à la précédente ⁴⁴.

« Nous serons très bien là ma chère petite Jeanne et ce logement modeste, mais très confortable, très gai et très bien tapissé sera témoin de notre bonheur. Nous déjeunerons l'été sous l'ombre du grand platane, avec les œufs de nos poules (le propriétaire l'autorise à en avoir). De temps en temps, nous sacrifierons un de ces volatiles en l'honneur d'un parent ou d'un ami. Je rêve déjà une pastorale dont tu seras la bergère... » (Lettre du Capitaine Petit du 26 juin 1876).

À l'occasion de la fête de son frère (29 juin) qui suit d'ailleurs de peu de jours celle de Jeanne (23 juin), Marie Silvestre lui écrit ses vœux affectueux. « Nous avons eu la satisfaction de voir décerner une médaille de 1^{er} ordre à mon beau-père pour ses 65 années de bons services à l'École (de Grignon), services très intelligents qui ont souvent servi aux élèves par les renseignements utiles qu'il s'est toujours fait un plaisir de leur donner. (Quelle situation avait à l'Ecole Mr Silvestre son beau-père ?) ⁴⁵.

Papa se trouve très heureux au milieu de toutes ces distractions. Il se porte très bien et sait toujours s'occuper. Je laisse à Auguste le soin de te faire ses vœux ; c'est pour lui une très grande faveur d'écrire à son oncle ». (Lettre de Marie Silvestre du 28 juin 1876).

Un petit mot de Jeanne à Pierre pour lui souhaiter sa fête (29 juin), un petit mot très tendre, lui disant son impatience de le revoir « quand donc le colonel va-t-il faire deux heureux et combien de jours me donneras-tu ? »

⁴⁴ En juin 1939, je suis allé avec ma sœur Adèle revoir notre ancienne maison du 30 de la rue Reynard à Marseille. Elle est occupée depuis 1929 par un pensionnat d'enfants. Rien n'a été modifié sinon que la salle à manger (au rez-de-chaussée) et les chambres du haut (1^{er} étage), communiquant avec le bas par un escalier intérieur, ont été transformées en classes.

Mais le grand platane est toujours là, ayant 63 ans de plus et devenu magnifique, ainsi que le poulailler. Notre petit jardin, pour lequel mes parents avaient tant de soins, n'est plus qu'une cour de récréation.

⁴⁵ Mr Silvestre, beau-père de Marie Silvestre, occupait à l'École de Grignon les fonctions de xxx. Il reçoit (1876) une médaille pour récompenser ses 65 années de bons services à cette Ecole.

Mais elle lui écrit plus longuement le lendemain, n'ayant pas voulu la veille bien qu'elle fût prise de court « manquer de t'envoyer un mot le jour de la Saint-Pierre ». Et elle lui donne mille bonnes raisons pour qu'il obtienne du Colonel au moins huit jours de permission.

« Paul m'a fait part hier de la lettre qu'il avait écrite à Edmond About à la suite de la lecture d'un de ses articles et du résultat qu'il en avait attendu, mais qui heureusement n'a pas été selon ses prévisions. Je suis bien heureuse, je t'assure, que la chose n'ait pas eu de suite. Notre pauvre Père en eût été extrêmement malheureux. Certainement je comprends le sentiment qui a fait agir Paul, mais je crois que le mal eut été plus grand si la chose avait eu lieu.

Père aime mieux dédaigner ces lâches attaques et je crois que son silence en face de ces outrages était assez digne pour que personne ne s'y méprenne. De plus, on connaît mon Père et personne n'aurait songé à trouver extraordinaire que les insultes ne fussent pas relevées par un de ses fils ; on aurait compris qu'ils n'obéissaient qu'à un sentiment de déférence pour lui. Je ne sais pas si tu comprends ce que je veux dire ? mais connaissant ma manière de voir, tu devines ce que je ne sais pas bien exprimer. Bien entendu personne ne sait rien dans la famille ».

Son frère Étienne est à la veille de passer son examen de licence.

Elle a bien reçu la visite du Commandant Belfort qu'elle a vivement remercié de sa complaisance. (Lettre de Jeanne P. du 30 juin 1876).

Juillet 1876

Le Capitaine Petit annonce à Jeanne qu'il sera le dimanche 8 juillet au matin à Paris pour 4 ou 5 jours. Il lui demande de ne parler à personne sauf aux proches parents de ce séjour qui doit être ignoré au Ministère (Lettre du 1^{er} juillet 1876).

Henri W. écrit à Pierre qu'ayant appris son arrivée à Paris, il retarde de quelques jours le voyage qu'il doit y faire de son côté pour avoir le plaisir de le revoir. Il pense que Laure et une de leurs amies, Mme Lebourgeois de Dieppe, pourront leur procurer d'agréables relations à Marseille, cette dernière dans le milieu maritime, ayant un frère et un beau-frère officiers de marine à Toulon.

« Rien de nouveau ici. Mme Cronier a préféré ne pas rester dans les affaires. Je suis donc seul à la tête de l'établissement, que je gère désormais à mes risques et périls. Laure irait bien, n'était la chaleur qui met de plus en plus chez elle le physique et le moral à plat ! (Lettre d'Henri W. du 4 juillet 1876).

Fin du Tome 2